

Delly

Une femme supérieure



BeQ

Delly

Une femme supérieure

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 359 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Une femme supérieure

Édition de référence :
Paris, Gautier-Languereau, 1959.

À mes chers parents

I

La vie est dans le chemin de la justice.

(Prov. XII, 28.)

Liane entra dans le parloir obscur où le foyer du poêle, derrière sa plaque de mica, mettait un point rouge ardent. Cette lueur éclairait le parquet brillant comme une glace, un peu aussi une partie de la grande table placée au centre, mais le reste de la pièce demeurait dans une ombre indécise.

Sans se heurter aux sièges disséminés çà et là, Liane alla tout droit au poêle et étendit au-dessus ses mains qu'elle venait de débarrasser rapidement de leurs gants fourrés. Malgré cette enveloppe protectrice, elles étaient littéralement glacées... Et, à mesure que la chaleur pénétrait ses membres raidis, une sensation plus intense de bien-être et de soulagement envahissait la jeune

fille. Elle avait cruellement souffert sur cette grand-route balayée par une rafale glacée, surtout dans ce cimetière lointain exposé à tous les vents. La tristesse de ce pèlerinage à un tombeau s'était encore accrue de l'impitoyable rigueur de la température, et, sur la pierre qui recouvrait les restes mortels de Mary de Lœinstein née Degvil, les larmes versées par Liane étaient dues à la fois au souvenir de sa mère morte et au froid cruel qui raidissait ses membres en causant à cette énergique nature une pénible souffrance.

Mais ce devoir devait être accompli. Ce jour était l'anniversaire de la mort de M^{me} de Lœinstein.

Treize ans s'étaient écoulés depuis lors, mais Liane n'oubliait pas... Oh ! non, elle se rappelait toujours la mère timide et douce, au sourire rare mais si charmant, qui lui disait tendrement : « Ma Liane ! »

Treize ans !... Il y avait aussi à peu près ce temps qu'elle était ici chez son oncle Jonas. Oui, tant d'années s'étaient écoulées depuis le jour où elle avait quitté pour la première fois – et

vraisemblablement pour toujours – la petite maison de Mieningen, en Autriche, modeste patrimoine du lieutenant de Lœinstein, son père, mort trois ans après sa naissance. M^{me} de Lœinstein, une Anglaise gracieuse et frêle, s’y était éteinte le jour même où sa fille atteignait ses douze ans. Liane avait vu alors apparaître un membre de sa famille maternelle – et encore ne l’était-il que par alliance. Le docteur Jonas Helwill était veuf d’une sœur aînée de M^{me} de Lœinstein, et il venait, sur l’invitation faite par un homme de loi, s’informer de la position laissée par ses parents à Juliane de Lœinstein.

Cette position était précaire, et, plus d’une fois, Liane avait surpris sur le front du docteur Helwill un pli profond, dans ses yeux impénétrables un mécontentement secret... Enfin lorsque tout fut terminé, les comptes faits, la petite maison mise à vendre ou à louer, il dit un soir à l’enfant silencieuse, toute pâle dans son costume noir :

– Préparez-vous, Juliane, nous partirons après-demain pour l’Angleterre. Je vous emmène chez

moi.

Et Liane n'avait rien répliqué. Retenant les larmes amoncelées sous ses paupières, comprimant les battements désordonnés de son pauvre petit cœur brisé, elle avait quitté la maison familiale, elle avait suivi cet homme correct et froid qui n'avait pas eu un mot d'affection ou même de banale sympathie pour la petite créature frappée par le malheur – mais pas une parole dure ou impatiente non plus, il fallait lui rendre cette justice... Liane croyait encore entendre la dernière recommandation de la vieille Dominica, la septuagénaire qui avait été la femme de charge des Lœinstein aux jours de leur richesse et, par dévouement, était demeurée l'unique servante du jeune officier et de sa femme : « Mademoiselle Liane, n'oubliez jamais ce que vous avez appris ici !... Monsieur le Docteur, souvenez-vous qu'elle est catholique ! »

Et il s'en était souvenu. Liane avait toujours eu l'entière liberté de pratiquer sa religion... Oh ! son oncle avait été absolument correct, en toutes circonstances. Elle avait été élevée parmi ses

enfants, sans notable différence entre elle et eux. Sa seconde femme, une étrangère pour Liane, s'était montrée bonne envers elle autant que le comportait sa nature apathique, et l'orpheline avait grandi au milieu de ceux qui l'appelaient leur cousine, qui ne lui étaient rien en réalité, mais la chérissait comme une sœur aînée. Près de ces enfants, elle avait trouvé l'affection impossible à découvrir sous la froide courtoisie de Jonas Helwill ou dans la nature indéchiffrable de sa fille Marian, la propre cousine de Liane, la seule enfant issue du mariage du docteur avec la sœur de M^{me} de Lœinstein.

L'existence était laborieuse pour Liane dans cette maison. Dès ses dix-sept ans, elle avait dû chercher dans le travail – comme Marian, d'ailleurs – une augmentation de ressources pour la famille, la clientèle du docteur ne procurant qu'un revenu insuffisant pour les besoins d'une nichée d'enfants. Mais, de plus que sa cousine, Liane avait encore la direction de l'intérieur et l'aide fréquente à donner à l'unique petite servante. Lors de la dernière maladie de Mrs. Helwill, elle avait obligeamment offert de la

remplacer, connaissant l'horreur de sa cousine pour les détails du ménage, et depuis elle avait continué silencieusement cette lourde tâche, le docteur ni Marian n'ayant jamais paru songer que ce fardeau pût être parfois bien pesant pour ces épaules de jeune fille, joint aux leçons données en ville, au soin des enfants, à la direction des études des plus âgés, aux mille détails retombant sur elle.

Mais personne ne l'avait forcée, et, si elle succombait parfois sous le poids de cette charge écrasante, elle pouvait dire qu'elle-même l'avait assumée... Et elle ne regrettait rien. Elle savait que ses très minces revenus suffisaient tout juste à son entretien, que Jonas Helwill ne lui devait pas strictement l'abri de son toit, et elle était heureuse et fière de lui rendre quelque peu de ce que cet homme, dans sa justice glaciale, avait fait pour elle en la recueillant.

Tous ces souvenirs du passé voltigeaient dans l'esprit de Liane, ravivés sans doute par cette visite au tombeau de sa mère, peut-être aussi provoqués par cette courte halte, ce repos inusité

dans la tiédeur et l'ombre apaisante du parloir. Il lui était si rare d'être inoccupée !... Mais, depuis cinq minutes qu'elle était là, elle ne songeait pas au travail toujours prêt, toujours pressant, multiple, envahissant... Non, elle oubliait tout dans ce retour vers autrefois, dans la ressouvenance mélancolique de ces années écoulées.

Un pas ferme se fit tout à coup entendre derrière la porte. Celle-ci, vivement ouverte, livra passage tout à la fois à un flot de clarté et à une jeune personne de haute taille, vêtue de drap foncé. La vive lueur de la lampe qu'elle portait un peu haut éclairait son visage aux lignes pures, son teint d'une blancheur neigeuse, ses cheveux noirs et brillants massés en bandeaux épais au-dessus des tempes, ses yeux sombres voilés de grands cils noirs. C'était réellement une magnifique créature.

Elle avança jusqu'au milieu du parloir, et, son regard s'étant alors dirigé vers le poêle, elle laissa échapper une légère exclamation.

– Je ne vous savais pas rentrée, Liane !... Que

faites-vous ici, dans ce noir ?

– Je me chauffais, Marian, j’ai eu froid au cimetière !... Mais je l’oubliais, je crois.

Un peu confuse de cette rêverie inaccoutumée, elle se baissa vivement pour ramasser les gants tombés à terre et se rapprocha de la table où Marian venait de poser la lampe.

– Vous êtes rentrée de bonne heure aujourd’hui, Marian.

– Oui, Esther Milsend était souffrante et n’a pu prendre sa leçon... Naturellement, Mrs. Milsend a jugé superflu d’envoyer un de ses domestiques me prévenir.

Elle haussa les épaules, mais Liane, qui la regardait, vit se contracter amèrement ses lèvres.

– Que voulez-vous, chère Marian, ce sont les petites épines de notre position ! dit-elle doucement en posant sa main tiède sur celle de Marian, glacée et frémissante. Il faut nous aguerrir contre tout ceci, nous montrer plus hautes que ces petites. Vous souffrirez trop sans cela, ma pauvre Marian.

Sans répondre, Marian attira à elle une chaise et s'assit devant la table. Elle ouvrit un buvard, y prit une feuille déjà à moitié couverte d'une écriture haute et ferme... mais elle redressa tout à coup la tête en disant d'un ton bref :

– Êtes-vous vraiment sincère, Liane, lorsque vous vous montrez stoïque, invariablement calme et résignée dans quelque circonstance que ce soit ?... lorsque vous acceptez tout sans plainte contre la destinée ?

Liane, qui avait déjà fait un pas pour s'éloigner, se détourna et considéra avec un peu de surprise le beau visage froid de sa cousine. Ces yeux bleu foncé, où jamais elle n'avait pu lire quelque chose de l'âme de Marian, ces yeux impénétrables et magnifiques révélaient en ce moment une secrète émotion, ils interrogeaient et ils doutaient.

– La destinée !... répéta Liane d'un ton de reproche. Marian, je ne connais qu'une force qui dirige nos existences, qu'un moteur tout-puissant qui les anime, qu'un amour qui les vivifie... et c'est Dieu, ce Dieu que vous avez appris à

connaître comme moi, Marian.

Une singulière expression, mélange d'impatience et de souffrance, passa sur la physionomie de miss Helwill.

– Oui, j'ai été instruite dans ma religion, qui est la vôtre aussi, Liane. Mais qu'importe le mot !... Vous n'avez pas répondu à ma question.

– Oh ! cette réponse sera courte et facile. Si vous me rendez la paix. En un mot, Marian, je m'essaie, je m'appuie sur cette même force dont je viens de vous parler, c'est que je vois la volonté de Dieu en toutes choses, et au-delà de mes souffrances, des dures obligations de cette vie, je salue par avance ma patrie éternelle, mon bonheur sans fin... Mais ne pensez pas, chère cousine, que ce pauvre cœur ignore les révoltes, les amertumes, les découragements profonds. Vous vous tromperiez, car j'ai ressenti tout cela, mais un regard jeté sur mon Sauveur me rendait la paix. En un mot, Marian, je m'essaie à être chrétienne dans la pratique, et c'est là le bonheur, croyez-moi.

– Non, je ne vous crois pas, dit une voix brève.

Le bonheur, c'est la richesse, la science, la considération, les honneurs... Le bonheur, c'est d'être entourée de confort, d'hommages, d'être aimée par-dessus tout.

Elle parlait d'un ton bas, très calme, mais où vibrerait une chaleur contenue, une passion concentrée. Liane eut la sensation soudaine qu'un coin du voile dérobaient à tous les mystères de cette nature soulevait en ce moment.

– ... Le malheur, c'est d'être pauvre, méprisée, de travailler pour vivre, de ne pouvoir mettre en jeu, faute d'un peu d'argent, les forces vives d'un esprit qui demande à se répandre... Le malheur, Liane, c'est de ne pouvoir répondre à une affection absolue et sincère, de se condamner à demeurer solitaire pour la vie, afin d'éviter la terrible gêne dans le ménage, ce fantôme effrayant qui pâlit et consume tant de malheureuses femmes, qui annihile la volonté et réduit l'intelligence à n'être plus qu'un instrument stupide au service de préoccupations vulgaires.

Elle parlait toujours avec la même tranquillité,

mais quelque chose comme une souffrance avait traversé son regard... Liane posa doucement la main sur son épaule.

– Marian, savez-vous ce que vous venez de faire ?... Ma pauvre cousine, vos paroles renient positivement l'enseignement de l'Évangile. Ce mépris de la pauvreté, ce désir passionné des richesses et des honneurs... Marian, tout ceci est condamné dans nos Saints Livres ! L'avez-vous oublié ?

– Oh ! pas du tout ! dit-elle froidement. J'ai une excellente mémoire et je me rappelle fort bien les enseignements de l'abbé Hilton, notre catéchiste à la pension. Mais quant à les mettre en pratique non... oh ! non, ma religion ne va pas jusque-là. Vous êtes quelque peu exagérée sur ce sujet, Liane, laissez-moi vous le dire en passant. Catholique comme vous, je pratique ma religion avec exactitude, je ne néglige rien d'essentiel, j'ai, en fait de morale, les principes les plus solides. Que vous faut-il de plus ?

– Oui, vous vous arrêtez aux pratiques, et, pour l'intérieur, à votre honnêteté naturelle... et

c'est tout. Mais les enseignements divins, Marian, cet Évangile sur lequel vous serez jugée ?... La véritable religion réside dans le cœur, c'est là notre consolation et notre bonheur. Vous avez peine à accepter notre existence médiocre et laborieuse, je m'en suis depuis longtemps aperçue. Mais ces répugnances ne seraient-elles pas dues à une révolte secrète qui torture et aigrit votre âme ?... Je le crains bien, Marian.

– C'est possible, dit-elle négligemment en attirant à elle le lourd encrier de verre cannelé... J'ai des aspirations très vastes, j'étouffe dans cette vie resserrée qui est la nôtre, et, nécessairement, j'éprouve quelques sentiments de révolte... Cela est tout naturel, mais vous ne pouvez le comprendre, Liane. Vous avez un cœur paisible, de petites ambitions, cette existence tranquille et médiocre vous plaît, peut-être plus que toute autre. Suis-je dans le vrai ?

Un sourire un peu mélancolique vint éclairer le visage de Liane – un gracieux visage, aux traits irréguliers, mais au teint rosé comme une fleur de

pêcher, aux grands yeux bruns rayonnants de lumineuse douceur. Cette physionomie attirait et retenait les âmes sérieuses, celles qui savent deviner la noblesse du cœur et la hauteur de l'intelligence dans un regard et dans un sourire.

– Pas tout à fait, Marian, pas tout à fait. Comme d'autres, j'aimerais la vie large, les satisfactions de l'intelligence, les joies du bien fait à mon prochain besogneux. Si je devenais subitement riche, vous me verriez transformée, non au moral, je l'espère bien... mais au-dehors, je serais une Liane élégante, voyageuse, artiste, vous verriez cela !... Et vous en profiteriez, je vous assure.

Elle riait gaiement, et ce rire lui donnait un charme de jeunesse et de fraîcheur que ne possédait pas Marian, malgré leur très légère différence d'âge.

Un petit pli sardonique souleva la lèvre de miss Helwill.

– Bah ! vous ne sauriez pas en profiter complètement, je persiste à l'affirmer, et mieux vaut...

– Que je ne devienne pas riche et que ce soit plutôt vous ?... Je vous le souhaite sincèrement, Marian, car, moi, je n’y songe guère, et... Qui est donc ici ?

Un léger mouvement venait de se produire dans un angle de la pièce. Une ombre mince surgissait d’un vaste fauteuil et s’avançait lentement.

– Ah ! c’est Lily ! dit Liane en riant. Que faisiez-vous là, ma chère ?

Tout en parlant, elle prenait la petite main blanche que lui tendait l’apparition et attirait celle-ci sous la clarté de la lampe. Son regard affectueux enveloppa le visage d’un ovale parfait, d’une blancheur transparente, où deux longs yeux bleus mettaient une lumière radieuse.

C’était une très jeune fille, presque une fillette encore, malgré sa taille élevée dépassant celle de Liane. Elle avait des formes frêles, une tête délicieusement fine, une chevelure blond pâle aux reflets d’argent, et, dans toute sa personne, une grâce candide, recueillie, qui faisait d’elle un type de jeune sainte à ravir un peintre épris

d'idéal. Dans sa robe de drap gris, sans autres ornements qu'un col et des manchettes de batiste, elle semblait une toute jeune moniale déjà un peu immatérialisée par de fréquentes communications avec le ciel.

– Je m'étais endormie, dit-elle avec un sourire très doux. Je me sentais un peu fatiguée.

– Qu'aviez-vous donc fait, Lily, pour être fatiguée ?

Sous le regard scrutateur de Liane, la jeune fille baissa les yeux, une très légère teinte rosée parut sur son teint blanc, mais elle ne répondit pas.

– Je vais vous le dire, Lily. Vous avez voulu avancer mon ouvrage, vous vous êtes pressée pour en faire le plus possible...

– Oui, oui, ma Liane ! s'écria-t-elle en appuyant tendrement sa tête sur l'épaule de M^{lle} de Lœinstein. Je voudrais tant vous aider, vous soulager, chère Liane !... Mais mes forces ne sont pas à la hauteur de ma bonne volonté, ajouta-t-elle avec une soudaine mélancolie.

Un sourire attendri effleura les lèvres de Liane, sa main caressa doucement la joue satinée de Lily...

– Petite folle, à quoi songez-vous là ? Vous avez votre tâche, bien suffisante, ma chérie, car vous savez qu’il faut ménager votre santé... Mais laissez-moi me sauver bien vite. Voilà l’heure du thé, et je crois que le docteur Letman doit venir aujourd’hui... n’est-ce pas Marian ?

– Il en avait en effet l’intention quand je l’ai rencontré hier, répondit miss Helwill, fort occupée à se choisir un porte-plume.

Liane sortit du parloir et gagna le petit cabinet modestement meublé qui était sa chambre depuis le jour où, enfant encore, elle avait été amenée dans cette petite maison de Liestown, depuis plusieurs générations propriété des Helwill. Bien des larmes secrètes avaient coulé ici, et ces murs impassibles avaient été témoins des luttes morales soutenues par cette enfant de douze ans, isolée au milieu d’étrangers, seule de sa religion, car Marian, catholique comme sa mère, se trouvait à cette époque dans une pension de

Londres, et les connaissances du docteur et de sa femme appartenaient toutes à la religion protestante.

Mais Liane avait conservé sa foi intacte, elle n'avait rien oublié des enseignements de sa mère et de Dominica, et le souffle divin avait épanoui sa jeune âme dans cette atmosphère froide et inclémente. De plus, elle avait bien vite découvert un rayon de soleil dans l'affection des jeunes enfants du docteur, dans celle de Lily surtout, la cadette de Marian, créature délicieuse et tendre qui avait cherché dans le cœur chaud de Liane l'amour profond, enveloppant, nécessaire à son âme délicate, et qu'elle n'avait pu trouver chez son père, toujours concentré, ni chez la nonchalante Mrs. Helwill.

Liane ôta son grand manteau et sa toque de fourrure, lissa ses cheveux châtain clair, naturellement ondes, un peu dérangés par le vent, puis, ayant noué autour de sa taille un petit tablier en batiste gris clair, elle gagna la petite cuisine où Lily s'occupait à beurrer les tartines pour le thé. L'eau chauffait doucement, surveillée par une

fillette jouffle et rose et un petit garçon, non moins joufflu et non moins rose.

– Ambroise, ce n'est pas votre place, ici, dit Liane d'un petit ton sévère. Cecily, allez préparer la table à thé et sortez le plum-cake ; votre cousin Julius doit venir, il faut lui servir un thé un peu plus substantiel.

Les deux enfants s'éloignèrent, et Liane s'approcha pour prendre la bouillotte. Lily, qui s'était assise près de la table, la main distraitemment posée sur le pain, dit tout à coup d'un ton rêveur :

– Quelle chose étrange de désirer la richesse aussi passionnément que Marian ! Ne peut-elle être heureuse autrement ?

Liane se détourna à demi avec un sourire malicieux.

– Je croyais que vous dormiez tandis que nous causions ?... Mais non, ma petite Lily, ce n'est pas si étrange, les neuf dixièmes de l'humanité pensent ainsi – et, à vrai dire, il faut un détachement bien entier pour se complaire dans

la médiocrité. C'est là une vertu très haute, malheureusement trop rare ; ce peut être aussi en certains cas, pour des âmes désabusées, un mépris profond de toutes choses, un dégoût des exigences de la vie. Mais, bien que nous devions tous tendre le plus qu'il nous est possible au désintéressement, il n'est cependant pas interdit, dans les voies ordinaires, de rechercher modérément, sans passion et sans inquiétude, une honnête aisance ou même un peu de richesse, pourvu que l'on n'oublie jamais la large part du pauvre, car sans cela malheur au riche !

– Oui, vous avez raison, Liane..., mais il est singulier combien je désire peu ce qui fait l'envie de tous ! Je crois que je serais heureuse et sans regrets dans une chaumière, avec du pain noir et de l'eau, dit-elle, un sourire angélique entrouvrant ses lèvres pâles. Voici sans doute pourquoi je n'ai pu comprendre le cri échappé tout à l'heure à Marian... Je savais qu'elle supportait difficilement notre médiocrité, sa vie de labeur et surtout les privations intellectuelles, mais je ne croyais pas que ce fût à ce point... Et vous, Liane ?

– Moi non plus, mon enfant. Marian laisse rarement parler son âme, et, depuis tant d’années que nous vivons en contact journalier, je dois avouer que je ne connais à peu près rien d’elle, si ce n’est qu’elle a des principes très fermes, un peu rigides parfois...

– Comme mon père, dit Lily dont un éclair de fierté illumina le regard. À Liestown, il existe un dicton que vous connaissez sans doute : « Loyal comme un Resweld, probe comme un Helwill... » Mon père a la réputation d’être le plus strict homme du Yorkshire et rien ne le ferait reculer devant son devoir.

– Cela est absolument vrai, répondit Liane sans chaleur, mais avec une entière franchise, en songeant à ce qu’elle devait à ce sévère sentiment du devoir qui guidait Jonas Helwill.

Elle s’empara de la bouilloire et se dirigea vers le parloir, suivie de Lily qui nouait à la hâte son petit tablier blanc.

II

Le parloir était maintenant plein d'animation. Près de la table où écrivait tout à l'heure Marian, en face de la jeune fille qui avait abandonné sa plume, se tenait assis un homme de taille superbe, un bel homme dans toute l'acception du mot : traits classiques, très fermes, chevelure abondante, brune bouclée, élégance des mouvements, grâce virile du geste, charme extrême du regard, rien ne manquait à ce personnage qui devait avoir à peine la trentaine. Il causait gaiement, excitant des éclats de gaieté de la part de son entourage, composé d'Antony, le second fils du docteur, d'Ellen, une blonde petite fille de neuf ans, et d'un homme mince et blond, jeune encore malgré des tempes prématurément dégarnies. Marian elle-même souriait, d'un grave sourire qui semblait cacher quelque obsédante pensée.

Contre le poêle se tenait adossé le docteur Helwill, dont la tête arrivait exactement à l'épaule de son fils aîné, Arthur, debout à quelques pas de lui. Dans la demi-clarté où se trouvait Jonas Helwill, on distinguait cependant son visage blafard garni de favoris gris, son crâne chauve et luisant, mais les yeux demeuraient dans l'ombre.

– Arrivez vite. Liane, M. Resweld et Julius attendent impatiemment le thé ! s'écria Antony en voyant paraître sa cousine et sa sœur.

Le jeune homme brun et son voisin se levèrent pour saluer les jeunes filles.

– Je pense plutôt que c'est master Tony qui est pressé de goûter au plum-cake, Liane, dit gaiement le premier en secouant cordialement la main que lui tendait la jeune fille. Quant à nous, la tiède atmosphère que nous avons trouvée ici nous a complètement remis en état..., n'est-ce pas, Resweld ?

– Mais certainement... N'écoutez pas ce bavard de Tony, miss Liane, et ne vous croyez pas obligée de vous presser pour nous, dit le

jeune homme blond en serrant à son tour, très doucement, la main que lui présentait Liane.

Un sourire soulevait sa moustache, donnant à son visage irrégulier et un peu austère un charme inexprimable. Ses yeux gris, très larges, très pénétrants, enveloppèrent d'un rapide regard les deux jeunes filles debout côte à côte, simples et gracieuses dans leur modeste tenue de ménagère, puis se détournèrent comme à regret.

Liane s'occupa de préparer le thé, puis, lorsqu'elle eut servi à chacun le breuvage parfumé, elle s'assit au bout de la table pour terminer une petite robe destinée à Molly, la dernière fille du docteur.

Arthur s'était réuni au petit groupe qui entourait la table, mais le docteur n'avait pas quitté le poêle sur lequel Ellen, la petite blonde, avait déposé pour lui une tasse de thé et une tranche de plum-cake. Ce travailleur infatigable aimait à passer chaque jour ces courts instants dans une immobilité rêveuse, et bien souvent Liane s'était demandé avec un peu de perplexité quelles pensées s'agitaient sous ce front dégarni,

dans cet esprit fermé et indéchiffrable.

Lily s'était emparée de son carton à dessin, et, assise près de Liane, elle travaillait tout en écoutant la conversation engagée entre M. Resweld, le docteur Julius Letman, Arthur et Tony. Marian parlait peu, mais un demi-sourire se jouait parfois sur ses lèvres à quelque amusante repartie de son cousin Julius ou de M. Resweld, lequel était de caractère gai et ouvert, malgré sa grave apparence. Il paraissait, de plus, doué d'une intelligence remarquable, et, s'il ne possédait pas le brillant de Julius Letman, il était certain qu'un charme particulier, très attachant, émanait de sa conversation simple et sans affectation.

Liane écoutait aussi tout en tirant l'aiguille. Elle appréciait à sa valeur Nathaniel Resweld, malgré la divergence de leurs croyances. Dans les fréquentes occasions où il lui avait été donné de le rencontrer depuis quelques années, elle avait bien vite deviné ce cœur chaud, cette âme élevée, vibrante à tous les hauts sentiments d'honneur et de bonté. Instinctivement, elle sentait que lui

aussi la comprenait, que leurs opinions étaient identiques, leurs âmes semblables en beaucoup de points... Et elle gémissait secrètement de voir éloignée de la véritable foi cette nature remarquable. Tout en reconnaissant la parfaite droiture de Nathaniel dans les circonstances ordinaires de la vie, elle se demandait parfois si cette loyauté irait jusqu'à la recherche de la vérité, et si, cette vérité une fois connue, indiscutable, le fils respectueux et aimant aurait le courage de briser les liens nombreux, de rompre avec des traditions passionnément chères au révérend Resweld, son père...

Mais ce coin de l'âme de Nathaniel était demeuré clos pour Liane. On parlait très rarement de religion chez le docteur Helwill, et, lorsque M. Resweld rencontrait Liane chez sa sœur Anny, il n'avait jamais effleuré ce sujet.

– Passez-moi le sucre, Tony, je vous prie, dit la voix un peu brève de Marian.

Mais, plus prompt que le jeune garçon, M. Resweld s'était levé et atteignait l'objet demandé.

– Vous n'aimez donc pas le thé, miss

Helwill ? dit-il en souriant. C'est une véritable hérésie de le sucrer, à mon avis...

– Par exemple ! se récria Julius. Bien au contraire, Resweld, le sucre développe le parfum du thé, je l'ai victorieusement démontré dans un récent article.

– Vous ne me convaincrez pas, mon cher... Qu'en dites-vous, miss Liane ?

Il s'était insensiblement rapproché de la jeune fille, et, en levant la tête, elle le vit tout près d'elle, qui la regardait de ses yeux gris à la fois souriants et graves.

– J'avoue n'avoir pas approfondi la question, répondit-elle avec un sourire. Je prends si rapidement ma tasse de thé que je n'ai pas le loisir d'en savourer le parfum plus ou moins accentué... bien que fort souvent, j'oublie de le sucrer.

– Oui, vous êtes toujours occupée..., trop occupée peut-être, dit-il d'un ton sérieux. Il ne faut rien exagérer, miss Liane, et, malgré votre excellente santé, vous pourriez vous ressentir

quelque jour de cet incessant labeur.

– C’est la vie même de Liane, monsieur Resweld, dit Marian en tournant lentement la cuiller dans sa tasse. Elle ne pourrait demeurer oisive un seul instant.

– Je ne parle pas d’oisiveté, miss Helwill, bien loin de là. Nul plus que moi n’est ennemi de ce vice terrible. Mais certains travaux délassent l’esprit, certains plaisirs sérieux donnent tout à la fois le repos à nos corps et une détente à nos facultés intellectuelles... Or tout ceci n’existe pas pour M^{lle} de Lœinstein. Elle s’attache à une tâche ininterrompue, sans songer qu’un jour les forces peuvent lui manquer... N’ai-je pas raison, docteur ?

– Tout à fait raison, Resweld. Vous êtes un maître moraliste... et je ne puis que vous engager à mettre ses conseils en pratique, Liane, dit en riant Julius. Le grand défaut de la famille me paraît consister dans une dose de travail anormale... pour tous, entendez-vous, Marian, pour tous.

Miss Helwill eut un léger mouvement

d'épaules.

– Je ne dépasse jamais mes forces, sachez-le, Julius. À quoi bon !... Le travail – certain travail, j'entends – est pour moi une jouissance, je ne saurais m'en passer, pas plus que Liane ne pourrait vivre heureuse sans marmot à débarbouiller, vêtements à reprendre, leçons à donner à d'ignares petites filles...

Sa voix s'était faite âpre et M. Resweld la regarda avec une certaine surprise.

– Voici des besognes qui ne doivent guère vous plaire, si j'en crois votre accent, miss Helwill ? dit-il avec un sourire.

Le beau front de Marian se contracta un peu, tandis qu'elle faisait de la main un signe négatif... Une ombre était descendue sur le mobile visage de Julius Letman, dans ses superbes yeux noirs, doux et gais, où devaient peu séjourner les pensées graves. Il dit lentement :

– Non, tout ceci n'est pas fait pour Marian. Chacun a sa nature et nous ne pouvons pas y changer grand-chose, Resweld.

Nathaniel ne répondit pas, mais son regard effleura la tête fine penchée de nouveau sur la petite robe de Molly. Peut-être se demandait-il si les goûts, les tendances du caractère de Liane l'avaient irrésistiblement portée vers ces austères devoirs, ce labeur assujettissant..., si cette jeune fille paisible et courageuse n'avait pas eu à soutenir de durs combats contre sa nature première.

En détournant son regard, il vit fixés sur lui les grands yeux d'azur de Lily... La voix pure, un peu basse de la jeune fille s'éleva...

– Monsieur Resweld, si j'osais vous prier de jeter un coup d'œil sur mon dessin ?... Vous ne refuserez pas un conseil à la petite maladroite que je suis ?

– Je vous en donnerai autant que vous le voudrez, miss Lily.

Et, contournant la chaise de Liane, il vint se placer près de Lily. Celle-ci se recula un peu et lui désigna un siège près d'elle... À l'autre bout de la table, Julius causait avec Marian, Antony taquinait Cecily et Ambroise, Arthur remettait en

état un malheureux polichinelle que venait de lui apporter la petite Molly, entrée en tapinois et maintenant blottie contre les genoux de son frère aîné. Près du poêle, le docteur Helwill demeurait toujours immobile.

– Vous avez fait des progrès surprenants, miss Lily, dit M. Resweld en se penchant sur l’ouvrage de la jeune fille. Où est le temps des peu artistiques petits gribouillages que vous me présentiez en triomphe !... Miss Liane a en vous une excellente élève !

– Tant mieux, si cela peut compenser un peu le mal qu’elle s’est donné ! murmura doucement Lily. Chère Liane, pour moi seulement, que n’a-t-elle pas fait !... Si j’avais compté les nuits passées à mon chevet...

– Tout cela est envolé dans le passé, petite folle, dit avec quelque vivacité Liane dont le teint s’était légèrement rosé. C’est mon bonheur de vous soigner, de vous aimer, ma chère enfant.

– Oui, vous dites vrai... Vous avez toujours placé le devoir et le bien d’autrui avant votre satisfaction personnelle, Liane, et c’est pourquoi

vous êtes aujourd'hui plus heureuse que bien d'autres..., plus heureuse que Marian, ajouta-t-elle à voix basse. Elle ne cherche que son propre bonheur, vous, vous essayez de procurer celui des êtres qui vous entourent...

– Lily, vous calomniez votre sœur. Elle est bonne et sait se dévouer...

– Oui, à sa manière. Elle mourrait volontiers pour sauver la vie à l'un de nous, elle accomplirait strictement son devoir en quelque cas que ce soit mais il ne faudrait pas lui demander certaines abnégations silencieuses, journalières, ni cette tendre charité qui fait les délices de la vie... Pauvre Marian ! murmura-t-elle pensivement. Je voudrais tant qu'elle vous ressemble, ma Liane !

– Allons, ne racontez pas de folies, Lily ! dit Liane en essayant de prendre un air sévère. Fort heureusement, M. Resweld sait que votre affection pour moi vous porte à l'exagération.

– Oui..., je sais, je vous connais un peu, miss Liane, dit-il gravement, d'un accent contenu et pénétré.

Lily sourit, ses grands yeux rayonnèrent... Cette fois une vive rougeur envahissait le teint clair de Liane. Elle baissa vivement la tête sur son ouvrage, et le silence plana quelques minutes sur ce petit coin... Pour le rompre, Liane dit d'une voix légèrement changée :

– Vous auriez dû nous amener Anny, ce soir, monsieur Resweld. Lily et tous les enfants l'aiment tant.

– Oui, j'y ai pensé, mais elle était chez sa sœur aînée. Ce sera pour une autre fois, miss Liane, Anny aussi a toujours un extrême plaisir à se trouver parmi vous... Mais vous me faites penser que j'allais négliger une importante commission. Ma mère donne mardi une petite réunion tout intime pour les amies de ma sœur, et elle souhaiterait que miss Lily vînt nous jouer un des ravissants morceaux qu'elle interprète si bien.

– Dites à Mrs. Resweld que je le ferai très volontiers, si cela peut lui causer quelque plaisir, répondit Lily avec l'entière simplicité qui était un de ses plus grands charmes. Si toutefois mon père le permet, ajouta-t-elle aussitôt.

– Oui, je le permets certainement si cela ne doit pas vous fatiguer, ma fille, dit une voix brève.

Le docteur Helwill s'était rapproché depuis une minute et se tenait derrière la chaise de sa fille. Maintenant, son visage était en pleine lumière. Il avait des yeux bleu foncé, superbes et froids comme ceux de Marian – des yeux singuliers à voir dans cette face blême, très maigre. C'était là le seul point de ressemblance avec sa fille aînée, car Jonas Helwill était de petite taille et n'avait rien de la beauté classique de Marian.

– Alors, je vais dire à ma mère et à Anny qu'elles peuvent compter sur vous, miss Lily... Sur vous aussi, miss Liane ?

– Oh ! moi ! fit Liane avec un petit geste de protestation. Vous savez bien que je ne puis distraire ainsi plusieurs heures de ma journée, monsieur Resweld.

– Pour une fois, vous prendrez un petit congé, miss Liane. N'est-ce pas qu'elle peut le faire sans inconvénient, docteur ?

– Oh ! certainement !... Elle est libre, tout à fait libre, répondit Jonas Helwill du ton mesuré qui lui était habituel. Liane a toujours su discerner où se trouvait son devoir, je n’ai jamais eu à le lui indiquer.

Cette phrase semblait un compliment, un hommage implicite rendu au dévouement, aux vertus de Liane... Pourquoi parut-il à Nathaniel qu’elle tombait comme un poids accablant sur cette jeune tête inclinée ? Le docteur Helwill n’avait-il pas compris depuis longtemps que la passion du devoir, la délicatesse et la reconnaissance attachaient plus fortement Liane à sa tâche que ne l’eussent fait de lourdes chaînes ?... que sa liberté laissée à la jeune fille la retenait invinciblement prisonnière ?... Oh ! oui, elle était libre, absolument libre...

– Vous m’accompagnez ?... Vous vous déciderez peut-être, chère Liane ? dit Lily d’un ton peu convaincu, comme si elle eût connu à l’avance – et par une fréquente expérience – le résultat des délibérations intérieures que pourrait faire Liane à ce sujet.

– N’y comptez pas trop..., pas du tout même, mon enfant. J’ai précisément une très longue leçon mardi.

Elle parlait avec calme et dans son regard on ne discernait aucune trace de regret ou de déception. Le sacrifice quotidien l’avait fortement trempée, sans rien lui enlever de sa tendresse de cœur et de sa compassion pour les petits ennuis d’autrui, sans ternir en elle cette fleur de jeunesse, cette spontanéité, cette gaieté tranquille et douce qui étaient son charme le plus exquis.

– J’espère que nous serons plus heureux une autre fois, dit M. Resweld d’un ton de regret. Mais voici la demie de cinq heures, il est grand temps de me retirer... Partez-vous maintenant, Letman ?

– Mais oui, il le faut, j’ai encore deux malades à voir...

Marian fronça légèrement ses sourcils sombres.

– Je comptais que vous resteriez aujourd’hui à

dîner, Julius. Nous ne vous voyons plus très souvent, maintenant.

Une expression joyeuse illumina la belle physionomie du docteur.

– J’ai eu du travail par suite d’une petite épidémie du côté des faubourgs, Marian... Mais je réparerai cela en venant plus fréquemment désormais. Vous savez bien que je ne demande pas mieux ! dit-il d’un ton de reproche.

Une ombre mélancolique flotta une seconde sur l’impassible visage de Marian... D’un geste un peu brusque, ses doigts longs et blancs saisirent un coupe-papier qu’elle se mit à considérer attentivement, tandis que Julius continuait :

– Pour vous le montrer, je puis revenir dîner après mes visites, il ne sera pas trop tard encore... Cela vous va-t-il ainsi, Marian ?

– Oh ! parfaitement ! dit-elle d’un ton nonchalant, sans le regarder. Vous voici prévenue, Liane, nous avons un convive de plus... À tout à l’heure, Julius. Au revoir, monsieur

Resweld.

Elle tendit la main à Nathaniel qui s'inclinait devant elle, fit à son cousin une sorte de petit geste amical et se saisit de nouveau de sa plume.

Le docteur Letman et M. Resweld s'éloignèrent, reconduits par Arthur et Tony, après avoir pris congé du docteur Jonas et des jeunes filles.

Liane se dirigea vers la cuisine pour jeter un coup d'œil sur les préparatifs du dîner et s'occupa ensuite de consoler le petit Joe, le dernier enfant du docteur, qui accourait lui montrer son petit visage ruisselant de larmes, agrémenté sur le front d'une grosse bosse... Quand elle rentra dans le parloir, Marian et Arthur s'y trouvaient seuls. Le docteur avait regagné son cabinet de travail, les enfants jouaient dans le hall, et, par la porte entrouverte sur la salle à manger imparfaitement éclairée, on pouvait apercevoir Lily et Cecily mettant le couvert.

Liane reprit sa place et son ouvrage. Mais, au bout d'un moment, son regard se dirigea involontairement vers sa cousine. Marian avait

abandonné son travail et, le porte-plume en l'air, les yeux absorbés, elle demeurait depuis quelques minutes immobile.

À l'autre bout de la table, Arthur la regardait aussi. Dans le pâle visage du jeune homme étincelaient des yeux bleus semblables à ceux de Lily, mais plus virils, plus fiers, par instants traversés de lueurs dures, à d'autres moments comme enflammés par de secrets mouvements intérieurs. Arthur était un silencieux, mais sous son apparence froide, extrêmement réservée, il cachait une rare bonté, une délicatesse exquise. Envers ses frères et sœurs, il se montrait d'une inépuisable complaisance ; en retour, les uns et les autres lui témoignaient une confiance sans bornes, et Marian elle-même appréciait à leur juste valeur le sérieux et l'intelligence de son jeune frère.

En revenant de sa songerie, miss Helwill vit fixés sur elle ces yeux bleus et ces yeux bruns, également, surpris et interrogateurs. Un des principes de Marian était en effet de ne jamais se permettre la rêverie.

Un peu de rougeur monta à son teint neigeux...

Elle dit d'un ton contrarié :

– Que vous prend-il de me regarder ainsi ?...
Qu'ai-je d'extraordinaire ?

– Rien d'extraordinaire, Marian... ou plutôt, si, car il est assez inusité de vous voir triste... « Ni gaie ni triste » pourrait être votre devise.

– Où prenez-vous que je suis triste ? dit-elle un peu brusquement. Je réfléchissais...

Elle feuilleta nerveusement un livre ouvert devant elle... Mais Arthur la regardait toujours. Il se leva tout à coup et vint lui poser la main sur l'épaule.

– Marian, renseignez-moi sur un sujet qui me cause une extrême surprise... Ma sœur, pourquoi n'épousez-vous pas Julius Letman, puisqu'il n'a pas de plus ardent désir, et que vous... oh ! Marian, ce serait votre bonheur !

Elle tressaillit et recula vivement sa chaise pour regarder Arthur. Son beau visage s'était soudainement contracté.

– Que dites-vous là ?... Qu'en savez-vous,

Arthur ?... fit-elle d'une voix dure et troublée.

– Je sais, j'ai compris... Voici longtemps que vous connaissez Julius, longtemps que ce projet existe. Lui n'attend que votre consentement... mais quelque chose vous arrête, Marian, et je ne comprends pas quel peut être cet obstacle. Pourquoi souffrir ainsi, lorsqu'un mot vous rendrait heureuse ?

Le calme était revenu sur la physionomie de miss Helwill, mais un pli apparaissait sur son grand front blanc.

– Vous êtes un profond observateur, Arthur, et, en un sens, vous avez raison. Oui, Julius a été pour moi un très cher ami d'enfance, et, aujourd'hui, je l'accepterais volontiers pour époux. Mais vous avez dit vrai en parlant d'obstacle, et cette pierre d'achoppement est la même qui nous tourmente tous ici, depuis mon père jusqu'à Liane, malgré ses belles théories de résignation... Je veux dire l'argent...

– L'argent ?... Certainement, vous n'auriez rien à apporter à Julius, sauf votre savoir, mais lui a une certaine aisance et une position honorable,

assurée.

Elle eut un léger haussement d'épaules.

– Qu'est-ce que cela ?... Par la force des choses, je me suis trouvée ici assujettie à certaines besognes ménagères, à certains détails fastidieux que je n'ai pu éviter. C'était mon devoir... Mais rien ne m'oblige à me marier, et, si je le faisais, ce serait en vue d'acquérir une situation solide, honorée, brillante même, et calme toutefois, afin de pouvoir me livrer en paix aux travaux intellectuels que je rêve. Le mariage dans la médiocrité, dans l'économie et le resserrement d'une vie de petite bourgeoise... oh ! non, non ! Et Julius, malgré toute sa bonne volonté, ne pourrait me donner autre chose.

– Et pour lui, vous ne feriez pas ce sacrifice ? demanda Liane qui considérait avec une sorte de perplexité le visage très calme de sa cousine.

– Non, pas même pour lui, dit-elle fermement. Si j'étais riche moi-même, je l'épouserai pauvre..., mais jamais – et je le lui ai dit sincèrement – jamais je n'unirai ma pauvreté à sa demi-aisance. Je traînerai s'il le faut une

existence de solitude et de privations jusqu'à la tombe, mais, quant à la médiocrité en famille, je n'en veux à aucun prix... J'ai pu l'apprécier ici, murmura-t-elle d'un ton amer.

Elle reprit son travail, et Arthur retourna à sa place après avoir échangé avec Liane un coup d'œil mélancolique.

... En sortant de la maison Helwill, Nathaniel et Julius avaient marché quelque temps en silence. La température, d'ailleurs, était peu propice à la conversation. Un vent âpre et glacé soufflait à travers le boulevard suivi par les deux jeunes gens, cinglant leur visage et leur coupant quelque peu la respiration... Mais ils tournèrent dans une petite rue abritée, ils se trouvèrent sous les arcades de bois longeant toute une rangée d'antiques maisons, et, continuant sans doute tout haut quelque pensée intérieure, Julius murmura :

– Quelle femme remarquable !... supérieure sous tous les rapports !

– Oui, en vérité ! répondit spontanément Nathaniel, dont le regard profond semblait, depuis qu'il était sorti de chez le docteur,

contempler une absorbante image.

Ils marchèrent encore quelques instants sans parler, puis Julius reprit d'un ton d'âpre regret :

– Si intelligente, si belle !... et vouée à cette vie de travail insipide, de médiocrité sans relâche ! C'est une injustice, Resweld, avouez-le !

– Une injustice ?... Je ne puis avoir cette pensée, Letman, car Dieu lui-même l'a mise dans cette voie austère, et lui seul doit l'en tirer, si sa sagesse le juge nécessaire. Miss Liane est d'ailleurs si parfaitement soumise à cette divine volonté...

Le docteur s'arrêta brusquement en regardant son compagnon avec surprise.

– Miss Liane ? répéta-t-il. Mais il n'est pas question d'elle, Resweld ! Je vous parlais de ma cousine Marian !... Je ne comprends pas votre erreur, car, avouez-le, les qualificatifs dont je me suis servi ne conviennent pas absolument à Liane. Elle est charmante, bonne et dévouée au possible, intelligente et instruite, très certainement, mais

quant à la traiter de femme remarquable, supérieure, non, cela ne viendrait pas à l'idée ; Marian, à la bonne heure ! dit-il avec un enthousiasme contenu. Elle unit à la grâce féminine, à une beauté incontestable, des qualités d'esprit toutes viriles, une droiture et une fermeté de principes qui font mon admiration... Et quelle intelligence, Resweld ! Le jour où elle serait délivrée des entraves de cette vie de gêne, de cette obligation d'un travail forcé et fastidieux, elle deviendrait en peu de temps un de nos écrivains les plus remarquables et une des colonnes du mouvement féministe... le bon, j'entends. Elle a composé dernièrement un petit essai d'économie sociale qui est, positivement, un chef-d'œuvre... Non, on ne peut en aucun point la comparer à M^{lle} de Lœinstein, conclut-il avec une inconsciente intonation de dédain dans la voix.

Nathaniel s'était remis en marche et son compagnon le suivait machinalement... M. Resweld dit tout à coup :

– Pourquoi n'épousez-vous pas miss Helwill, Letman ?

Julius tressaillit un peu... Ils passaient en ce moment devant un magasin éclairé et M. Resweld vit se contracter légèrement le beau visage du docteur.

– Elle ne le veut pas, Resweld... Oh ! combien de fois le lui ai-je demandé ! Mais elle m’oppose toujours sa pauvreté... Et moi je ne peux lui offrir qu’un peu d’aisance, mais non la richesse qu’elle souhaite.

– Oh ! oh ! cette créature supérieure serait-elle donc ambitieuse et terre à terre, tout comme les vulgaires humains ? dit Nathaniel avec ironie.

– Quelle idée ! Mais c’est tout le contraire ! s’écria Julius d’un ton quelque peu irrité. Elle veut demeurer libre dans le domaine de la pensée, sans craindre ces chaînes qui s’appellent le soin du ménage, la direction des enfants, les soucis constants que donne une situation modeste, telle que le serait la sienne si elle devenait ma femme. Plutôt que de risquer cela, elle préfère renoncer à jamais au mariage, afin de conserver au moins son entière liberté d’action.

– Et elle fera aussi bien, déclara M. Resweld.

Laissez-moi vous le dire, Julius, miss Helwill, d'après ce que vous m'en apprenez et ce que j'en ai pu constater moi-même, ne me paraît aucunement apte à devenir épouse et mère. Elle ignorera toujours, je le crains, les dévouements que comportent ces deux titres, elle voudra demeurer « elle », et elle seule.

– Allons donc ! elle est bonne, très bonne, et fera une femme incomparable ! Vous ne la comprenez pas, Resweld.

– Non, je l'avoue franchement. Ces sortes de natures féminines, ces êtres très remarquables souvent – je ne le nie pas – ne m'inspirent qu'une admiration très platonique, et je garde mes sympathies pour la femme qui sait se dévouer et s'oublier, qui n'est pas toujours une savante et passe souvent inaperçue, mais qui peut seule nous donner les saintes joies du foyer.

– Comme Liane, probablement ? dit Julius avec quelque ironie.

– Comme miss Liane, en effet, répondit Nathaniel d'un ton ferme. Celle-là est une perle rare, et, croyez-le, je ne rétracte en aucune façon

ce que j'ai dit tout à l'heure, lorsque j'ai cru que vous parliez d'elle, Letman.

Celui-ci ne put retenir un léger haussement d'épaules.

– Liane, traitée de femme supérieure !... Elle a de bonnes petites vertus bourgeoises, voilà tout... Non, non, Resweld, vous ne me convaincrez jamais sur ce sujet, et, pour moi, Marian demeurera infiniment élevée au-dessus de toutes, aussi bien sous le rapport des qualités intellectuelles que par ses vertus fortes et ses principes inébranlables.

III

Nathaniel Resweld était le fils aîné du révérend Mark Resweld, ministre anglican et bénéficiaire de l'importante paroisse de Liestown, ville de négoce et d'industrie, par conséquent fort riche, malgré son étendue peu considérable. Le jeune homme avait tout d'abord été dirigé vers la carrière ecclésiastique, influencé en cela par l'exemple et les conseils de son père et de plusieurs membres de sa famille engagés dans cet état. Mais une secrète répugnance l'éloignait de cette voie, malgré la fermeté et la ferveur de ses principes religieux... La mort d'un frère de sa mère, en le faisant héritier d'une fortune considérable, vint mettre fin aux incertitudes qui tourmentaient son âme. Cet héritage était en partie composé de biens fonciers, et Nathaniel s'occupa désormais à les administrer, à la secrète déception de son père, qui espérait, étant donné le savoir et les

remarquables facultés intellectuelles du jeune homme, ainsi que les hautes influences dont lui-même disposait, le voir atteindre un jour aux plus hautes dignités de l'Église anglicane.

Néanmoins le révérend Resweld ne fit rien pour contrarier la décision de Nathaniel ; et celui-ci alla s'établir dans une de ses plus importantes propriétés, située dans le Staffordshire. Il menait une vie active et laborieuse, s'occupant soigneusement du bien-être de ceux qu'il employait, se montrant généreux sans prodigalité et accueillant à tous. La tendance naturelle de son cœur le portant à la bienfaisance, il était déjà, au bout de peu d'années, directeur ou tout au moins inspirateur d'un certain nombre d'œuvres philanthropiques.

Puis vint le jour où, poussé par sa famille, par ses amis appréciateurs de ses hautes qualités et de son éloquence vibrante et persuasive, il se dirigea vers la politique, sans ambition, mais avec la calme vaillance, l'intrépide loyauté, le désir du bien qui formaient le fond de son caractère. Il avait réussi, un district du Staffordshire venait de

le nommer son représentant à la Chambre des Communes... Mais Nathaniel était demeuré le même homme simple, affable et gai, d'une modestie sans affectation ; il était resté, malgré ses trente-cinq ans, le fils respectueux et délicatement attentionné que la jeunesse masculine de Liestown s'était vu constamment proposer pour modèle.

Nathaniel venait fréquemment passer quelques jours en famille, dans la grande maison confortable et soignée où sa présence était accueillie avec joie par ses parents et par Anny, sa sœur cadette, la seule enfant que le révérend Resweld eût encore après lui... C'était précisément au début de l'un de ces petits congés que Nathaniel était venu rendre visite au docteur Helwill, ainsi qu'il le faisait d'ailleurs assez souvent. Les deux familles, fort anciennement établies toutes deux à Liestown, s'étaient connues de temps immémorial, et les relations demeuraient constantes entre elles, alimentées encore par ce fait que Liane donnait à Anny des leçons d'allemand et que Marian, pendant plusieurs années, avait été chargée de diriger les

autres études de miss Resweld encore adolescente.

Une joyeuse enfant, cette petite Anny – une linotte, disait parfois son frère en riant... Et, ce mardi-là, elle s'en donnait de tout son cœur, au milieu d'un groupe de jeunes amies réunies dans le grand salon clair. En l'honneur de l'anniversaire de sa dernière fille, Mrs. Resweld offrait cette petite matinée intime. Sur le théâtre improvisé, quelques jeunes filles avaient organisé une petite représentation, et, de toutes, Anny se montrait la plus entraînante, la plus spirituelle et la plus vive.

Dans le petit salon voisin, Mrs. Resweld se tenait assise avec quelques dames, parmi lesquelles se trouvait Liane, vêtue de la sévère robe de faille noire qui constituait depuis plusieurs années sa toilette de cérémonie. La leçon qui l'occupait tout l'après-midi du mardi lui avait fait défaut aujourd'hui, et Lily, prétextant son ennui de se rendre seule à cette réunion, en avait profité pour renouveler ses insistances en présence de son père. Liane avait

refusé, mais Jonas Helwill avait dit tout à coup avec sa glaciale tranquillité :

– Vous pouvez y aller, Liane, rien ne vous en empêche... et même ce sera mieux pour Lily.

Liane avait dit oui alors, heureuse, sans oser se l'avouer, de cet arrêt dans le travail incessant qui était sa vie, heureuse de se trouver pour quelques heures dans cette famille dont elle avait pu apprécier la bonté et la sympathie délicate.

– Voici mon fils, dit tout à coup Mrs. Resweld en interrompant la phrase qu'elle commençait.

L'accent dont elle prononçait ces mots révélait l'amour profond, un peu orgueilleux, inspiré par ce fils aimé et honoré de tous. Elle éprouvait à son égard une confiance sans bornes, une admiration aveugle que personne ne songeait à lui reprocher, la belle nature de Nathaniel attirant invinciblement de pareils sentiments de la part de tous ceux qui l'approchaient.

M. Resweld salua les amies de sa mère, et, apercevant Liane, il ne peut retenir un geste d'étonnement.

– Comment, vous avez pu venir, miss Liane !
Quelle bonne surprise vous nous faites ! C'est
une chose bien rare de vous voir un instant au
repos.

Quand elle lui eut raconté ce qui motivait sa
présence, il dit d'un ton pensif :

– Oui, c'est à cause de sa fille qu'il vous a
engagée à venir... Il aime beaucoup ses enfants, je
crois.

– Je le pense... mais enfin je ne puis l'assurer.
Mon oncle Jonas, plus que sa fille aînée, est un
véritable sphinx. Est-il bon ?... A-t-il un cœur ?...
Pour dire vrai, on ne le sait. Ce que je puis
assurer, sans crainte de me tromper, c'est qu'il est
par excellence l'homme du devoir, c'est qu'il a
rempli envers tous – femme, enfants, et moi-
même qui lui dois tant – les obligations que le
ciel lui envoyait, et cela sans récriminations, sans
reproches contre la destinée, en un mot avec une
énergie incomparable.

– Oui, on ne peut le nier, il est courageux, un
laborieux dans toute l'étendue du mot. Il a
toujours été ainsi, me disait mon père qui l'a

connu jeune ; mais alors il aimait aussi les aises de la vie et, dans ses rares moments d'expansion, révélait son ardent désir d'une vie luxueuse, dégagée d'entraves matérielles. Ce fut même dans cette espérance, paraît-il, qu'il épousa miss Bessie Degvil, la sœur de votre mère.

– Mais elle devait être à peu près sans fortune, comme maman ?

– En effet, mais il semblait à peu près certain alors qu'elle serait, de moitié, l'héritière de lady Feel, une tante de votre mère dont vous avez sans doute entendu souvent parler.

– Très peu, au contraire. Je sais qu'elle existe encore, qu'elle est fort riche et extrêmement originale, voilà tout. Y a-t-il donc une brouille, entre mon oncle et elle ?

– Oui, depuis fort longtemps. Auparavant, elle avait déjà rompu avec votre mère, à propos de son mariage. Lady Feel a un caractère bon et généreux, mais susceptible à l'excès. Elle habite Alshem-Park, une fort belle demeure assez voisine de ma propriété du Staffordshire ; voilà comment j'ai connu tous ces détails.

– Et comment est cette lady Feel ? demanda Liane, intéressée par ce rappel d'une parenté qui était, après tout, la plus proche pour elle.

– Je ne la connais pas, miss Liane. Lady Feel ne reçoit plus, elle sort fort rarement, et c'est alors pour se rendre à la chapelle catholique. On la dit extrêmement intelligente et spirituelle, très instruite, d'une inépuisable charité, mais d'humeur assez bizarre... Ainsi vous ignoriez tout cela, miss Liane ?

– Absolument. Le docteur Helwill ne parle jamais de cette parente, probablement par rancune, peut-être aussi par dépit, s'il avait autrefois compté sur son héritage.

– En effet, ce dut être une dure désillusion. Lady Feel aimait cependant beaucoup ses nièces, paraît-il, mais particulièrement la plus jeune. C'était votre mère.

– Oui, c'était ma pauvre chère maman, murmura mélancoliquement Liane. Qui ne l'aurait aimée !... Si douce, si tendre ! Je me demande comment cette tante a eu le courage de rompre avec elle.

– Peut-être l’a-t-elle beaucoup regretté ensuite... Il me semble qu’à la place du docteur j’aurais tenté un rapprochement entre elle et ses petites-nièces, miss Marian et vous. Cette pauvre femme, âgée et solitaire, aurait peut-être accueilli cette ouverture avec joie. Mais, si personne ne veut faire les premiers pas, le malentendu subsistera toujours.

– Sans doute, mais il faut songer qu’elle est riche et que nous devons sauvegarder notre dignité en ne paraissant pas rechercher ses faveurs et son argent. C’est là une situation très délicate, et qui arrête probablement mon oncle dans la voie de la réconciliation.

– Évidemment la chose est épineuse... Le devoir de cette dame aurait été de vous accueillir au moment de la mort de votre mère, au lieu de vous laisser au docteur Helwill, qui n’est que votre parent par alliance. On ne garde pas rancune aux morts, et il était simple alors de pardonner ou de réparer, selon le cas... La seconde hypothèse semble plus probable, étant donné le caractère de lady Feel.

– Cela devait être ainsi, monsieur Resweld ! La Providence m’a réservé quand même un abri et une famille, avec les forces nécessaires pour travailler, et peut-être aurais-je été moins heureuse près de cette grand-tante, malgré sa richesse.

– Cela se peut... quoique, miss Liane, vous n’avez pas une existence particulièrement privilégiée, me semble-t-il...

Il regretta cette parole aussitôt après l’avoir prononcée. À quoi servirait de plaindre cette courageuse, sinon à risquer d’affaiblir son énergie ?

Mais Liane n’en parut aucunement émue. Elle dit en souriant doucement :

– Mais si, mon sort serait encore enviable pour beaucoup, je vous assure. Les enfants de mon oncle m’aiment extrêmement, ils sont tous charmants et si bons !... Et puis le secret du bonheur n’est-il pas dans l’acceptation joyeuse du sort dévolu par Dieu ?

– Vous êtes la sagesse même... ou, plus

exactement, une véritable chrétienne, dit Nathaniel avec une émotion contenue.

Mrs. Resweld et les dames qui l'entouraient avaient rapproché leurs sièges de la porte ouvrant sur le grand salon, afin de ne rien perdre du morceau que Lily allait exécuter, ainsi que venait de l'annoncer Anny. Liane et M. Resweld se trouvaient seuls devant l'âtre où pétillaient les bûches et s'éroulaient les tisons ardents. Appuyé à une vitrine remplie de curieux bibelots, Nathaniel semblait considérer avec une extrême attention le portrait de son grand-père, le révérend Charles Resweld, en costume de ministre. C'était un bel homme, grand et fort, dont le visage rasé, très pâle, portait l'empreinte d'une implacable ténacité.

Nathaniel détourna avec quelque impatience son regard de ces yeux clairs et froids qui paraissaient le sonder jusqu'au plus intime de son être ; il l'abaissa vers Liane, silencieuse et pensive, la tête légèrement inclinée dans une attitude mélancolique. Avec cette sévère robe noire, elle semblait plus âgée, plus grave, et

jamais encore Nathaniel n'avait si bien remarqué le cercle bleuâtre entourant ses yeux ni le pli fatigué de son front.

Il ramena son regard vers le foyer, le considéra quelques minutes et dit enfin, d'une voix un peu tremblante :

– Cette vie est certainement très fatigante pour vous. Les leçons surtout vous épuisent, je le sais par Anny...

– Eh ! qu'y puis-je faire ! Il faut bien que je gagne mon pain ! dit-elle avec un sourire résigné.

Il saisit la pincette et se pencha pour relever une bûche qui s'écroulait... Était-ce le reflet du feu ? Son teint pâle paraissait soudainement enflammé.

– Mais vous pourriez vous marier, miss Liane !

Un léger éclat de rire s'échappa des lèvres de la jeune fille.

– Me marier !... En vérité, je crois bien faire en n'y songeant pas, car cet événement est hors des probabilités. Si vous parliez de Marian, je ne

dis pas, car elle est belle, d'une intelligence hors ligne... Mais qui aurait l'idée de rechercher l'humble, la pauvre Juliane de Lœinstein ?

– Et si, cependant, quelqu'un avait eu cette idée ?... Si je vous demandais, miss Liane, de devenir ma femme, de partager mes bonheurs, mes soucis, mes devoirs ?

Il s'était redressé en parlant ainsi à voix basse pour n'être pas entendu des invités ; il la regardait maintenant, de ses yeux gris pleins de loyauté, un peu angoissés en ce moment... Et Liane, éperdue, se demandait si elle rêvait, si elle avait bien entendu...

– Voulez-vous, miss Liane ?... Vous me connaissez depuis longtemps, vous savez combien vous serez honorée et aimée – et mes parents aussi vous accueilleront avec bonheur, je le sais, car je ne vous aurais pas adressé cette demande sans être sûr tout d'abord de leur assentiment.

Une joie tumultueuse agitait le cœur de Liane. Jamais la pensée d'un tel bonheur n'était venue à son esprit sagement fermé aux rêves. Bien

souvent, il est vrai, elle avait pensé avec un petit serrement de cœur qu'il serait doux de s'appuyer sur un être fort et bon comme lui, dont les moindres goûts s'accordaient si bien avec les siens, mais, de là à penser que cet être supérieur s'abaisserait jusqu'à la modeste Liane, il y avait certes bien loin !

Et cependant cet événement extraordinaire était arrivé. Nathaniel lui demandait de devenir sa femme, il attendait sa réponse avec une anxiété à peine dissimulée...

– Ce n'est pas possible, monsieur Resweld... Votre bonté vous égare ! balbutia-t-elle enfin, toute pâle.

– Il n'est pas question de bonté, miss Liane. Riche ou pauvre, belle ou laide, je vous adresserais la même demande, car ce qui m'a attiré en vous, ce n'est pas votre position pénible chez le docteur Helwill, mais, en premier lieu, vos qualités morales, votre belle âme de femme chrétienne, tendre et courageuse, telle que je l'ai toujours rêvée.

Elle le savait sincère et ne douta pas une

minute de cette affirmation prononcée avec une chaleur contenue. Ainsi, elle n'avait qu'un mot à dire, et elle ne serait plus l'institutrice regardée avec quelque dédain, la seconde servante du docteur Helwill, mais bien la fiancée de Nathaniel Resweld, l'un des hommes les plus considérés du Yorkshire et du Staffordshire, la future bru du révérend Resweld, unanimement honoré à Liestown et au-delà...

Un tressaillement la secoua tout à coup... Un éclair aveuglant venait de jaillir à ses yeux.

Ce mariage était impossible.

– Je vous serai toujours reconnaissante d'avoir songé à la pauvre petite personne que je suis, dit-elle en essayant de raffermir sa voix et de comprimer les battements de son cœur. Mais il existe un obstacle invincible.

– Un obstacle ? dit-il en pâlisant. Quel est-il, miss Liane ?

– Votre religion, monsieur Resweld. Je ne peux épouser qu'un catholique.

– Pourquoi donc ? dit-il avec quelque vivacité.

Les mariages mixtes ne manquent pas, en particulier dans notre pays, et ils sont permis par votre religion.

– Tolérés seulement... C'est une condescendance de la sainte Église, mais elle voit avec une secrète douleur ces unions dans lesquelles un abîme sépare les âmes de ces deux êtres qui devraient avoir tout en commun... Et moi, je ne pourrais accepter un époux dont les croyances seraient à mes yeux une erreur, je ne pourrais risquer de voir quelques-uns de mes enfants suivre ses conseils et ses exemples... Si unis que puissent être deux époux, cette barrière demeure toujours entre eux, et, tôt ou tard, les froissements se produisent, d'autant plus facilement, en la circonstance qui nous occupe, que vous êtes le fils d'un ministre de cette religion que je ne reconnais pas. Comment votre père accepterait-il d'avoir tous ses petits-enfants catholiques ?... Car telle devrait être la promesse faite par vous en épousant une catholique.

– Oui, je le sais, dit-il avec effort. Certes, le sacrifice sera dur pour lui, mais il y consentira, il

me l'a dit, par amour pour moi, et aussi parce qu'il apprécie vos sérieuses qualités... Ainsi, miss Liane, entière liberté de pratiquer votre religion dans ses plus petits détails, même liberté à l'égard des enfants que nous pourrions avoir, absolu respect de vos croyances en quelque circonstance que ce soit, voilà ce que je puis vous promettre de la part de ma famille et de la sienne. Décidez maintenant.

Elle froissa l'une contre l'autre ses mains devenues glacées. Tout en elle criait : « J'accepte, j'accepte !... » mais de sa conscience une voix à la fois impérieuse et douce s'élevait, disant : « Ton devoir est de refuser. »

– Je ne puis que répéter ce que je vous ai répondu tout à l'heure, dit-elle d'une voix brisée. Je n'épouserai jamais qu'un catholique... C'est mon devoir, comprenez-le, monsieur Resweld.

– Et c'est là votre unique raison ? demanda-t-il d'un accent tout changé par une douloureuse émotion.

– Oui, la seule, je vous assure. Si cet obstacle ne nous séparait, je dirais oui sans hésiter... Mais

vous êtes protestant ! murmura-t-elle avec une inconsciente désolation dans la voix, comme si elle eût voulu se pénétrer elle-même de l'impossibilité d'un assentiment.

– Votre tante Bessie n'a pas regardé à cela, et miss Helwill non plus ne serait pas si rigide ! dit-il avec une sorte d'irritation.

– Je le crains... ou plutôt j'en suis sûre. Marian n'a pas une religion très profonde, et, depuis sept ou huit ans qu'elle est revenue de pension, les influences répandues autour d'elle, les lectures philosophiques faites sans conseil et sans discernement ont, je le crains, considérablement affaibli sa foi. Mais, bien qu'indigne de cette grâce, j'ai conservé intactes mes croyances, et, tout en plaignant sincèrement et en aimant toujours ceux que nous autres catholiques appelons nos frères séparés, je ne puis m'unir à l'un d'eux par un lien indissoluble, je ne puis me soumettre à une autorité en qui subsisterait l'erreur – et cela sur le point le plus important, celui de la foi, cette foi catholique qui m'est plus chère que tout au monde... Comprenez-moi,

monsieur Resweld, et pardonnez-moi.

– Je n’ai rien à vous pardonner, miss Liane, dit-il tristement. Vous agissez selon votre conscience... Mais, bien que vous sachant très bonne catholique, je n’aurais pas pensé que vous m’opposeriez cet obstacle.

Il demeura quelques instants silencieux, son visage maintenant très pâle tourné vers la porte du grand salon. Lily jouait une berceuse avec le charme tendre, la douceur religieuse qui donnaient à son réel talent un attrait tout particulier. Une phrase plaintive, presque pleurante, revenait sans cesse, et la jeune pianiste la rendait avec une saisissante vérité... si saisissante que Liane sentit une larme couler sur sa joue, et d’autres qui s’amoncelaient sous ses paupières... Mais était-ce bien la musique de Lily qui en était la cause ?

– Il y a des hommes qui ont abandonné leur religion, qui ont adopté les croyances de celle qu’ils voulaient s’unir, plutôt que de renoncer à elle, murmura Nathaniel comme en se parlant à lui-même. Mais cela je ne le ferai jamais... Un tel

acte doit être le résultat d'études sérieuses, d'une conviction sincère...

– Oh ! certes oui ! s'écria-t-elle avec élan. Autrement, c'est commettre en quelque sorte un sacrilège, c'est mettre la créature à la place de Dieu, car pour elle on fait ce qu'on n'a pas le courage d'accomplir pour le Souverain Maître. Certes, nul n'a plus que moi le désir de vous voir arriver à la vérité, mais pas ainsi... oh ! pas ainsi, soyez-en certain.

Il passa la main sur son front en disant d'une voix altérée :

– Tout est donc fini..., bien décidé ?... Miss Liane, je ne puis que vous estimer davantage encore, mais vous brisez des espérances chèrement, longuement caressées... Enfin, c'est la volonté divine !

Mrs. Resweld et quelques dames revenaient vers eux. Il murmura :

– Priez pour moi.

Et il s'éloigna, suivi du regard un peu surpris de sa mère. Celle-ci en se retournant vers Liane,

s'aperçut probablement de la pâleur et de l'expression mélancolique de ce visage toujours calme et égal, car l'interrogation qui ouvrait déjà ses lèvres s'arrêta et une ombre couvrit son front... Elle ne fit aucun effort pour retenir la jeune fille lorsque celle-ci se leva peu après en annonçant son intention de chercher Lily afin de reprendre le chemin du logis.

Les jeunes filles étaient réunies dans la salle à manger où Anny s'affairait à préparer le thé. Lily, très vite fatiguée, était assise dans un angle de la vaste pièce, près d'un massif de plantes vertes qui faisait ressortir la blancheur idéale de son visage et la teinte argentée de sa chevelure... Liane l'aperçut aussitôt en entrant et se dirigea tout droit de ce côté.

– Il est temps de partir, chérie. Êtes-vous fatiguée ?

– Un peu, Liane... Mais qu'avez-vous ? Comme vous êtes pâle !

– Ce n'est rien... Un peu de fatigue...

Une teinte rose envahissait maintenant ses

joues... Lily la regarda avec quelque surprise, mais ne fit plus de questions. Résistant aux pressantes instances d'Anny, les deux jeunes filles quittèrent peu après la demeure du révérend Resweld.

Elles marchaient d'un bon pas, car le froid était extrêmement vif. Lily avait passé son bras sous celui de Liane et, par moments, se serrait contre elle dans une sorte d'élan affectueux... Mais Liane ne semblait plus rien ressentir. Elle était comme brisée moralement par la courte scène de tout à l'heure, par la violence qu'elle avait dû faire à son cœur pour refuser le bonheur offert avec tant de générosité et de noblesse d'âme. Il lui fallait quelque temps pour calmer cette agitation, pour redevenir la raisonnable Liane, comme l'appelait parfois Julius Letman, pour oublier que l'homme estimé et admiré par elle au-dessus de tout lui avait offert de partager sa vie et qu'elle avait refusé.

En arrivant à la maison, les jeunes filles trouvèrent Molly et Joe se disputant à grands cris. Il fallut, les séparer, les gronder, les calmer... Puis

Ellen et Cecily arrivèrent pour réciter à Liane leurs leçons. Tony lui apporta un veston où le turbulent garçon avait fait un formidable accroc, la petite bonne accourut, éplorée, montrant une sauce tournée, et réclamant l'assistance de miss Liane... Un monceau de petits gilets et de petits bas attendaient la jeune fille après le dîner, et, lorsque Liane se trouva enfin au lit vers onze heures, après avoir veillé au coucher de Molly et de Joe, elle avait recouvré la paix de l'âme, l'entière résignation qui lui avait fait rarement défaut depuis qu'elle était devenue jeune fille.

IV

Le soleil de midi – un chaud soleil de mars plein de promesses printanières – éclairait le parloir jusque dans ses recoins, caressait les bouquets de fleurs des champs disséminés partout par Cecily, dorait les cheveux châtains de Liane et mettait un nimbe autour de la tête blonde de Lily... Le blanc visage de la seconde fille du docteur était illuminé, comme transfiguré par cette lueur chaude. Lily se délectait sous ces rayons qui faisaient courir en elle la vie et ranimaient ses forces défaillantes.

La jeune fille était enfoncée dans la grande bergère, son siège favori. Elle venait d'y passer de longs jours, faible et souffrante ainsi qu'il lui arrivait fréquemment. L'approche du printemps accomplissait ce que tous les remèdes du docteur n'avaient pu procurer ; maintenant que la poitrine fatiguée de Lily aspirait l'air tiède, que son corps

affaibli demeurait de longues heures au soleil, une notable amélioration s'était produite dans l'état de la jeune fille.

Marian, assise devant la grande table, écrivait avec l'activité calme qui ne l'abandonnait jamais ; Liane cousait près de la fenêtre ouverte, et, de temps à autre, son beau regard lumineux se posait, machinal, sur la perspective de cours sombres, d'étroits jardins et de toits en tuile – la vue la plus agréable de la maison, disait Marian avec une ironie amère.

Le calme complet était revenu en Liane. Si, dans un coin bien reculé de son cœur, demeurait encore une petite blessure toujours vive, elle avait réussi à la cacher si bien qu'elle-même l'oubliait presque dans son existence de labeur ininterrompu. Même lorsque ses doigts occupés laissaient son esprit libre, Elle s'était interdite aucun retour sur ce court moment du passé, cette espérance radieuse si vite voilée et anéantie.

Elle n'avait pas revu Nathaniel. Celui-ci était parti pour ses domaines le surlendemain du jour où il avait parlé à Liane, et la jeune fille n'avait

pas eu à craindre cette pénible rencontre en allant donner ses leçons à Anny... Mrs. Resweld lui avait tout d'abord gardé rancune, mais son excellente nature n'avait pu résister au charme apaisant émanant de Liane, et maintenant tout nuage se trouvait écarté entre elles.

La santé de Lily avait d'ailleurs été un dérivatif forcé aux regrets dont Liane aurait pu se trouver saisie. Cette délicate créature, si douce, si touchante dans sa beauté angélique, était le centre des affections de toute la famille. Ses frères et sœurs la chérissaient. Marian elle même lui témoignait une attention dont elle était peu prodigue. Quant au docteur, Liane n'avait pu deviner encore quels sentiments se cachaient sous ses dehors glacés... Mais, en tout cas, il avait soigné sa fille avec le plus entier dévouement, et, lors des rares caprices de la jeune malade, il s'était attaché à les satisfaire avec une promptitude extraordinaire chez cet homme compassé et méthodique.

Mais le médecin du dehors, consulté, s'était accordé avec lui pour déclarer qu'un air pur, un

séjour à la campagne étaient indispensables à Lily. L'atmosphère viciée de la ville usait cette frêle nature... Cependant, il n'y avait aucun moyen de remplir cette ordonnance. Les ressources manquaient et les charges augmentaient à mesure que les enfants grandissaient. Arthur, il est vrai, était placé dans une maison de commerce, Tony aurait l'année prochaine une place modeste chez un grand industriel de Liestown, mais les autres étaient encore à élever... Avec cela, la clientèle du docteur avait un peu diminué, par suite d'un traitement mal suivi par une malade, mais dont le malheureux résultat avait été attribué à une négligence du médecin. Jonas Helwill devenait de plus en plus taciturne et un pli profond s'était maintenant formé sur son front jusqu'ici très uni.

Il ouvrait précisément la porte en ce moment. Liane, qui le croyait parti pour ses visites, eut un petit tressaillement en entendant sa voix métallique.

– Marian, venez dans mon cabinet, j'ai à vous parler.

Marian releva la tête avec un peu d'impatience.

– Êtes-vous absolument pressé, père ? J'en suis à un point épineux...

– Oui, absolument, ma fille.

Elle se leva sans empressement et suivit son père hors du parloir.

– N'avez-vous pas idée qu'il s'agit d'une proposition de mariage, Liane ? demanda Lily au bout d'un moment de réflexion.

– Je n'y avais pas du tout pensé, ma chère enfant, mais, après tout, la supposition n'a rien que de très vraisemblable. Marian a tout ce qu'il faut pour plaire...

– Pas tant que vous, ma Liane chérie ! murmura Lily, si bas que Liane ne l'entendit pas.

Un peu après, Liane sortit pour ses leçons.

En passant devant le cabinet du docteur, elle entendit la voix de Jonas Helwill, calme et brève comme à l'ordinaire. La conférence entre le père et la fille se prolongeait singulièrement, étant donné leur habitude de laconisme et de froideur.

Six heures sonnaient lorsque Liane rentra, fatiguée et enrouée. À la porte, Ambroise et Ellen la guettaient et, en la voyant apparaître, s'élançèrent vers elle en criant :

– Liane, la tante de Marian qui est très malade !...

– Et elle la demande... et papa va partir avec elle ce soir.

– La tante de Marian ?... dit Liane, cherchant de qui voulaient parler les enfants.

– Oui, la tante riche.. Lady Feel, je crois, expliqua Ellen.

– Ah ! lady Feel !... Elle est ma tante aussi.

– C'est vrai, je n'y pensais plus, fit observer Ellen.

Liane entra dans le parloir envahi par le crépuscule. Marian, Lily et Arthur s'y trouvaient seuls.

– Que me disent les enfants ?... Lady Feel est-elle vraiment très malade ? demanda Liane tout en déboutonnant sa jaquette pour ne pas perdre de temps.

Marian, debout devant la fenêtre et le dos tourné à la porte, n'avait sans doute pas entendu entrer sa cousine, car elle tressaillit violemment quand la voix de Liane s'éleva. Elle se détourna avec lenteur... L'incertaine lueur crépusculaire donnait probablement à son teint cette pâleur excessive, et il fallait, attribuer aussi à l'influence de ce jour mourant l'expression fatiguée, tourmentée que Liane se figurait voir sur cette belle physionomie.

– Très malade et même désespérée, répondit-elle brièvement. C'est la femme de charge qui écrit, au nom de sa maîtresse, pour me demander de venir à Alshem-Park. Elle voudrait me connaître...

Les mots paraissaient sortir difficilement des lèvres de Marian... Liane dit avec cordialité :

– Tant mieux, chère Marian, si vous pouvez entrer dans les bonnes grâces de notre tante. Il serait de tous points à désirer que cette malheureuse brouille prît fin.

– Mais vous aussi, Liane, devez vous rendre près d'elle, dit Lily en se soulevant un peu hors

de la bergère. Vous êtes sa parente au même degré que Marian.

– Mais elle ne m’a pas demandé..., n’est-ce pas, Marian...

– Non... d’ailleurs il faut que quelqu’un demeure ici, mon père et moi partant.

– C’est possible, mais la place de Liane serait là-bas... Rien n’empêcherait que vous y alliez toutes deux seulement, fit observer Arthur. Vous êtes majeures, libres de vos actes, et la présence de mon père ne me semble aucunement nécessaire.

– Il me paraît que si ma tante avait désiré voir Liane elle l’aurait demandée en même temps que moi, dit Marian avec une sorte d’impatience irritée. Le mariage de sa nièce Mary l’avait extrêmement fâchée, elle lui en a gardé toujours rancune, et cette rancune s’est sans doute reportée sur sa fille.

– Oui, sans doute, dit pensivement Liane. Ainsi vous partez ce soir, Marian ?

– Oui, par le train de dix heures. Je vais

terminer ma malle.

Elle s'éloigna de son pas souple et lent, et Liane se rapprocha de Lily.

– Êtes-vous mieux ce soir, chérie ?

– Oui, un peu... Mais je voudrais vous voir là-bas, Liane. Vous auriez certainement plu à cette tante, elle n'aurait pu résister à votre charme... Et elle vous aurait faite son héritière.

– Eh ! comme vous y allez, petite fille ! dit Liane en riant. Et Marian ?

– Marian aussi, naturellement. Vous êtes toutes deux héritières naturelles... Mais elle va voir Marian seule, elle ne vous connaîtra pas, ma Liane.

– Qu'importe ! Mon oncle et Marian lui parleront de moi...

– Oh ! pour cela, bien certainement !... C'est égal, j'aurais voulu... Père, pourquoi n'emmenez-vous pas Liane ?

Le docteur, qui entrait dans le parloir une lampe à la main, s'arrêta brusquement.

– Emmener Liane... Pour quoi faire ? demanda-t-il d'un ton bref.

– Mais pour la faire connaître à sa tante... Elle l'oublie peut-être, cette bizarre lady, et cependant Liane a autant de droits que Marian.

Jonas Helwill reprit sa marche et déposa avec soin la lampe sur la grande table.

– Personne ne lui conteste ses droits, dit-il avec tranquillité. Mais lady Feel ne demande que Marian, et je ne puis, de ma propre autorité, introduire Liane à Alshem-Park. Ce serait là une chose peu correcte.

– Oh ! père, vous êtes trop strict ! s'écria Lily en secouant sa jolie tête. Certainement, lady Feel ne serait pas du tout mécontente de voir la fille de sa nièce Mary, la préférée...

– Vous parlez comme une petite linotte, enfant, dit le docteur d'un ton de condescendance. Nous ne sommes pas juges des sentiments de cette dame. Elle sait fort bien que Liane demeure parmi nous, et il lui était loisible de la demander également... Liane, prévenez

Hatty que nous dînons à sept heures précises, ce soir.

Ce repas fut extrêmement silencieux. Marian semblait lasse et sombre, le docteur se renfermait dans son habituelle taciturnité. Lily luttait contre la fatigue, Arthur paraissait songeur, Tony et les enfants subissaient l'influence ambiante. Liane seule essayait, mais vainement, de secouer la torpeur générale. Un mystérieux enchanteur semblait avoir étendu sa baguette sur la famille Helwill.

Le dîner fini, le docteur Jonas s'en alla terminer ses préparatifs, et Marian se retira dans sa chambre. Liane alla frapper à sa porte pour lui offrir ses services, mais la jeune fille répondit brièvement :

– Merci, je n'ai besoin de rien, tout est prêt.

Liane redescendit dans le parloir et se mit à travailler près de la table qu'entouraient les enfants. Arthur lisait une revue des beaux-arts prêtée par le révérend Resweld. Le jeune homme avait un tempérament d'artiste, il dessinait agréablement sans avoir pris d'autres leçons que

celles de Liane, mais ses aspirations étaient contenues et refrénées par l'implacable réalité. Chez le docteur Helwill, l'argent était dépensé pour le nécessaire seulement, et il fallait que les enfants, dès l'adolescence, pussent gagner leur pain sans trop déroger à leur condition. Depuis deux ans, Arthur était employé dans une importante maison de commerce en gros... De toute la famille, Liane et Lily seules avaient compris quelle violence se faisait le jeune homme pour se plier à ces occupations si incompatibles avec sa nature fine, pleine de sensibilité et d'idéal, un peu rêveuse parfois ; il savait cacher, sous une apparence réservée et presque froide, ces blessures et ces heurts de chaque jour.

À neuf heures et demie, le docteur et sa fille aînée descendirent. Ils prirent congé de Liane et de ses enfants... Liane s'approcha pour embrasser Marian, comme elle le faisait en de rares circonstances, les rapports des deux cousines n'ayant jamais rien eu de très affectueux. Mais miss Helwill ne parut pas voir ce mouvement. Sa main se tendit vers celle de Liane et la serra faiblement.

– Bonsoir, Liane. À bientôt, je pense.

– Au revoir, Marian. Soignez-vous, vous paraissez fatiguée... Dites à ma tante que je prie pour elle et que j’aurais aimé la connaître.

Au moment où Jonas Helwill et Marian franchissaient le seuil de la maison, une forme haute et svelte se dressa devant eux.

– Ah ! j’arrive à temps, s’écria la voix vibrante de Julius Letman. Je viens de rentrer chez moi où j’ai trouvé votre billet m’annonçant votre départ... J’ai couru pour vous trouver, je voulais vous souhaiter heureux voyage et... bonne chance.

– Merci, mon cher Julius, dit posément le docteur. Nous ferons ce qu’il faudra pour réussir... Je vous recommande mes malades.

– J’en aurai soin, mon oncle... Me permettez-vous de vous accompagner à la gare ?

– Impossible, mon cher, nous n’avons que deux places dans la voiture.

Une expression désappointée se peignit sur la physionomie mobile de Julius.

– C’est dommage... Enfin, au retour, je serai peut-être plus heureux. Ne restez pas trop longtemps là-bas, Marian.

Elle ne répondit pas et lui tendit la main d’un mouvement lent, comme lassé. Sous le voile couvrant son visage, il était facile de constater sa pâleur et le cerne formé soudainement autour de ses yeux.

– Êtes-vous souffrante ? demanda Julius avec inquiétude.

– Aucunement ! J’ai une santé à l’épreuve de tout, vous le savez, dit-elle avec un rire forcé. Je suis seulement un peu énervée par cette nouvelle, ce départ précipité...

L’énervement était une chose toute nouvelle de la part de cette belle créature en qui tout semblait parfaitement équilibré, au moral comme au physique. Aussi un peu d’anxiété demeura-t-elle dans le regard du docteur Letman, tandis qu’il aidait sa cousine à monter en voiture et s’éloignait ensuite dans la direction de son logis.

– Si Marian hérite de sa tante, elle pourra

épouser Julius, murmura Arthur lorsque, les enfants étant montés sous la conduite de Cecily, il se trouva seul entre Liane et Lily.

– Oui, certainement..., mais ne parlez pas de l’héritage de cette pauvre femme tandis qu’elle est encore vivante, je n’aime pas cela, Arthur, dit gravement Lily. Dieu peut la guérir, et alors, si notre sœur lui plaît, elle la dotera... et Liane aussi.

Liane secoua la tête en souriant doucement. Elle ne comptait pas plus sur l’héritage que sur la dot et se sentait fort calme devant la perspective problématique que lui découvrait Lily. Au moins, elle ne souffrirait pas de désillusion, ainsi qu’il pourrait advenir à Marian si la bizarre parente changeait d’avis. Cette déception serait cruelle, à en juger par l’émotion singulière dont avait témoigné ce soir la contenance de miss Helwill... Et, avec un peu de compassion, Liane pensa que la sérieuse, la grave Marian était, comme tout autre, accessible aux désirs matériels et aux séductions de la fortune.

V

Lady Feel était morte le surlendemain du départ de Jonas Helwill et de Marian. L'événement prévu avait été annoncé par une laconique dépêche du docteur... Depuis lors, quinze jours s'étaient écoulés. Liane, Lily, Arthur, Julius lui-même avaient écrit pour donner des nouvelles et en demander, mais Lily seule avait reçu un billet très bref de son père, annonçant que sa présence et celle de Marian étaient nécessaires à Alshem-Park pour le règlement des affaires et qu'il ne pouvait fixer le jour de son retour.

Ce matin même, une nouvelle dépêche était arrivée, et cette fois c'était le retour annoncé pour le soir. De l'héritage, pas un mot... La curiosité était extrêmement excitée parmi tout le petit monde de la maison Helwill, et Liane eut beaucoup de peine à empêcher les enfants de se

rendre à la gare au-devant des voyageurs.

– Vous savez que votre père déteste cela. Attendez-le ici bien tranquillement... Arthur et Tony iront en compagnie de Julius.

– Je voudrais tant savoir si Marian a hérité ! soupiraient-ils sur tous les tons.

Bien avant l'heure où les voyageurs pouvaient arriver, ils étaient réunis dans le hall, l'oreille tendue, se précipitant vers la porte aussitôt que se faisait entendre le bruit d'une voiture... Seules Liane et Lily demeuraient calmes, en apparence du moins, car, tout au fond d'elle-même, Lily était inquiète de savoir si sa chère Liane acquerrait enfin l'indépendance ; et la sage Liane elle-même, malgré toutes les raisons qu'elle se donnait contre cette espérance que rien n'était venu appuyer, ne pouvait se défendre d'un sentiment d'attente un peu fiévreuse.

– Voilà une voiture ! cria Ambroise.

– Elle ralentit... Elle va s'arrêter...

– Non !... Si !...

– Ça y est, cette fois ! s'exclama Cecily en se

précipitant vers la porte.

Plusieurs mains voulurent l'ouvrir, mais Cecily, plus prompte, avait déjà fait tourner la clef...

Une voiture était en effet arrêtée devant la maison. Arthur et Tony étaient déjà à terre et, près de la portière, Julius aidait Marian à descendre. Derrière sa fille apparut le docteur Jonas.

Tandis que ce dernier payait le cocher et qu'Arthur faisait descendre les malles, Marian et Julius entrèrent. Le jeune docteur éclata d'un rire joyeux en apercevant toutes ces jeunes têtes curieusement levées vers miss Helwill.

– Voilà des enfants qui grillent de connaître ce qui s'est passé là-bas, Marian, dit-il gaiement. Allons, mes petits cousins, saluez l'heureuse héritière de lady Feel.

– Vous héritez ?... Oh ! Marian, quel bonheur ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Ils l'entouraient avec une sorte de respect. Marian leur avait toujours paru très imposante,

mais son prestige s'augmentait considérablement dès cet instant.

Marian caressa distraitement les têtes blondes pressées autour d'elle et se dirigea vers le parloir. Sur le seuil, elle s'arrêta une seconde, hésitant, semblait-il, à le franchir... Mais Liane s'était levée, elle s'avançait vers elle, la main tendue. Marian fit quelques pas et mit sa main gantée dans celle de sa cousine.

– Vous avez fait un bon voyage, Marian ?... N'êtes-vous pas trop fatiguée par ces émotions ?

– Non, pas trop, merci, Liane... Et d'ici, tout va bien ?

– Très bien, et Lily est beaucoup mieux..., n'est-ce pas, Lily ?

Marian s'approcha de sa sœur et baisa le front blanc qui s'offrait à elle.

– Tant mieux, chérie... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

– Vous semblez grandie, changée, ma sœur, dit sérieusement Lily.

Et, de fait, Liane avait eu la même impression

à l'entrée de Marian. L'allure décidée et un peu hautaine de la jeune fille, son assurance naturelle s'étaient accentuées, sa belle tête se redressait un peu plus encore qu'à l'ordinaire, et il n'était pas jusqu'à la riche toilette de deuil, doublée de soie bruissante, jusqu'au long voile de crêpe fin rejoignant le bas de la jupe traînante qui ne communiquassent à Marian une majesté particulière.

Julius, qui entrait précisément, avait entendu la réflexion de Lily. Il s'écria d'un ton joyeux :

– Vous avez raison, petite Lily. Votre sœur n'est plus maintenant miss Helwill l'institutrice, mais bien l'héritière de lady Feel.

– L'héritière ! la seule ? dit Lily en se soulevant un peu pour regarder sa sœur, impassible et muette.

– Mais oui, la seule, répondit la voix brève du docteur Helwill.

Il entrait en ce moment et se dirigea vers la table près de laquelle se trouvait Lily. Lui aussi se redressait, sa petite taille semblait grandie et

ses yeux bleus avaient une lueur de triomphe.

– La seule ! répéta-t-il fermement. Je le regrette pour Liane, mais lady Feel n’a pas pensé à elle. Néanmoins, Marian se fera un devoir de réparer cette omission...

Un geste de Liane l’interrompt.

– Marian ne me doit rien, mon oncle. Si lady Feel l’a choisie, tant mieux, car elle désire plus que moi la fortune, elle en ressent davantage le besoin. Je n’accepterai rien... rien qu’une place à votre foyer, comme vous me l’avez accordée jusqu’ici... Et soyez certaine, chère Marian, que c’est de tout cœur, et sans arrière-pensée, que je vous félicite de cette nouvelle fortune.

Elle souriait avec cordialité en lui tendant de nouveau la main. Marian eut un imperceptible mouvement de recul, une seconde d’hésitation, mais ses doigts minces, qu’elle venait de déganter, se posèrent enfin sur ceux de Liane.

– Vous me laisserez libre d’agir à mon gré envers vous, Liane, j’y tiens absolument, dit-elle d’une voix un peu rauque, sans regarder le franc

et doux visage de sa cousine. Autrement, vous me rendriez très mécontente, très... triste...

– Nous reparlerons de tout ceci plus tard, dit Jonas Helwill, interrompant une nouvelle protestation de sa nièce. Pour l’instant, il nous faut dîner... Julius, mon cher, vous êtes invité à partager notre repas.

Ce dîner fut tout l’opposé de celui qui avait réuni la famille Helwill le jour du départ de son chef et de Marian. La gaieté et l’entrain y régnèrent du commencement jusqu’à la fin, excités encore par l’humeur joyeuse de Julius. Marian elle-même se déridait, une animation, un peu fébrile peut-être, faisait briller ses belles prunelles bleues et donnait à sa voix une intonation de gaieté inaccoutumée. Liane se trouvait au diapason, car sa brève petite désillusion était déjà loin, dans cet abîme qui s’appelait l’oubli d’elle-même... Le docteur et Lily, seuls, demeuraient taciturnes. Pour le premier, le contraire eût étonnée, mais Lily n’avait pas à l’ordinaire cette mine sérieuse, concentrée et soucieuse. Ses grands yeux,

mélancoliques et anxieux, allaient de Liane à Marian, et tout un monde de pensées semblait s'agiter en eux.

La soirée ne se prolongea pas, le docteur et Marian prétextèrent la fatigue du voyage, et, une fois Julius parti, les enfants montés à leurs chambres, la jeune fille s'empressa de souhaiter le bonsoir à sa cousine, à sa sœur et à Arthur pour remonter promptement chez elle.

Jonas Helwill s'attardait à défaire la courroie d'un sac de voyage... Un bras frêle entoura tout à coup son cou, une joue délicate s'appuya contre la sienne, et la douce voix de Lily, un peu frémissante, murmura :

– Père, avez-vous parlé de Liane à lady Feel ?
Oh ! père, lui avez-vous dit ?

Il eut un mouvement si brusque que Lily manqua de tomber. Il la retint d'une main vigoureuse et tourna vers elle son visage légèrement crispé.

– Quoi donc ?... Que voulez-vous que je lui aie dit ?

– Mais il fallait lui apprendre comme elle est bonne..., comme elle ressemble à sa mère..., comme elle nous aime tous. Oh ! père, elle remplace pour nous maman ! murmura Lily d'un ton d'ardente reconnaissance. Oh ! chère Liane !... C'était son droit d'hériter, tout comme Marian... Et elle n'a rien ! Père, avez-vous dit à lady Feel...

Il écarta d'un geste un peu sec le bras toujours noué autour de son cou.

– J'ai fait tout ce qui était de mon devoir, vous n'en doutez pas, j'espère, Lily ?... Vous connaissez assez votre père pour être persuadée qu'il a toujours su diriger son existence vers un but fixe et que rien ne pourra jamais le détourner de ce qu'il doit accomplir en stricte justice.

Il s'éloigna sans baiser le front de sa fille ainsi qu'il en avait coutume chaque soir. Les grandes prunelles azurées, pleines d'un pathétique regret, le suivirent jusqu'à la porte... et, tout à coup, Lily s'élança vers lui. Avec une caressante timidité, elle murmura :

– Pardon, père ! Oui, je sais que vous agissez

toujours pour le mieux, que nous pouvons suivre aveuglément la voie tracée par vous... Père, pardonnez à votre petite fille.

Il la regarda une seconde, puis détourna ce regard des yeux angéliques empreints de supplication et de tendresse. Ses lèvres, légèrement tremblantes, effleurèrent le front blanc levé vers lui.

– Bonsoir, ma fille... et ne vous occupez plus de ce que peut faire votre père, dit-il avec une sorte de douceur dans sa voix glacée. Il n'a en vue que votre bonheur à tous, il y travaille de toutes ses forces, il atteindra son but, malgré tous les obstacles.

VI

Peu après eurent lieu les fiançailles de Marian et de Julius Letman. Les deux cousins s'étaient depuis plusieurs années tacitement promis de s'épouser si l'un d'eux venait à être riche, et, le fait s'étant produit, la promesse s'accomplissait tout naturellement. La fortune inespérée qui lui était échue n'avait pas changé la résolution de Marian : elle avait mis sa main dans celle de Julius de son plein gré, avec une tranquille assurance.

Et Liane, en les voyant échanger la bague de fiançailles, avait pensé qu'ils formeraient probablement un bon ménage. Marian gouvernerait, il n'y avait pas à cela l'ombre d'un doute, mais le docteur Letman ne s'y opposerait aucunement, bien au contraire. Liane, qui connaissait ce neveu de Jonas Helwill depuis le jour où, petite fille en robe courte, elle était

arrivée à Liestown, savait que cette nature brillante et spirituelle, d'une bonté réelle, possédait peu de ressort dans la volonté et aimait à se laisser guider dans l'existence. Il serait inévitablement dirigé par Marian comme il l'avait été par sa mère, une sœur cadette du docteur Helwill, morte l'année précédente.

Et elle, Marian, aurait en lui le mari idéal, elle pourrait réaliser ses rêves de célébrité philosophique et littéraire – et le premier admirateur de son talent serait Julius lui-même, déjà éperdument fier de la haute intelligence de sa fiancée.

Aussitôt après ces fiançailles, Jonas Helwill apprit à sa famille la détermination prise par lui, d'accord avec Marian et Julius. Ils allaient tous s'établir à Alshem-Park, où la future Mrs. Letman leur offrait une hospitalité illimitée. La maison, très vaste, abriterait aisément tout ce jeune monde, et il resterait encore à Marian de quoi organiser pour elle-même une installation confortable et grandiose, telle que la rêvait son esprit plus épris de splendeur que de grâce, plus

attiré par la richesse sobre et majestueuse que par l'élégance et la délicatesse des détails. Dans cette demeure, elle allait mener à la fois une vie de travail et de distractions, ayant l'intention d'inviter de nombreux hôtes et de tenir là une sorte de cour intellectuelle dont elle serait l'incontestable souveraine... Et, naturellement, Julius acquiesçait à tout, débordant d'allégresse à la pensée de cette vie large et luxueuse, si longtemps désirée, et qui allait maintenant devenir la sienne.

Un enthousiasme indescriptible accueillit la communication du docteur Helwill. Le grave Arthur et Lily elle-même témoignaient d'une joie sincère à la pensée de quitter l'étroite et modeste maison de Liestown pour la riche demeure de la défunte lady Feel... Seule Liane demeura soucieuse, et, lorsque le docteur sortit, elle le rejoignit à la porte de son cabinet de travail.

– Pourriez-vous m'accorder un moment d'entretien, mon oncle ? demanda-t-elle.

Il fit un signe d'assentiment, et elle le suivit dans la pièce exiguë et sombre où Jonas Helwill

avait tant travaillé. D'un geste, il désigna à sa nièce un siège placé en face de son fauteuil.

– Non, merci, mon oncle, ce n'est pas la peine... Je voulais seulement vous faire part d'une résolution prise par moi. Puisque vous quittez Liestown, je vais chercher une pension dans une famille honorable, afin de pouvoir continuer à donner des leçons ici.

Sa voix tremblait un peu, car elle pensait au déchirement de quitter ces jeunes êtres tant aimés pour vivre désormais – et vraisemblablement toujours – parmi des étrangers.

Le docteur la regarda avec une évidente surprise.

– De quoi me parlez-vous là ? Vous prétendez rester à Liestown ?... Mais pas du tout, il est bien entendu que vous nous suivez à Alshem-Park. Cela est si bien entendu et si peu discutable que je n'ai même pas songé à vous mentionner spécialement en annonçant tout à l'heure nos arrangements définitifs.

– Mais moi, je ne puis l'accepter, dit-elle en

raffermissant sa voix... Vous avez déjà fait beaucoup pour moi, mon oncle, mais depuis quelques années j'avais la joie d'apporter ma petite part dans les recettes, j'aidais dans la maison, je n'étais pas, enfin, un membre inutile... Et je ne dis pas ceci par orgueil, croyez-le, ou pour diminuer votre bonté envers une parente pauvre qui était après tout, pour vous, presque une étrangère, le ciel m'en garde !... Je conserverai toujours pour vous la plus profonde reconnaissance, et, si vous aviez quelque jour besoin de moi, je serais prête à répondre à votre appel. Mais aujourd'hui Marian est riche ; en bonne fille et en bonne sœur, elle veut vous faire partager sa fortune. À quoi vous serais-je utile, désormais ?... Je suis jeune et forte, je puis travailler et ma dignité me commande de ne devoir qu'à moi-même le pain que je mange, de ne pas partager un luxe qui serait incompatible avec ma position réelle. Ainsi donc, mon oncle...

Il l'avait écoutée tranquillement, en regardant une revue médicale que ses doigts feuilletaient avec lenteur. Sans relever la tête, il dit froidement :

– Ainsi donc, ma nièce, vous nous accompagnez à Alshem-Park, et cela sans nuire aucunement à votre dignité. Les enfants ont nécessairement besoin d’une institutrice, vous continuerez près d’eux ce rôle que vous avez déjà assumé... et, fort probablement, Marian sera ravie de vous confier la surveillance domestique, les petits détails de ménage dont vous avez coutume de vous occuper ici. Cela, avec la direction morale des enfants, les soins à donner à Lily, constituera une charge considérable... pour laquelle je ne vous offrirai pas d’appointements, Liane, car mes enfants ne vous considéreront jamais comme une étrangère. Vous êtes pour eux une sœur beaucoup plus que Marian, cela est de toute évidence.

Il parlait avec le même calme glacial, pas une minute Liane n’eut la pensée que ces paroles pouvaient être inspirées par l’affection. C’était uniquement la stricte justice, le devoir inexorable qui faisait sortir de la bouche de cet homme intègre la vérité incontestable devant laquelle s’inclinait son esprit.

Mais Liane venait de voir un but... Oui, elle pouvait encore être utile, elle ne serait pas un membre oisif et parasite chez la jeune Mrs. Letman.

La tâche serait plus facile qu'ici, mais non moins sérieuse et nécessaire.

– S'il en est ainsi, j'accepte, mon oncle, dit-elle simplement, et je vous remercie, ainsi que Marian.

Vers la fin d'avril eut lieu le mariage de Marian. Liane attacha sur les cheveux sombres de sa cousine le voile de dentelle – une merveille trouvée dans les armoires de lady Feel. Une robe de moire d'une coupe impeccable et de forme très simple faisait admirablement valoir la taille superbe de Marian... Elle était royalement belle dans cette toilette, et Liane l'admirait sincèrement tout en se demandant quelle pensée absorbante mettait cette ombre dans les beaux yeux bleus et donnait parfois à ces lèvres un pli un peu amer.

Cependant l'orgueil de Marian pouvait être flatté. Depuis longtemps, si belle fiancée n'avait

franchi le seuil du temple anglican, et les murmures qui arrivaient jusqu'à elle prouvaient les sentiments admiratifs des assistants... Et, surtout, cette fiancée était riche, extrêmement riche. L'heureux Julius, rayonnant, était le point de mire de bien des regards envieux. Mais il fallait convenir qu'ils formaient le plus admirable couple qui se pût imaginer.

Le révérend Resweld leur adressa un discours sérieux et brillant à la fois. Mais, arrivé à la péroraison, oubliant probablement la religion de l'épousée, il dit d'un ton pénétré :

– Enfin, vous qui allez échanger les promesses sacrées, souvenez-vous que l'époux et l'épouse doivent être unis dans la vie et dans l'éternité, dans l'affection et dans la foi...

Liane ne put retenir un tressaillement. Unis dans la foi !... L'étaient-ils, ces fiancés qui s'avançaient vers le ministre debout devant la balustrade ? Marian était catholique, Julius protestant... Quelle influence l'emporterait dans la future famille ? Et, si l'union persistait sur la terre entre ces deux éléments disparates, qu'en

serait-il plus tard, dans cette éternité évoquée par le pasteur ?

Involontairement, le regard de la jeune fille se dirigea vers Nathaniel Resweld, debout à quelques pas d'elle. Il lui sembla qu'il avait un peu pâli... Peut-être la phrase de son père lui rappelait-elle une parole identique prononcée un jour par Liane, et dont son esprit si droit, si parfaitement sensé ne pouvait que reconnaître la sagesse.

À la chapelle catholique où se rendit ensuite le cortège, Liane pria avec ardeur, demandant à Dieu de donner à Marian la religion éclairée et forte qui lui manquait – ce seul espoir d'une conversion future pour Julius. Pauvre Marian !... Certes, seule de toute l'assistance, Liane donnait ce qualificatif à la belle jeune femme agenouillée devant l'autel – et fort probablement Marian ne pensait pas davantage à se taxer de malheureuse. La tête orgueilleusement redressée, elle écoutait, avec une froideur ennuyée, le petit discours du vieux desservant. En vérité, ce prêtre était bien venu de parler de charité, d'abnégation,

d'humilité à la riche Marian Letman, l'une des futures gloires féminines de l'Angleterre !... Et, pas davantage, ses exhortations à une protection forte et tendre, à une vie sérieuse et utile, ne pouvaient s'entendre par l'élégant Julius tout disposé à jouir de la vie en se laissant conduire par cette femme supérieure.

– Soyez unis à jamais, termina le prêtre, et suivez sans dévier le chemin de la vérité, de la religion et de l'honneur, au terme duquel vous trouverez Dieu et la bienheureuse éternité.

Liane, placée derrière sa cousine, vit avec surprise un frisson secouer le buste de la nouvelle épousee... Lorsque Marian se détourna au bras de Julius pour gagner la porte de la chapelle, Liane constata, avec quelque émoi, que le teint de sa cousine, un peu rosé par les fatigues et les émotions de ces deux cérémonies consécutives, était soudain pâli, et que ses beaux traits semblaient un peu durcis... Mais l'admiration qui l'entourait eut vite chassé cette singulière émotion. Lorsque Liane entra une heure plus tard dans la chambre où la jeune femme s'appêtait

pour le départ, elle put constater que Marian avait l'entière possession d'elle-même et le calme parfait qui la quittaient si rarement.

– Julius vous fait prévenir que l'heure du train approche, Marian, dit la jeune fille en se baissant pour écarter la traîne de la robe de moire jetée sur un fauteuil.

– Je suis prête... Voulez-vous avoir l'obligeance de fermer ce sac ? Voici la clef... Merci, Liane !

Elle prit ses gants et jeta un coup d'œil circulaire sur la chambre étroite, ornée de vieux meubles cirés et de quelques chaises recouvertes d'une étoffe passée. Un éclair de défi brilla dans ses beaux yeux...

– Adieu, pauvreté ! murmura-t-elle d'un accent de passion contenue. La vie s'ouvre véritablement pour moi maintenant. La vie et la gloire, peut-être !

– Pauvre Marian ! murmura involontairement Liane.

La jeune femme eut un brusque mouvement.

– Eh quoi ! me plaignez-vous ? dit-elle avec une sorte d’irritation. Il y a quelque temps, oui, vous le pouviez, mais aujourd’hui !...

– Aujourd’hui comme hier, Marian, car en ce moment je ne pense pas à votre fortune, mais seulement à cette horreur de la gêne, à cet excessif désir d’être quelqu’un, en un mot à l’ambition par laquelle vous vous laissez diriger, au lieu de la régler sagement.

Un sourire ironique souleva la lèvre de Marian.

– Détrompez-vous, ma chère, je ne me laisse diriger par rien ni par personne, je sais quelles sont les conséquences de tous mes actes, et ce que vous appelez ambition n’est que la libre expansion de mes facultés, des forces vives de ma nature... Être quelqu’un, oui, c’est mon désir et mon but, parce que je me sens créée pour sortir de la foule, tout comme vous, Liane, êtes destinée à la vie paisible et uniforme d’une ménagère.

Elle parlait avec tranquillité, sans avoir évidemment conscience de la somme d’orgueil contenue dans cette assertion.

Une lueur mélancolique traversa les yeux bruns de Liane. Combien de fois, Seigneur ! avait-elle repoussé comme une tentation cette pensée angoissante qu'elle serait attachée toute sa vie à une tâche ingrate, alors que son âme jeune et ardente, son esprit délicat soupiraient après les satisfactions intellectuelles et artistiques qui lui étaient interdites !

– La vie est ainsi faite, c'est la fatalité qui nous conduit, poursuivit froidement Marian. Je dois suivre ma vie...

– Marian, quelles pensées antichrétiennes !... Notre voie est tracée, non par la fatalité, mais par Dieu, et cependant nous sommes libres de la suivre ou non. Notre existence est ce que nous la faisons...

Les grands cils de Marian s'abaissèrent sur ses yeux d'où venait de jaillir une flamme.

– Oui, elle est ce que nous la faisons ! répéta-t-elle d'une voix sourde. Avec une volonté tenace, un cœur ferme, on arrive inévitablement au but tracé.

Elle prit d'une main fiévreuse le sac de voyage posé sur une table et sortit de la chambre.

Liane descendit à son tour, vaguement inquiète pour cette âme maintenant lancée en plein dans la vie. Marian lui avait toujours paru énigmatique, mais cette impression s'était encore accentuée depuis son retour d'Alshem-Park. À certains moments plus fière, plus renfermée qu'auparavant, elle avait à d'autres instants une animation relative, un peu fébrile, qui semblait dissimuler le retour de quelque secrète souffrance. Sous l'orgueilleuse satisfaction, sous la fière assurance de l'héritière et de la fiancée adulée, perçait parfois une amertume étrange, très fugitive, il est vrai, mais que Liane avait pu constater à différentes reprises... Et, chose plus grave, l'indifférence religieuse, déjà en germe chez la jeune fille, semblait avoir fait un pas considérable. Marian avait quitté quelques-unes des obligatoires pratiques religieuses, qu'elle accomplissait jusqu'ici, sinon avec piété, du moins avec une parfaite correction, et, à certains mots qui lui avaient échappé, Liane avait reconnu que cette incompréhensible nature s'éloignait à

grands pas de la vérité.

Marian et Julius prirent congé de leurs parents dans le parloir. Ils partaient pour un voyage d'un mois sur le continent... Les adieux se firent avec une froideur correcte de part et d'autre. Marian, par une rare faveur, embrassa cependant ses frères et sœurs. Un peu plus longuement, elle appuya ses lèvres sur la joue de Lily.

– Je vous trouverai très forte, fraîche et rose à mon retour à Alshem-Park, Lily, dit-elle avec une légère émotion dans la voix. La campagne va produire sur vous un effet merveilleux.

– Je le souhaite, dit Lily avec un faible sourire. Je voudrais tant être vigoureuse, devenir bonne à quelque chose !... Il est vrai que, d'après Liane, je sers également Dieu et le prochain en souffrant passivement, pourvu que j'accepte ces souffrances et que je les offre au Seigneur.

– Ô mystique Liane, qu'allez-vous faire de cette enfant ! s'écria Julius en riant. Un peu plus, elle nous dirait qu'elle ne veut pas guérir afin de souffrir toujours pour son Dieu.

Le docteur Helwill, occupé à examiner distraitemment le dossier d'une chaise, tressaillit un peu et dirigea vers sa fille cadette ses yeux soudain étincelants sous l'ombre des cils. Ils semblèrent scruter avec anxiété ce doux visage trop blanc, ces yeux azurés où transparaisait l'âme virginale de Lily...

Mais, sans s'en apercevoir, Lily dit tranquillement :

– Non, Julius, je ne dirais pas cela. Je suis très imparfaite, je tiens encore à l'existence... Oui, je désire vivre.

– Vous vivrez, enfant, soyez sans crainte, dit doucement Marian en passant sa main gantée sur les soyeux cheveux de sa sœur. À bientôt, Lily, à bientôt vous tous... Au revoir, Liane.

Elle lui tendit la main... Autrefois, elles échangeaient deux ou trois fois par an un baiser froid et correct de la part de Marian, toujours affectueux de celle de Liane. Mais Marian semblait maintenant mettre une barrière entre sa cousine et elle, les attentions de Liane paraissaient lui peser, elle les repoussait autant

qu'il lui était possible... Et cependant, par une bizarre contradiction, elle se montrait d'une générosité extrême envers la jeune fille. Malgré les refus de Liane, elle l'avait comblée de cadeaux coûteux à l'occasion de son mariage. L'élégante toilette de soie mauve que Liane portait aujourd'hui était un des derniers dons de sa cousine, ce bracelet orné de délicates ciselures lui avait été offert par Lily, au nom de sa sœur aînée, pour l'anniversaire de sa naissance... Et toujours Marian s'était dérobée promptement aux remerciements ; elle accomplissait ces générosités comme elle eût rempli un devoir rigoureux, sans élan, sans cette sympathie délicate qui rehausse infiniment le prix du don. Liane avait essayé de refuser, mais elle s'était heurtée à l'invincible volonté de Marian, et force lui était de subir ces largesses qui lui causaient plus de tristesse que de plaisir.

Lorsque la voiture emmenant les jeunes mariés eut disparu, le docteur entra dans le parloir. Son regard, étincelant d'un feu étrange, fit rapidement le tour de la pièce, assez vaste mais modestement meublée ; il se posa, l'espace

d'une seconde, sur les enfants réunis là : Lily étendue dans sa bergère, le coude appuyé sur la table et les yeux rêveurs, un peu lasse des cérémonies de la journée, Arthur, pétulant Tony qui venait d'entrer, tout joyeux d'être débarrassé de son costume neuf ; Cecily, très fière dans sa toilette rose, Ellen et Ambroise qui riaient en regardant des gravures, Molly toute somnolente et le petit Joe jouant sur les genoux de Liane... Jonas Helwill dit d'un ton paisible, où passait comme une joie triomphante :

– Et maintenant, enfants, il nous faut songer au départ ; dans quinze jours nous serons à Alshem-Park.

VII

– Bonjour, monsieur Milwitt. Attendez-vous beaucoup de monde à ce train ?

– Ah ! pardon, monsieur Resweld, je ne vous avais pas vu !... Oui, il paraît que nous aurons toute la nouvelle famille d’Alshem-Park. Voici Bob Murton qui les attend.

Et le doigt tendu du chef de gare de Bridge désignait un cocher en tenue sombre qui se promenait de long en large devant une voiture vaste et confortable, attelée de beaux chevaux paisibles. Un peu en arrière se trouvait un break tout neuf, d’une élégance sobre, dont les chevaux jeunes et vifs s’ébrouaient impatiemment.

Une lueur heureuse éclaira une seconde la grave physionomie de Nathaniel Resweld. Devant ses yeux passait une aimable et souriante vision, il croyait entendre la voix harmonieuse, toujours égale, toujours si douce à l’oreille et si

réchauffante au cœur... Non, malgré tous ses efforts, il ne pourrait jamais oublier Liane de Lœinstein !

– Cela va faire un changement à Alshem-Park, poursuit M. Milwitt. Tant mieux, nous aurons plus de mouvement dans le pays avec toute cette jeunesse. On dit que la nouvelle maîtresse d'Alshem-Park est une personne tout à fait remarquable... Au fait, vous devez la connaître, monsieur Resweld, puisqu'elle est de Liestown ?

– Je la connais depuis fort longtemps, en effet, elle et sa famille. Notre contrée ne peut qu'être honorée par eux tous, soyez-en persuadé, monsieur Milwitt.

– C'est ce qu'on m'a dit, monsieur Resweld. Tant mieux, tant mieux !... Ah ! ils ont déjà fait du changement chez la défunte lady Feel ! Mrs. Nephton, la femme de charge qui dirigeait tout du vivant de milady, a quitté la maison pour aller habiter une petite demeure à l'entrée du village – don de la jeune héritière... Car croiriez-vous, monsieur Resweld, que lady Feel n'a pas songé à laisser quelque chose à ses vieux domestiques !

Le plus curieux, c'est qu'elle leur faisait de beaux legs dans un ancien testament, daté d'il y a une dizaine d'années, mais annulé par le dernier. Dans celui-là, elle laissait ses biens à des œuvres de bienfaisance... Bref, la jeune dame a voulu réparer les torts de sa tante, elle a bien pourvu Suzan Nephton et le vieux Willy, le valet de chambre, qui s'en est allé planter ses choux dans son pays. À part Bob, le cocher, ce sont tous de nouveaux domestiques à Alshem-Park, et on dit que Mrs. Letman va tout transformer, tout embellir.

– Oui, elle aime le grand, et son mari aussi... Mais le train est en retard, monsieur Milwitt ?

– Mais non, mais non, monsieur Resweld ! Cela vous paraît long parce que vous êtes pressé. Vous attendez quelqu'un ?

– Oui, mon père qui vient passer une dizaine de jours à Liswill-Court. Ensuite nous repartirons ensemble pour Liestown, mais je n'y demeurerai pas longtemps. J'ai beaucoup de travail ici, et de toute nature.

– Oh ! le travail, cela vous connaît, soit dit

sans vous flatter... Allons, au revoir, monsieur Resweld, voici l'heure du train.

Il entra dans la gare, et Nathaniel se mit à se promener de long en large sur la petite place ombragée d'ormeaux. De temps à autre, il s'approchait d'une légère voiture rangée sur le côté, caressait le beau cheval pommelé qui y était attelé, puis, de nouveau, reprenait sa promenade machinale, le regard plein de pensées, l'esprit absorbé dans une mélancolique songerie.

Le bruit du train entrant en gare le rappela à lui-même. Il traversa rapidement la salle d'attente et se trouva sur le quai.

D'un compartiment vivement ouvert sauta Tony, aussitôt suivi de Cecily et d'Ambroise. Les jeunes enfants descendirent, aidés par Arthur, puis le docteur, Lily, toute blanche et frêle dans son clair costume de voyage, et enfin Liane... Nathaniel ne put qu'entrevoir le doux visage de la jeune fille, car il venait de distinguer son père descendant d'un compartiment éloigné, et il dut aller à sa rencontre.

Lorsque le révérend Resweld et Nathaniel

arrivèrent sur la petite place, ils virent toute la tribu des Helwill entourant les deux voitures d'Alshem-Park. Arthur les aperçut le premier et s'avança vers eux avec empressement.

– Quel plaisir de vous voir en arrivant dans ce pays inconnu !... Eh quoi ! avons-nous voyagé avec vous sans le savoir ? ajouta-t-il en remarquant le sac de voyage que Nathaniel venait de prendre des mains de son père.

– Mais oui, mon cher Arthur ! répondit en souriant le révérend Resweld. Je ne m'en doutais aucunement moi-même. Étant un peu en retard, j'ai sauté dans le premier compartiment venu... Bonjour, cher docteur, bonjour, misses, et vous aussi, enfants, dit-il cordialement en s'avançant vers le reste de la famille.

Des poignées de main s'échangèrent... Nathaniel s'inclina sans mot dire devant Liane, mais elle lui tendit la main comme à l'ordinaire, en refoulant énergiquement le regret qui tentait de la mordre au cœur. Elle l'avait revu pour la première fois au mariage de Marian, mais à la hâte, parmi la cohue des invités. Maintenant, elle

était destinée à le rencontrer fréquemment, étant donné la proximité d'Alshem-Park et de Liswill-Court. Il lui fallait donc dominer toutes les émotions, anéantir toutes les secrètes révoltes que pouvait susciter le souvenir de ce qui lui avait été offert par Nathaniel Resweld.

Elle s'informa tranquillement des nouvelles d'Anny, et, en la voyant si sereine, Nathaniel reprit lui-même le sang-froid intérieur qui l'avait abandonné un moment. Il l'aida à caser dans le break les jeunes enfants, lui passa les menus paquets et prit congé d'elle en annonçant que son père et lui iraient dans quelques jours visiter les nouveaux châtelains d'Alshem-Park.

– Non, pas dans quelques jours, dès demain ! dit vivement Lily, de la voiture où son père l'avait confortablement installée sur les coussins soyeux... Pensez donc, monsieur Resweld, nous ne connaissons personne dans ce pays, nous sommes des étrangers. Vous seul êtes pour nous un ami, un ancien et très bon ami... N'est-ce pas, vous viendrez demain ? ajouta-t-elle gracieusement en se tournant vers le pasteur.

– Demain, ce sera peut-être bien tôt, ma chère enfant, mais après-demain, peut-être, si Nathaniel est libre... Allons, à bientôt, mes chers amis, et bonne chance dans votre nouveau logis.

Le père et le fils s'éloignèrent vers la légère voiture, tandis que Jonas Helwill et Arthur montaient près de Lily. Liane avait voulu demeurer avec les enfants, et Tony, sans attendre qu'on l'invitât à se caser à l'intérieur, avait escaladé le siège du break. Les deux équipages d'Alshem-Park s'éloignèrent dans l'avenue bordée d'ormeaux... Quelques minutes plus tard, ils furent dépassés par la voiture de Nathaniel. Celui-ci conduisait lui-même, avec la fermeté élégante qu'il mettait à toutes ses actions extérieures. De joyeux « au revoir » s'échangèrent en passant, puis le petit équipage s'éloigna grand train et disparut au tournant d'un chemin.

Au bout de l'allée, les voitures d'Alshem-Park quittèrent le territoire de Bridge dont on apercevait, à une courte distance, les maisons de brique parées de verdure. Des champs se

déroulaient à l'infini, dans toutes les gammes printanières, entremêlés de quelques vergers. Sur l'horizon pâle se profilait de sombres frondaisons ; peu à peu, le pays se faisait plus boisé sur le chemin parcouru par les deux voitures. Un air pur, vivifiant, venait frapper au visage les voyageurs, rosant les joues de Lily qui l'aspirait avec délices.

– Oh ! une rivière ! cria Tony du haut de son siège. Qu'elle est jolie !... Comment s'appelle-t-elle ?

Cette question s'adressait au cocher du break, jeune homme correct et taciturne. Il répondit laconiquement.

– C'est la Milly ; elle passe à Alshem-Park...

Le qualificatif de Tony n'avait rien d'exagéré. Elle était en effet charmante, cette petite rivière aux eaux claires, d'un vert doux, bordée de rives gazonnées que parsemait une profusion de fleurettes gracieuses. Des arbres laissaient pendre sur ses ondes moirées leurs branches échevelées, emmêlées et feuillues, quelques cabanes croulantes, voilées de verdure, s'effondraient sur

ses berges...

Le vieux Bob, qui n'avait pas desserré les dents, dit tout à coup :

– Voici Alshem-Park.

Les voitures venaient d'enfiler une allée majestueuse, de chaque côté commençait un taillis, d'abord clairsemé, puis s'épaississant peu à peu... Au bout de l'allée apparut une grille de fastueuse apparence et, au-delà d'une cour très vaste, un bâtiment en pierre blanche, formé d'un corps de logis et de deux ailes en retour, le tout lourd, sans caractère, mais imposant néanmoins par un certain aspect majestueux que rehaussait considérablement l'entourage d'arbres superbes.

La grille fut ouverte par un domestique qui guettait les voyageurs. Les voitures traversèrent la cour, ornée de pelouses et de corbeilles, et s'arrêtèrent devant le perron à double rampe. Le docteur, soutenant Lily un peu lasse du voyage, entra le premier dans le hall où attendait la domesticité engagée par Mrs. Letman. La femme de charge s'avança pour saluer les arrivants, et Jonas Helwill lui répondit par quelques mots

dignes et froids, en redressant un peu sa petite taille.

Les jeunes gens et les enfants se répandirent dans la vaste demeure, mais Liane suivit son oncle dans un grand salon claire et coquet malgré son apparente simplicité. Il était situé dans l'aile droite, laquelle était exclusivement réservée au docteur et à sa famille, ainsi que l'expliqua Jonas Helwill tout en installant Lily sur une chaise longue.

– Ceci sera notre pièce de réunion, notre parloir. Marian l'a fait aménager spécialement à cet effet.

Et, de fait, tous les objets familiers, expédiés à l'avance de Liestown, se trouvaient réunis là. Dans la profonde embrasure d'une porte-fenêtre donnant sur le jardin, Liane vit sa corbeille à ouvrage, et, tout auprès, un petit bureau de forme simple, mais élégante, fait d'un bois précieux et orné de délicates incrustations.

– Chère Liane, ce sera là votre place, Marian me l'a expliqué, dit joyeusement Lily. Vous jouirez de la vue de ce beau jardin, vous

travaillerez là, vous lirez, car vous aurez le temps, maintenant, vous écrirez les comptes de la maison sur ce bureau qui est à vous. Marian l'a choisi à votre intention, chérie... Père, montrez-lui sa chambre. Moi, je ne monte pas encore, je vais me reposer un instant avant le dîner. Il fait si bon ici !

Le docteur, faisant signe à sa nièce de le suivre, traversa la salle à manger, puis le hall, très vaste, orné de tapisseries et de boiseries sculptées. En haut de l'imposant escalier à la balustrade de chêne, ils rencontrèrent la femme de charge que le docteur chargea de conduire Liane à son appartement.

Mrs. Beckwitt introduisit Liane dans une grande chambre tendue d'une étoffe soyeuse, d'un gris-bleu un peu pâle, semé d'arabesques aux teintes atténuées. Cette même étoffe habillait les chaises, tombait devant les deux larges fenêtres... Les meubles étaient d'un joli bois clair satiné, de forme charmante. Dans les détails de l'aménagement, dans les objets peu nombreux, mais tous de prix, ornant la cheminée et les

étagères, se révélèrent un luxe délicat et une extrême recherche.

– Voici votre chambre, miss, dit la femme de charge.

Liane ne peut retenir une exclamation de surprise.

– Ma chambre !... Mais vous vous trompez, mistress Beckwitt ! C'est peut-être celle de miss Lily...

La femme de charge la regarda avec un peu d'étonnement.

– Mais, non, miss, je ne me trompe pas du tout. C'est la chambre que Mrs. Letman a fait entièrement remettre à neuf et aménager à votre intention. À côté, vous avez un cabinet de toilette tout à fait bien conditionné, et par lequel vous communiquez avec l'appartement de miss Lily... Avez-vous besoin de quelque chose ? Faut-il vous envoyer la femme de chambre ?

Liane répondit négativement, et Mrs. Beckwitt s'éloigna.

La jeune fille s'approcha d'une des fenêtres et

l'ouvrit. Elle donnait sur un large balcon de pierre, duquel la vue s'étendait sur un jardin semé de pelouses veloutées, de corbeilles éclatantes, de bouquets d'arbres aux feuillages harmonieusement nuancés. Sur la droite se voyait une longue serre, près de laquelle travaillaient deux jardiniers... Au-delà du jardin paraissait s'étendre un parc, et, plus loin encore, une ligne d'un vert sombre, tranchant sur le ciel apali par l'approche du crépuscule, annonçant la présence des bois.

Vers la gauche, Liane voyait des prairies d'un vert admirable, des maisonnettes rustiques nichées dans la verdure, une profusion d'arbustes couverts de leurs feuilles printanières, le tout si frais, si reposant à l'œil que Liane fût demeurée des heures à contempler ce paysage.

À droite c'était, derrière le voile pâle des peupliers, la Milly maintenant écumante, prenant des airs de petit torrent grâce à son lit semé de grosses pierres. Sur l'une de ses rives s'étendait un jardin beaucoup plus long que large, véritable nid de verdure et de fleurs. La terrasse de pierre

noirâtre qui le séparait de la rivière était garnie de plantes grimpantes et d'une profusion de géraniums, la maison située tout au bout disparaissait sous le lierre, les clématites et les rosiers, le toit lui-même était devenu une terrasse fleurie.

Liane se détourna et jeta un coup d'œil charmé, mais un peu incrédule encore, autour de sa nouvelle chambre. Cette pièce, par sa situation, ses belles dimensions, la décoration artistique des plafonds et des portes, était évidemment l'une des plus importantes du château... Quelle pensée avait dirigé Marian en l'attribuant à la cousine modeste et pauvre?... Il n'y avait qu'une réponse : Mrs. Letman voulait délicatement dédommager sa cousine de l'oubli de lady Feel, lui faire partager en quelque sorte la fortune qui lui était échue. Liane ne pouvait s'en étonner, la connaissance très stricte sur le chapitre du devoir l'ayant toujours entendue vanter la justice au-dessus de toutes choses.

La jeune fille finissait de s'habiller pour le dîner lorsque arrivèrent Cecily et Ellen, très

rouges et fort animées, ayant déjà parcouru Alshem-Park de la cave au grenier.

– Le premier coup du dîner n’est pas encore sonné, Liane, dit Cecily. Puisque vous êtes prête, nous allons vous montrer les pièces de réception... Il y a un escalier particulier qui dessert votre aile, mais nous prendrons le grand escalier pour vous montrer par la même occasion l’appartement de Marian.

Ellen se pendit au bras de Liane, et toutes deux suivirent Cecily le long du grand corridor. La fillette, ouvrant une porte, dit solennellement :

– La chambre de Mrs. Letman.

L’aménagement n’en était pas terminé, mais on pouvait déjà en admirer le luxe majestueux, uni au confortable le plus raffiné. Le petit salon, le cabinet de travail commun à la jeune femme et à son mari, les pièces du rez-de-chaussée, réservées aux réceptions, tout était conçu dans la même note riche et imposante, un peu lourde peut-être.

– Marian a fait peu toucher au rez-de-

chaussée, expliqua Cecily. Tout ceci a été meublé par sir John Feel et sa femme au moment où ils ont fait bâtir cette demeure ; Marian a trouvé cet arrangement suffisamment bien et à son goût... Mais elle a fait beaucoup changer l'appartement du premier étage que vous venez de voir. C'était celui de lady Feel. Lorsque son mari mourut, elle le quitta pour aller habiter Flower-Cottage, une petite maison assez proche d'ici, sur le bord de la rivière.

– Oui, je la vois très bien de ma chambre, dit Liane. Mais ne nous retardons pas, mes petites filles. Le premier coup a sonné depuis cinq minutes et il ne faut pas nous montrer inexacts pour le premier jour.

Dans le parloir, Lily causait avec Arthur, tout en caressant les cheveux de Joe blotti contre elle. Un sourire illumina son blanc visage à l'entrée de Liane et elle tendit les bras vers elle.

– Ma Liane, êtes-vous contente ?... Ai-je bien choisi pour vous ?... Car c'est à moi que Marian a demandé conseil à votre intention, chérie.

– C'est délicieux, mille fois trop beau pour

moi, petite Lily, dit-elle tendrement en entourant de son bras le cou long et frêle. Vous allez me rendre trop grande dame, et ensuite il me sera dur de reprendre la vie simple qui doit être la mienne.

– Bah ! qui sait ! murmura Lily avec un léger mouvement d'épaules. D'abord, vous serez toujours ici chez vous, Marian m'a chargée de vous le rappeler à tout propos... N'est-il pas vrai, père ?

Le docteur fermait en ce moment la porte-fenêtre, par laquelle entrait l'air du soir, trop frais pour Lily. Il dit sans se retourner, d'un accent positif :

– Que ceci soit convenu, Liane. Vous aurez ici votre home, tant qu'il vous plaira d'y demeurer. Si vous le quittez, ce sera de votre plein gré et non autrement.

VIII

Marian et Julius arrivèrent à Alshem-Park un soir de mai, à l'heure sereine et un peu mélancolique où le soleil pâlit, où la nature se prépare au sommeil, où l'air rafraîchi s'imprègne de parfums subtils et doux. Ils arrivèrent avec le docteur Helwill dans la grande voiture de lady Feel. Marian, en toilette riche et sobre à la fois, gravit lentement le perron en haut duquel attendaient ses frères et sœurs, et, derrière eux, la domesticité... Ce fut une arrivée tout à fait correcte et grandiose. Les enfants, impressionnés par l'attitude majestueuse de leur sœur, se comportèrent de manière à servir d'exemple à une famille princière recevant quelque souveraine de ses parentes. Le docteur Letman lui-même réalisa en cette minute solennelle le type du mari de la reine ; il fut d'une dignité, d'une gravité déconcertante pour quiconque connaissait le gai et aimable Julius. L'incomparable et très

naturelle majesté de Marian, la raideur fière du docteur Helwill semblaient avoir rejailli sur lui, et les enfants échangèrent un regard inquiet, se demandant si, en acquérant un nouveau frère, ils avaient perdu le joyeux cousin d'autrefois.

Mais ces inquiétudes s'envolèrent bien vite. Aussitôt dans le parloir, le naturel de Julius reparut et le petit Ambroise, traduisant les sentiments de tous s'écria ingénument :

– Pourquoi faisiez-vous le fier tout à l'heure, méchant Julius ? Ce n'était plus vous, du tout, du tout !

Il se mit à rire en levant les épaules.

– Eh ! mon petit, apprenez qu'il faut s'accommoder aux circonstances ! C'est un chose fort ennuyeuse, mais enfin on s'y fait... Marian est merveilleuse sous ce rapport. En vérité, elle a été créée pour être princesse ! dit-il avec une admiration convaincue.

C'était bien là le sentiment de tous... et plus encore celui de Marian elle-même. Si son mari la dressait sur un piédestal, si son père la traitait

avec une considération extrême, si toutes ses connaissances s'accordaient à célébrer ses remarquables qualités, Marian se plaçait plus haut encore. Cet amour d'elle-même eût dégénéré en une formidable vanité chez une autre nature moins intelligente, mais en Marian il se traduisait par une assurance hautaine, par un tranquille égoïsme, une tendance naturelle à tout faire converger vers sa propre personnalité que peu de gens se trouvaient tentés de reprocher à cette belle créature supérieure.

L'organisation d'Alshem-Park se mit à marcher grand train sous l'impulsion de la jeune châtelaine. En quelques jours, les travaux en cours furent terminés, et le dernier ouvrier quitta le château. Marian et Julius se trouvèrent installés chez eux, ayant leur domesticité, leur service particulier, le tout sur un pied de confort luxueux qui semblait tout à fait habituel à la jeune femme. Tandis que Julius laissait encore voir parfois son allégresse et comme une surprise un peu incrédule de se voir au milieu de ce luxe inaccoutumé, tandis que les enfants témoignaient une joie naïve et exubérante de leur nouveau

genre d'existence, Marian et son père, seuls, paraissaient entièrement faits, dès le premier instant, pour cette vie large et facile. Ils y entraient de plain-pied, avec une aisance et un calme imperturbables.

Ainsi que l'avait prévu le docteur Helwill, Marian offrit à sa cousine la surveillance de l'intérieur, en prétextant le manque de temps pour s'occuper de ces détails de ménage. La jeune fille accepta, heureuse de rendre quelque service à celle qui se montrait si généreuse à son égard. Cette nouvelle tâche n'était pas très lourde, d'ailleurs, car il s'agissait surtout de la surveillance de la domesticité, assez nombreuse, et des ordres à donner à la femme de charge. Mais, d'autre part, Liane ne manquait pas de besogne. L'instruction des enfants lui prenait une part considérable de son temps, et, chaque jour, elle promenait longuement les plus jeunes dans le parc, tandis qu'Arthur emmenait plus loin les aînés.

Lily reprenait des forces, mais elle n'avait pas encore dépassé le jardin. Une dizaine de jours

après l'arrivée de Marian, elle voulut accompagner Liane qui s'en allait avec Molly et Joe. Le docteur, avec quelque hésitation, donna la permission désirée, et les jeunes filles s'éloignèrent, Lily appuyée sur Liane, toutes deux vêtues de piqué blanc et coiffées de grandes capelines ornées de dentelle bise.

Elles prirent une allée à droite, et, en dix minutes, se trouvèrent devant un petit pont de pierre enguirlandé de lierre, qui traversait la rivière et conduisait à une grille tellement envahie par les plantes grimpantes que l'on ne pouvait rien distinguer au-delà.

– C'est Flower-Cottage, dit Lily. J'ai la clef dans ma poche, voici plusieurs jours déjà que je l'avais demandée à Marian, ayant le désir de visiter cette maison de si pittoresque apparence. Voulez-vous la voir, Liane ?

– Avec plaisir, ma chère enfant.

Elles traversèrent le pont, précédées par Molly et Joe. Lily introduisit la clef dans la serrure et la grille s'ouvrit en grinçant un peu... Les jeunes filles se trouvèrent dès l'entrée sous une voûte de

verdure, formée par des arbres de petite taille dont les ramures s'enchevêtraient étroitement. De grands liserons violacés, des capucines, des volubilis s'enroulaient autour des troncs ; les plates-bandes garnies de réséda et de roses pompon empiétaient si bien sur l'allée que celle-ci se trouvait réduite à n'être plus qu'un sentier couvert d'une mousse vert pâle. Au bout de cette allée, Liane et Lily se trouvèrent au milieu d'un parterre étroit et long, littéralement débordant de fleurs. Il y en avait partout où il avait été possible d'en mettre ; elles voilaient la balustrade de pierre de la terrasse bordant la rivière, elles traînaient à terre dans une folle profusion, elles couvraient des berceaux de formes originales et montaient à l'assaut d'une miniature de petit temple hindou. L'air était saturé des parfums pénétrants s'exhalant des jasmins, des héliotropes, des seringas, des mille fleurs différentes éparses en tous sens.

Tout au bout se trouvait la maison fleurie que Liane voyait de sa fenêtre. Elle se composait d'un étage surmonté du toit en terrasse abondamment garni de fleurs. Autant qu'on le pouvait discerner

sous le manteau poétique qui la couvrait, elle devait être grise, un peu lézardée. Le rez-de-chaussée était garni d'une rangée de cinq portes-fenêtres closes de volets épais, d'un vert déteint.

Lily en ouvrit une et les jeunes filles entrèrent dans un salon meublé de bambou, tendu de cretonne claire à grandes fleurs exotiques. Une natte aux nuances fanées couvrait en partie le carrelage noir et blanc, des rideaux de mousseline brodée garnissaient les fenêtres. Le seul objet de prix ornant ce salon d'une simplicité extrême était une jardinière en porcelaine de Saxe posée sur la cheminée.

Liane s'avança vers une porte ouverte et jeta un coup d'œil sur la pièce voisine. C'était une chambre meublée comme le salon, à cela près que la mousseline des rideaux était doublée de soie lilas et que la cretonne présentait, au lieu de grandes fleurs, des groupes de minuscules fleurettes des champs. Une grande statue de la Vierge, en marbre blanc, occupait sur la cheminée la place d'honneur. À côté de cette cheminée se voyait un bureau de forme antique,

orné de curieuses ciselures de cuivre, et, tout contre, un petit fauteuil de cuir brun, très usé.

– C’est ici que lady Feel est morte, murmura Lily.

Elle désignait le lit de bambou entouré d’un nuage de mousseline et surmonté, au chevet, d’un grand Christ de bronze ciselé.

– ... Elle avait une passion pour les fleurs et pour la vie simple, retirée... dans les derniers temps de sa vie, du moins, car il paraît qu’autrefois elle adorait le monde, le luxe et les fêtes. Quelle charmante et poétique retraite, n’est-ce pas, Liane ?

– Oui, tout à fait charmante. Mais la vie devait être triste ici pour cette pauvre femme solitaire, sans famille, dans la seule société de ses serviteurs... Voici sans doute son portrait.

Elle s’approcha de la cheminée pour mieux examiner les portraits qui se trouvaient appendus de chaque côté. Mais l’obscurité était presque complète... La jeune fille ouvrit une des fenêtres et poussa un peu le volet. Un rayon de jour

pénétra dans la pièce fraîche et sombre, où l'entrée des jeunes filles soulevait un nuage de poussière.

Liane revint vers la cheminée. Le portrait de droite représentait un homme à la mine froide et ennuyée, vêtu avec une irréprochable correction.

L'autre était celui d'une jeune femme brune, aux traits réguliers, un peu trop accentués peut-être. Les yeux noirs avaient un regard vif, passablement impérieux, mais la bouche souriait avec une franche bonté.

– Je suppose que ce doit être sir John Feel, dit Lily en désignant le personnage à l'air ennuyé. Elle était beaucoup plus jeune que lui, et on dit qu'elle n'a pas été heureuse, malgré sa richesse.

– Il faut peut-être chercher dans ces épreuves l'origine du caractère inégal de ma tante... Mais ne restons pas plus longtemps, Lily, cette pièce est fraîche et vous pourriez prendre froid. Sortez avec les enfants, tandis que je vais fermer la fenêtre.

Lily se dirigea vers le salon qu'exploraient

Molly et Joe. Liane alla vers la fenêtre et se pencha un peu pour ramener à elle le volet. Mais elle laissa échapper une exclamation...

Derrière une haie bordant le sentier qui longeait de ce côté la maison, venait de surgir un visage jeune et pâle. Liane distingua une chevelure fauve, des yeux brillants et sauvages, puis tout disparut..

– Qu’avez-vous, Liane ?

Lily avait entendu le léger cri poussé par la jeune fille, et un peu inquiète, apparaissait au seuil de la chambre.

– Peu de chose, Lily. C’est une singulière figure qui vient d’apparaître, l’espace de deux secondes, derrière la haie. J’ai été un peu saisie sur le moment.

– C’est probablement la petite Madge ; elle m’a fait peur aussi la première fois que je l’ai vue. C’était il y a quinze jours, dans l’allée, tout proche de la grande grille ; elle était assise derrière un énorme tronc d’arbre, toute vêtue de blanc, ses cheveux ardents à demi répandus sur

ses épaules. À mon passage, elle s'est levée brusquement, m'a jeté un regard qui n'était pas précisément tendre, je dois l'avouer, et s'est sauvée précipitamment.

– Qui est cette Madge ? demanda Liane tout en s'empressant d'assujettir les volets et de fermer la fenêtre.

– Mrs. Beckwitt, qui est déjà au courant de tout, m'a raconté que c'était une petite Irlandaise, une sorte de vagabonde trouvée un jour à demi morte à la porte d'Alshem-Park et recueillie par lady Feel. Celle-ci la garda, l'éleva, l'instruisit, en fit sa petite compagne, malgré l'étrange caractère de cette enfant, un peu folle, dit-on, et de nature assez sauvage, sauf vis-à-vis de sa bienfaitrice qu'elle aimait d'une affection ardente... Après la mort de lady Feel, elle alla habiter avec Mrs. Nephton, l'ancienne femme de charge, et je suppose qu'elle y est encore. Mais elle vient très souvent errer autour d'Alshem-Park.

– Pauvre petite ! murmura Liane avec pitié.

Tout en parlant, elles avaient quitté la maison.

Lily ayant clos les volets, elles reprirent l'étroit sentier qui bordait la terrasse. Le voisinage de la rivière répandait une fraîcheur exquise et l'air était embaumé du parfum des seringas.

– Lady Feel travaillait souvent ici, dit Lily en désignant une sorte d'avancement de la terrasse au-dessus de la rivière.

Dans cet espace, l'herbe et la mousse avaient envahi le sol dallé. Une table rustique se voyait encore là, près de la balustrade cachée par les géraniums-lierre... Au-dessous, la rivière bondissait sur un lit de petites roches plates, agitant sans relâche les herbes pâles que laissait voir son eau transparente.

– C'est un petit coin délicieux, ne trouvez-vous pas, Liane ?

– Oui, tout à fait délicieux. J'aimerais à travailler ici... Lady Feel avait décidément des goûts de solitude ; Flower-Cottage est une véritable retraite d'ermite.

– Une retraite pour les blessés, les

désillusionnés de la vie, dit Lily. Heureusement, chère Liane, nous ne sommes pas encore de ceux-là, nous pouvons et nous voulons vivre et agir.

Liane la regarda avec une tendresse mélangée de bonheur. La jeune fille avait déjà pris un soupçon d'embonpoint, ses joues se rosaient, son regard devenait plus vivant, ses mouvements moins alanguis. Lily marchait vers la guérison, on ne pouvait le nier, et elle-même l'affirmait en déclarant de ce ton heureux et décidé sa volonté de vivre et d'agir.

IX

Les jeunes filles, après avoir traversé le petit pont, prirent une allée conduisant directement au château. Comme elles atteignaient le jardin, elles virent venir à elles Marian, en robe de foulard mais d'une élégance parfaite, sa chevelure sombre admirablement coiffée, des diamants projetant leurs lueurs à ses oreilles et à ses doigts. Elle était réellement la châtelaine rêvée pour cette imposante demeure, pour ce parc et ce jardin d'une beauté majestueuse et soignée.

– Vous avez fait une longue promenade, il me semble, dit-elle en caressant distraitemment la tête de Joe qui se rapprochait d'elle.

– Oh ! nous n'avons pas été très loin... jusqu'à Flower-Cottage seulement. Je voulais montrer à Liane ce joli coin... Tenez, Marian, pendant que j'y pense, je vous rends les clefs.

Mais Marian ne sembla pas voir le mouvement

de sa sœur.

– Cette maison vous plaît-elle, Liane ? demanda-t-elle.

– Oui, beaucoup, Marian, le jardin surtout ; il y a là des endroits exquis.

– Alors, Lily, donnez-lui les clefs ; désormais, Flower-Cottage lui appartient... Je lui en ferai la donation par un acte légal dès cette semaine.

Liane, saisie de stupeur, crut avoir mal entendu.

– Comment ?... que voulez-vous dire ? murmura-t-elle.

– Je dis que je vous donne Flower-Cottage, qu'il deviendra votre propriété, répondit Marian avec un peu d'impatience. Prenez les clefs, Liane.

Lily, dont la physionomie exprimait une extrême satisfaction, voulut mettre dans la main de la jeune fille le petit trousseau, mais Liane le repoussa doucement.

– Merci de votre bonne intention, chère Marian, dit-elle en levant vers sa cousine son beau regard reconnaissant, mais je ne puis

accepter. Vous vous croyez obligée de réparer les torts de lady Feel, ceci prouve votre grand cœur et votre délicatesse, mais je reçois déjà beaucoup de vous et...

– Et vous accepterez, j’y tiens absolument, je le veux, dit froidement et résolument Marian. Ce n’est pas moi qui vous donne cette demeure, c’est... lady Feel. Ce sera votre part d’héritage.

Ces derniers mots parurent s’échapper avec peine de ses lèvres. Elle ouvrit un peu brusquement l’ombrelle qu’elle tenait à la main et dit d’un ton très calme :

– Nathaniel Resweld vient d’arriver. Julius lui montre les écuries... Tenez, les voici, je crois. Allons à leur rencontre.

Lily glissa son bras sous celui de Liane et toutes deux suivirent Marian qui se dirigeait vers un groupe arrêté à quelque distance du château. Nathaniel, interrompant sa conversation avec Julius et Arthur, s’avança pour saluer Liane et Lily.

– Quelle bonne mine, miss Lily ! dit-il

gaiement. Notre climat fait merveille, je suis ravi de le constater.

– Nous sommes si bien ici ! s'écria Lily avec enthousiasme. Par moments, monsieur Resweld, je me dis que je suis trop heureuse... C'est effrayant, savez-vous ?

– Et pourquoi donc, miss Lily ?

Les yeux de Lily se levèrent vers le ciel, le beau ciel d'un bleu intense qui n'était pas plus pur, plus lumineux que ce regard d'enfant.

– Parce qu'il faut souffrir pour entrer là-haut, murmura-t-elle pensivement.

Marian eut un brusque mouvement d'épaules.

– Je vous en prie, Lily, pas de mysticisme ! s'écria-t-elle avec impatience. Jouissez de la vie et ne vous occupez pas d'autre chose, croyez-moi.

Liane ne put retenir un geste de protestation que ne vit pas Marian, mais que remarqua M. Resweld. Tandis qu'ils remontaient le perron et traversaient le hall, Nathaniel dit à la jeune fille près de qui il marchait :

– Vous ne semblez pas croire que le seul but de l’existence soit la jouissance sans mesure et sans préoccupations d’autre sorte, miss Liane ?

– En doutez-vous ? répondit-elle avec chaleur. Et vous-même, ne pensez-vous pas que Mrs. Letman vient d’énoncer une notion très fausse de la vie, telle qu’elle doit être chez une créature raisonnable ?

– Certes, ce n’est pas moi qui l’approuverai ! Vous connaissez mes sentiments chrétiens et, bien que nous n’appartenions pas à la même croyance, il y a au moins entre nous quelque chose de commun : nous adorons le même Maître, le même Jésus crucifié, et, comme le dit saint Paul, il serait honteux d’être un membre délicat sous un chef couronné d’épines. Or le principe de Mrs. Letman me paraîtrait devoir conduire à ce résultat qui révolte tout cœur réellement chrétien.

C’était la première fois qu’il faisait allusion à une question religieuse en causant avec Liane... Cependant, elle avait souvent occasion de le voir et de lui parler depuis qu’elle se trouvait à

Alshem-Park. Nathaniel était d'abord venu y faire visite avec son père, puis, invité par le docteur avec une extrême insistance, il était revenu plusieurs fois, toujours joyeusement accueilli par les jeunes Helwill, reçu avec une franche cordialité par Liane qui semblait avoir complètement oublié ce qui s'était passé dans le salon de Mrs. Resweld. Aucun embarras ne subsistait entre eux ; ils étaient devenus, leur semblait-il, comme de très vieux amis, s'occupant beaucoup de questions littéraires, discutant un peu philanthropie et charité, quelquefois abordant le terrain politique. Liane avait à ce sujet des aperçus très fins, des vues extrêmement justes que Nathaniel aimait à lui faire développer. Elle s'en acquittait avec simplicité laissant volontiers la place libre à Marian, lorsque celle-ci, présente à l'entretien, prenait la parole pour présenter ses théories d'un ton d'autorité calme et impérieuse.

La brillante intelligence de Mrs. Letman, ses vues très hautes, la facilité de son esprit à s'assimiler toutes choses la rendaient évidemment très apte au rôle de femme

politique... Liane et M. Resweld se le répétaient intérieurement en cet instant, en l'entendant discourir sur un récent débat au Parlement. Debout au milieu du salon luxueux et un peu sévère qui était le sien, elle parlait d'un ton ferme, sans passion, avec une clarté remarquable. On sentait en cette belle créature une pleine possession d'elle-même, une absolue confiance en sa force intellectuelle, en ses moyens d'action, en même temps qu'une rare netteté d'esprit et d'absence de tout sentiment quelque peu violent... pour le bien comme pour le mal, ne put s'empêcher de penser Liane.

– Marian, lorsque les femmes seront admises au Parlement, je vous donnerai ma voix ! s'écria Arthur. Vous seriez une des colonnes de l'Angleterre, ma sœur.

– Tout au moins Julius devrait se lancer dans l'arène politique, dit le docteur Helwill en levant la tête de dessus le journal qu'il parcourait distraitement. Sa femme lui serait, dans ce cas, d'un puissant secours.

Julius s'enfonça plus profondément dans

l'excellent fauteuil qu'il occupait entre Liane et Marian. Sa belle physionomie n'exprimait pas précisément de l'enthousiasme à cette perspective évoquée par son beau-père, et son mouvement signifiait clairement : « Je préfère de beaucoup demeurer tranquille dans la bonne petite vie gaie et facile qui sera la mienne maintenant. »

Mais un éclair avait jailli des yeux sombres de Marian. Elle dit d'un ton grave et péremptoire :

– Nous y songerons... Pour le moment, je vais être débordée de travail... Et même, monsieur Resweld, je vous prierai de m'excuser si je me retire dans mon cabinet de travail aussitôt après avoir pris le thé. J'ai un manuscrit à terminer et il faut que je l'aie revue avant la fin du mois prochain pour l'envoyer à l'éditeur. C'est un ouvrage commencé voici deux ans, mené lentement faute de temps : ce sera ma première œuvre. Désormais, je vais avoir le loisir de travailler à ma guise, je pourrai mettre au jour ce qui germe là...

Et son doigt frappait le front haut et blanc que couronnait une chevelure sombre, légèrement

ondée.

– Ne craignez vous pas que le labeur auquel veut se soumettre Mrs. Letman ne nuise à sa santé ? demanda Nathaniel à Julius lorsque la jeune femme eut quitté le salon en compagnie de son père.

Le docteur Letman eut un léger mouvement d'épaules.

– Que voulez-vous, mon très cher, elle le veut !... D'ailleurs, je crois très sincèrement que le travail – un certain genre de travail, j'entends – est utile et même indispensable à la nature de Marian. Elle peut en supporter sans dommage une dose fort considérable...

– Elle prendra votre part, mon bon Julius ! cria Tony, l'enfant terrible. Vous la lui laisserez de grand cœur, n'est-il pas vrai ?

Julius rougit légèrement.

– Mauvais garçon, qu'en savez-vous ? dit-il moitié riant, moitié fâché, en étendant la main pour saisir l'oreille du malicieux Tony qui se recula prestement. Allez-vous me faire passer

pour un homme inutile, un paresseux ?... Et cela parce que je ne me tue plus de travail comme autrefois, alors qu'il me fallait contenter une clientèle exigeante pour gagner de quoi vivre petitement ? Ce temps-là n'est plus, et, ma foi, je veux profiter des aises de la vie qui me sont offertes. Mais de là à prétendre, comme master Tony, que je suis à peu près incapable de rien faire...

– Allons, ne vous montez pas, cher Julius, dit Lily en riant. Nous savons tous que vous n'avez jamais beaucoup aimé le travail, et ainsi vous n'avez que plus de mérite d'avoir acquis votre position dans la médecine au prix de luttes pénibles contre votre nature. Vous avez été courageux, Julius...

Une lueur d'attendrissement passa sur la physionomie du jeune docteur.

– Oui, car j'avais un but, dit-il avec une soudaine gravité. Je voulais épouser Marian, j'avais déjà cette pensée lorsque je n'étais encore qu'un enfant, et c'est elle qui m'a soutenu dans ces luttes dont vous parlez, Lily, car je voulais

offrir à votre sœur une position sinon brillante, du moins assurée. J'ai bien manqué cependant travailler en vain... Sans cet héritage, Marian n'aurait pu se décider à m'épouser, et, de fait, je le comprends de mieux en mieux maintenant. Réellement, ma femme n'était pas faite pour une vie modeste, précaire, silencieuse, mais bien pour l'existence large et dégagée d'entraves qui est la sienne aujourd'hui. Autrement, elle aurait brisé ses ailes contre cette cage où, involontairement, je l'aurais enfermée.

– Vous êtes un bon garçon de ne pas lui avoir gardé rancune, fit observer Arthur.

– Moi !.. Oh ! pas du tout ! Marian est une créature tellement supérieure ! On ne peut lui demander d'imiter les autres femmes : elle est hors du domaine commun et ne peut agir que d'une façon toute personnelle, inaccessible à la critique par le fait même de son élévation au-dessus de l'habituel niveau. Je l'ai toujours compris ainsi, j'ai toujours considéré Marian comme la sagesse même... Resweld, je ne puis que vous souhaiter une semblable compagne.

Comme l'insinuait tout à l'heure mon beau-père, il en faudrait de cette trempe aux hommes politiques.

Nathaniel secoua la tête.

– Merci de votre souhait, cher docteur, mais j'ai le regret de vous dire qu'il ne s'accorde pas avec mes idées. Certes, j'admire la très haute intelligence, l'ensemble des remarquables qualités de Mrs. Letman, mais je crois que l'homme politique a besoin tout comme un autre de trouver à son foyer une douce et tendre ménagère. Sa carrière, peut-être, sera moins brillante, mais il aura plus de bonheur intime, plus de vie familiale, ses enfants seront élevés, aimés, dirigés par leur mère, sa demeure sera un asile de paix et de repos. Mon cher ami, sans vouloir en rien déprécier les mérites de Mrs. Letman, je crois mon idéal préférable.

– Chacun son opinion, mon très cher ! s'écria Julius en riant. Fort heureusement, du reste, car les femmes de la valeur de Marian sont rares, tandis que l'on peut appeler légion celles dont vous nous tracez le portrait... Donc, très

sincèrement, je vous en souhaite une semblable, Resweld, puisque tel est votre goût.

Nathaniel sourit mélancoliquement, sans répondre. Il détourna un peu la tête et regarda vaguement le jardin ensoleillé... Sur le front de Liane une ombre était descendue. En quelques mots, Nathaniel venait de tracer le plan de l'existence qui aurait été celle de la jeune Mrs. Resweld..., la sienne, si elle avait voulu user de compromissions avec sa conscience. Existence digne, remplie par les douces joies de la famille, par l'austère bonheur du devoir accompli, par les satisfactions de l'esprit et du cœur...

D'un geste un peu brusque, Liane passa la main sur son front comme pour en chasser des papillons importuns et s'appliqua assidûment à sa broderie, « comme si ces muguetts et ces pâquerettes devaient absolument éclore sur le satin en même temps que leurs frères et sœurs fleurissaient dans les bois », lui dit en riant Julius.

X

La pluie était tombée la veille, fine et ininterrompue, détrempant les chemins et donnant aux feuillages une tonalité brillante et fraîche, qui charmait les yeux. Les toits de Bridge étincelaient sous les rayons d'un soleil encore timide, les moindres plantes se couvraient de bijoux aux feux irisés..

Et Lily, ravie, contemplait ce spectacle. Sa poitrine se soulevait, ses lèvres s'ouvraient pour aspirer l'air délicieux qui lui rendait la vie.

Elle était assise près de Liane dans le petit panier que Marian avait offert quelques jours auparavant à sa cousine. Jusque-là, Liane avait dû faire atteler chaque fois qu'elle avait voulu se rendre à la chapelle catholique de Betham, la ville la plus proche... Maintenant, elle pouvait y aller quand bon lui semblait, seule, car Julius lui avait très rapidement appris à conduire.

Ce matin-là, elle avait emmené Lily qui avait quelques emplettes à faire en ville. Pendant qu'elle assistait à la messe, la jeune fille était demeurée près d'elle, recueillie et pensive... Liane avait ardemment prié pour cette âme angélique à qui il lui était défendu de faire connaître la vérité, pour cette douce Lily réellement catholique déjà par les tendances et les aspirations.

Elles atteignaient en ce moment les premières maisons de Bridge. Déjà, Liane y était connue. Elle avait visité quelques malheureux, dit d'aimables paroles aux enfants, distribué des friandises... Aussi fallut-il ralentir le petit équipage pour s'informer de la santé de l'un, donner un encouragement à l'autre, promettre une récompense à celui-là...

Comme elles passaient devant les dernières maisons, Lily dit :

– Vous me demandiez l'autre jour où demeurait Mrs. Nephton. C'est ici, Liane.

Elle désignait une habitation basse et longue, bâtie en briques d'un beau rouge foncée, comme

la plupart des demeures de Bridge. Des rideaux de mousseline, d'une blancheur éclatante, voilaient les vitres des fenêtres closes... Au moment où la voiture passait, une femme surgit sur le seuil. D'un mouvement presque instinctif, Liane arrêta le cheval et se pencha un peu.

– Êtes-vous Mrs. Nephton ? demanda-t-elle à la femme qui saluait respectueusement.

– Oui, miss, répondit-elle en avançant de quelques pas.

C'était une grande femme maigre, d'apparence excessivement soignée. Sa robe de laine noire, tout unie, n'avait pas un pli, son col et ses manchettes étaient des merveilles de blancheur et de brillant, ses cheveux gris, relevés en couronne, lui formaient une coiffure impeccable.

– Je suis très heureuse de vous voir, mistress Nephton, dit Liane avec cordialité. Je souhaitais avoir par vous quelques détails sur cette tante que je n'ai pas connue et dont le souvenir nous entoure maintenant. Je me figure qu'elle a beaucoup souffert, et, à cause de cela même,

j'aurais aimé la connaître.

Les yeux gris de Mrs. Nephton enveloppaient la jeune fille d'un regard clair, extrêmement perçant. Il semblait qu'elle voulût pénétrer jusqu'au fond de l'âme de Liane... Elle répondit enfin d'un ton paisible :

– En effet, miss, malgré sa fortune, milady a eu de bien courts instants de bonheur. J'ai été à son service dès les premiers temps de son mariage, j'ai été le témoin attristé de ses épreuves. Pauvre lady Anne ! murmura-t-elle avec un sanglot dans la voix.

Une émotion soudaine, irrésistible, bouleversait cette froide physionomie... Mais ce fut presque le temps d'un éclair. Tout s'effaça, et Mrs. Nephton reprit avec tranquillité :

– Je suis à votre disposition pour ce qu'il vous plaira... Et tout d'abord, misses, voulez-vous accepter pendant quelques instants mon hospitalité ?

– Mais très volontiers, répondit Liane après avoir consulté Lily du regard. Nous ne sommes

pas très pressées, on ne nous attend pas avant midi.

Elle sauta à bas du panier et aida Lily à descendre. Suzan Nephton, ayant attaché le cheval à un anneau scellé dans la muraille, précéda les jeunes filles dans le couloir qui semblait fraîchement lavé et peint à neuf et les introduisit dans un petit parloir tellement brillant que l'œil s'en trouvait une minute ébloui. Parquet, meubles, cuivres, velours rouge des rideaux et des sièges, marbre de la cheminée et des consoles, tout étincelait, miroitait, reluisait à faire pâmer d'envie une ménagère hollandaise. Il n'était pas jusqu'à la cage de bois vert pâle, où gazouillaient deux couples d'oiseaux, qui ne fût une merveille de soin méticuleux.

– Asseyez-vous, misses, dit Mrs. Nephton en avançant des fauteuils. Je désirais depuis longtemps vous connaître, miss Juliane ; j'ai beaucoup aimé votre mère.

– C'est vrai, vous avez connu ma chère maman, puisque vous étiez depuis si longtemps chez lady Feel ! Tant mieux, vous pourrez me

parler de son enfance, de sa jeunesse... A-t-elle toujours demeuré à Alshem-Park ?

– Oh ! non, miss Lady Feel, après les premiers temps de son veuvage, habita longtemps Londres, puis York, et, le climat des villes ne lui convenant pas, elle revint enfin à Alshem-Park, où elle passait régulièrement six mois de l'année du vivant de sir John. Miss Mary avait environ quinze ans à cette époque, miss Bessie seize. Jamais elles n'avaient quitté leur tante depuis le jour où, toutes petites filles, elles furent emmenées par lady Anne de la maison où venait de mourir leur mère.

– Mais alors, cette brouille ?... Comment a-t-elle pu se produire ? Lady Feel, ayant élevé ses nièces, devait avoir pour elles une grande affection ?

Le front de la femme de charge se rembrunit soudainement.

– Elle les aimait comme ses enfants... Mais elle était parfois fantasque, très crédule, excessivement vive et emportée. Elle crut un faux rapport fait sur sa plus jeune nièce et déclara

qu'elle ne la reverrait jamais.

– Et qui était l'auteur du mensonge ? demanda Liane un peu frémissante.

Mrs. Nephton serra les lèvres comme si elle avait peine à retenir une parole.

– Je ne puis le dire, mais vous le devinerez peut-être un jour... Ah ! miss Juliane, vous parliez tout à l'heure des souffrances de ma chère maîtresse ! Eh bien, ce fut une des plus cruelles... mais elle fut peut-être plus pénible encore, celle qu'elle endura lorsqu'elle reconnut un jour son erreur, lorsqu'elle comprit qu'elle avait été trompée et que sa douce Mary était innocente.

– Mais alors, pourquoi n'a-t-elle pas réparé ? Pourquoi n'a-t-elle pas renoué les rapports avec ma mère ?

– Hélas ! oui, pourquoi ne l'a-t-elle pas fait alors ! Pourquoi ?... pourquoi ? murmura Mrs. Nephton d'un ton de désolation profonde. Lady Feel était bonne, généreuse, capable de tous les dévouements, mais c'était ce malheureux orgueil !... Jamais elle ne voulait revenir sur ses

décisions, et reconnaître ses torts était pour elle une chose presque impossible. Mais comme elle en souffrait, pauvre milady !... Elle aurait aimé à vous connaître, miss Juliane.

– Oh ! j’en doute ! ne put s’empêcher de riposter Liane. Puisqu’elle n’avait pu se décider à se rapprocher de ma mère, comment aurait-elle désiré me connaître ?

– Mais vous étiez la fille de sa chère Mary !... Elle aurait voulu vous accueillir à Alshem-Park lors de la mort de M^{me} de Lœinstein, mais le docteur Helwill s’était déjà fait donner la tutelle, il refusa de vous laisser à lady Feel.

– Quoi !... Que dites-vous là, mistress Nephton ? dit Lily en sursautant un peu et en posant sur l’ancienne femme de charge ses grands yeux étonnés. Jamais il n’a été question de pareille chose, jamais lady Feel n’a adressé à mon père semblable demande. Vous vous trompez certainement !

– Je me trompe, miss !... commença Mrs. Nephton d’un ton de protestation.

Mais elle regarda Lily, elle considéra d'un coup d'œil fugitif mais pénétrant le beau visage candide qui se tournait vers elle. Une lueur d'émotion passa sur cette physionomie compassée, les yeux clairs et froids s'adoucirent un peu, et Mrs. Nephton reprit avec une vibration compatissante dans la voix :

– Oui, je me suis peut-être trompée, comme vous le dites, miss Helwill. Vous devez en effet être mieux renseignée que moi... Voulez-vous me faire l'honneur de visiter mon petit jardin?... Oh ! la demie de dix heures n'est pas encore sonnée ! dit-elle en voyant Liane diriger son regard vers la pendule.

Les jeunes filles la suivirent dans le jardin admirablement entretenu et abondamment garni de fleurs. La servante semblait avoir hérité des goûts de sa maîtresse, car les fleurs les plus répandues à Flower-Cottage étaient également les plus nombreuses et les mieux soignées dans l'enclos de Mrs. Nephton. La netteté incomparable régnant à l'intérieur du logis pouvait aussi s'admirer ici. On aurait

difficilement trouvé un brin d'herbe dans les allées bien sablées, et chaque plante, depuis la plus infime jusqu'aux rhododendrons magnifiques, avait un petit air discipliné, tout à fait correct, et ne s'écartait en rien de l'alignement prévu.

Au moment où Suzan Nephton et les jeunes filles atteignaient le fond du jardin, une forme claire surgit d'un berceau de chèvrefeuille et essaya de s'enfuir par une allée détournée. Mais Mrs. Nephton avança la main et saisit le bras de cette fugitive.

– Voyons, Madge, ne faites pas la sauvage dit-elle d'un ton grondeur. Saluez les jeunes misses d'Alshem-Park, mon enfant.

Mais Madge n'obéit pas à cette invitation. Elle se tenait très droite, toute frémissante, et détournait des jeunes filles ses yeux d'un bleu superbe, de vrais yeux d'Irlandaise. Elle était petite et frêle et semblait à peine sortie de l'enfance. Son visage était fin, son teint très délicat, sa chevelure avait des tons fauves splendides. Madge portait une robe de percale

blanche, un peu courte, de forme toute simple, et l'encolure découvrait son long cou, une extrême élégance.

– Je suis très contente de faire votre connaissance, miss Madge, dit aimablement Liane en lui tendant la main. Pourquoi vous êtes-vous enfuie l'autre jour en me voyant, ma chère enfant.

La petite main de Madge s'allongea et effleuré celle de Liane, mais ses yeux ne se détournèrent pas. Ainsi que l'avait dit Lily, cette jeune créature était extrêmement sauvage.

Lily avança la main à son tour en souriant gracieusement, mais Madge ne parut pas la voir.

– Miss Helwill vous dit bonjour, Madge, dit Mrs. Nephton avec une nuance de mécontentement dans la voix.

Cette fois, les yeux de Madge se fixèrent sur Lily, et Liane put plonger dans ces prunelles extraordinairement brillantes, en ce moment animées d'une expression étrange, qui pouvait être de la haine, et en tout cas ne révélait pas des

sentiments bienveillants... Mais la vue de Lily opéra son habituel effet. Devant l'angélique physionomie toute souriante et aimable, le regard de Madge s'adoucit, se voila soudain, sans perdre toutefois sa réserve farouche. Elle toucha la main de Lily, mais sans prononcer une parole.

– Allez cueillir quelques-unes de nos belles roses blanches pour les jeunes misses, Madge, dit Mrs. Nephton. Voulez-vous l'accompagner, miss Lily ? Vous choisirez celles qui vous plairont ; il y en a d'espèces tout particulièrement superbes et rares.

Lily et Madge s'éloignèrent dans une allée transversale, tandis que Liane et son hôtesse prenaient celle qui conduisait directement vers la maison...

Liane dit d'un ton pensif :

– Cette enfant est étrange. Est-ce vraiment une petite vagabonde recueillie par lady Feel ?

– Mais oui, miss Juliane, une pauvre petite créature qui vint tomber un soir mourante de misère et de faim sous les fenêtres de Flower-

Cottage. Lady Anne, dont le bon cœur et la charité ne se pouvaient contester, la recueillit, la soigna et s'attacha à cette bizarre nature, mélange de sauvagerie et de réserve invincible. Il y a d'ailleurs en Madge quelque chose de singulier, et l'on ne peut nier que son cerveau ait reçu quelque atteinte. Bien qu'elle eût, selon les apparences, près de dix ans lorsqu'elle arriva ici, elle ne put nous dire le nom de ses parents, ni son pays, pas plus que les circonstances qui l'avaient amenées là. Depuis, le souvenir de ce passé ne lui est pas revenu. Elle a des moments d'entière raison, elle a appris à lire et à écrire, elle aime l'étude, mais par caprices. C'est une nature sauvage, aimant passionnément la liberté, sans cesse courant à travers la campagne et détestant la société, capable de haines violentes ou d'un attachement excessif, confinant à l'idolâtrie. C'est ainsi qu'elle aimait lady Anne... Celle-ci avait aussi une grande affection pour cette bizarre enfant.

– Il me semble qu'elle ne la lui a guère montrée, mistress Nephton. Je n'ai jamais entendu parler que son testament contînt quelque

disposition relative à cette enfant.

Les paupières de Mrs. Nephton s'abaissèrent un peu, cachant à demi ses yeux.

– Non, elle a vraiment bien oublié sa Madge ! dit-elle d'une voix basse et troublée. Elle a oublié tout... tous ceux qu'elle aimait pour ne penser qu'à cette miss Helwill, la fille de miss Bessie, de celle qui avait calomnié votre mère !

– Que voulez-vous dire ? s'écria Liane en s'arrêtant brusquement.

Les yeux de Mrs. Nephton ne se détournèrent pas du pénétrant regard de la jeune fille. Elle répliqua d'un ton ferme :

– Je dis l'exacte vérité, miss Juliane. Sur l'instigation de son mari, ce fatal docteur Helwill, miss Bessie – déjà à cette époque Mrs. Helwill – réussit à perdre sa sœur près de leur commune tante. Lady Feel a eu en mains les preuves de cette perfidie... Ce fut alors qu'elle défendit au docteur et à sa femme l'entrée d'Alshem-Park, et toutes relations furent rompues entre eux. Le docteur lui fit cependant connaître la naissance de

sa fille Marian, la mort de sa femme, puis, plus tard, celle de M^{me} de Lœinstein, dont il avait été prévenu le premier. Ce fut alors que milady, rompant pour la première fois le silence qu'elle s'était imposé vis-à-vis de cet homme, lui écrivit en déclarant son intention de se charger de vous. Mais il avait habilement manœuvré, la seule parente de M^{me} de Lœinstein avait été informée seulement lorsque l'avenir de l'orpheline s'était trouvé réglé selon la volonté du docteur Helwill, et ce fut au refus légal, inattaquable d'un tuteur que se heurta lady Anne.

– Mais êtes-vous bien sûre ?... Ne vous abusez-vous pas ?... balbutia Liane avec un peu d'angoisse. Quel intérêt pouvait-il avoir à agir ainsi ? J'étais une charge pour lui...

Un petit rire sardonique échappa à Mrs. Nephton.

– Une charge, oui... mais autrement vous deveniez sans doute possible l'unique héritière de votre tante... Comprenez-vous, miss Marian ne pouvait plus espérer...

Mais Liane eut un mouvement de protestation

qui interrompit l'ex-femme de charge.

– Non, non, ce n'est pas possible ! Mon oncle est la loyauté même, jamais il n'aurait agi ainsi contre mon intérêt, jamais il n'aurait profité de mon ignorance et de ma faiblesse pour accomplir cette trahison... Non, non, je ne puis le croire !

Mrs. Nephton se pencha vers Liane, de façon que sa bouche touchait presque l'oreille de la jeune fille.

– Alors, expliquez-moi, miss Juliane, pourquoi ce fut sa fille que le docteur Helwill amena à Alshem-Park, tandis que ma lettre, écrite sur les indications de ma chère maîtresse et adressée à miss Juliane de Lœinstein, la prévenait du désir de lady Feel de voir avant de mourir la fille de sa nièce Mary ? Dans cette lettre, miss Helwill n'était pas nommée...

– Mais c'est impossible ! murmura Liane, éperdue. Lady Feel aurait aussitôt reconnu la... l'erreur...

– Ah ! voilà précisément où se trouve l'énigme... Bien que, à tout prendre, la chose

puisse s'expliquer par ce fait que milady se trouvait fort affaiblie d'esprit au moment où arrivèrent le docteur et sa fille. Comment s'y prirent-ils pour la circonvenir, je ne puis vous le dire, car ils entrèrent seuls près de la malade, ils y retournèrent ensuite dans la soirée, et ce fut alors, vraisemblablement, que fut écrit le testament trouvé plus tard dans la chambre anciennement occupée par lady Feel à Alshem-Park. Ce testament était daté d'un mois auparavant, mais je jurerais, miss Juliane, qu'il fut écrit ce jour-là, sous la dictée du docteur Helwill. Le lendemain, ma pauvre maîtresse mourait sans avoir repris pleine possession de son intelligence... Le testament instituait miss Helwill seule héritière de cette fortune tant convoitée par le docteur dès son mariage avec miss Bessie. Moi seule aurais pu leur susciter de graves entraves, tout au moins faire peser un doute sur eux. Mais, en arrivant, ils avaient eu soin de dire bien haut que M^{lle} de Lœinstein avait absolument refusé de venir, ils le répétèrent à milady en entrant dans sa chambre. Je ne les crus pas une minute.. Les preuves auraient pu s'établir facilement, mais dans la

douleur causée par la mort de ma chère maîtresse, dans les préoccupations matérielles des jours suivants, je laissai de côté le soupçon qui m'avait saisie. J'y songeai seulement lorsque miss Helwill, mise en possession de l'héritage, me signifia, d'ailleurs avec certains égards, qu'elle n'avait pas besoin de mes services, et me donna cette maison, avec une rente, « en remerciement des soins dévoués dont j'avais entouré lady Feel », me dit-elle avec amabilité. On craignait mes révélations... Je me tus pour le moment, je voulais vous connaître avant de rien entreprendre. Maintenant, quand il vous plaira, miss Juliane...

– Oh ! laissez cela, mistress Nephton, dit précipitamment Liane d'une voix changée. Pourquoi m'avez-vous dit tout cela ?... oh ! pourquoi ! pourquoi ! fit-elle en se tordant les mains.

Une flamme jaillit des yeux froids de Mrs. Nephton.

– Miss Juliane, vous pouvez peut-être croire que j'agis par rancune personnelle, ou dans la pensée d'obtenir une large récompense si vos

droits étaient reconnus. Cependant, aucun de ces sentiments ne me dirige, soyez-en assurée. Certes, je n'ai jamais eu l'ombre de sympathie pour le docteur Helwill. Au moment de son mariage avec miss Bessie, lady Anne ne jurait que par lui, et l'habileté de cet homme était telle qu'on l'aurait pris pour l'être le plus loyal, le plus désintéressé qui existât dans le monde. L'estime, pour lui, était générale... J'essayais de me mettre à l'unisson, mais, instinctivement, quelque chose m'éloignait de lui. Depuis la calomnie qui chassa miss Mary d'Alshem-Park, j'ai compris que c'était une intuition de la véritable nature de cet homme, l'hypocrite le plus habile et le plus complet que j'aie connu. Mais, personnellement, je n'ai rien à lui reprocher... Quant à être dirigée par des vues d'intérêt, ne le pensez pas davantage, miss Juliane. Je suis seule, j'ai des rentes plus que suffisantes pour mes goûts modestes, je ne désire plus rien, que de rejoindre près de Dieu ma chère lady Anne. La pensée qui me pousse à tout révéler est une pensée de justice. Il me semble entendre milady me dire : « Eh quoi ? Suzan, vous ma fidèle, vous

connaissez mes intentions, vous savez que je voulais faire de Juliane de Lœinstein mon héritière, que jamais je n'ai songé à la fille de cet homme détesté, et de cette Bessie que j'ai reniée, et cependant vous laissez s'accomplir la perfidie, vous laissez dépouiller l'orpheline dépendante et sans fortune !... » Dites, miss Juliane, ne pensez-vous pas que j'accomplis en ce moment un devoir de stricte justice ?

On ne pouvait contester la sincérité de cette femme : elle éclatait dans le ton de sa voix, dans son regard, dans ses paroles calmes et mesurées. Ce n'était pas la passion ou la haine, mais une droiture invincible, un respect absolu des intentions d'une morte qui faisait sortir de cette bouche des révélations inattendues, incroyables... Oui, incroyables ! se répétait Liane en passant la main sur son front un peu mouillé de sueur.

Un bruit de pas se faisait entendre derrière les deux femmes. Lily et Madge revenaient... Liane se remit en marche vers la maison, en murmurant d'un ton de supplication angoissée :

– Pas un mot, pas une insinuation devant miss

Lily, miss Nephton !

– Soyez sans crainte, je n’irai pas troubler cet ange. Tout doit demeurer entre nous.

– Oui, et promettez-moi de ne pas parler de tout ceci avant d’en avoir reçu de moi l’autorisation... Promettez-moi, mistress Nephton !

Elle levait vers l’ancienne femme de charge ses grands yeux bruns qui exprimaient une prière et révélaiient l’émotion anxieuse de son âme.

– Les yeux de miss Mary ! murmura Mrs. Nephton d’une voix altérée. Comme vous lui ressemblez, miss Juliane !... Oui, je vous promets tout ce que vous voulez.

Elles atteignaient la maison, et, quelques minutes après, Lily et Madge les rejoignirent. Les bras de la première serraient une véritable moisson de roses merveilleuses.

– Nous avons été longues, n’est-ce pas ? dit-elle gaiement. Madge voulait dépouiller vos rosiers en notre honneur, mistress Nephton. Nous n’avons pas à Alshem-Park de si belles variétés.

– Si, à Flower-Cottage, dit Madge dont les yeux s’assombrirent soudain.

C’était la première fois que Liane entendait sa voix. Elle était rauque et voilée, comme celle d’une personne peu accoutumée à parler, et empreinte d’un accent étranger.

– Cela vous ferait-il plaisir de venir quelquefois à Flower-Cottage ? demanda Liane en effleurant de la main l’épaisse chevelure de Madge.

Les yeux bleus étincelèrent... mais, tout aussitôt, ils se voilèrent. Madge dit d’un ton dur :

– Je ne peux pas... Ils m’ont défendu d’entrer là-bas... chez elle !

Son accent haineux fit tressaillir Lily... Mais quelle subite douceur, quel regret déchirant dans ce « chez elle » ! Oui, l’enfant abandonnée avait dû passionnément aimer sa généreuse protectrice, elle devait maintenant souffrir extrêmement en se voyant exclue de ces lieux où elle avait été aimée, où flottait partout le souvenir de lady Feel.

– Je ne vous parle pas d’Alshem-Park, dit

Liane en posant affectueusement sa main sur l'épaule de Madge. Là, je ne puis vous introduire, mais il n'en est pas de même à Flower-Cottage. Cette demeure est à moi maintenant, ma cousine me l'a donnée.

– Ah ! elle vous a donné !... murmura Mrs. Nephton d'un ton sarcastique.

– Or je puis y agir comme bon me semble, continua Liane, et je serai très heureuse de vous y voir, Madge. Voulez-vous, ma chère enfant ?

Les yeux de Madge, irradiés de bonheur, enveloppèrent le gracieux visage penché vers elle. D'un mouvement spontané, elle saisit la main de Liane et y déposa un ardent baiser.

– J'irai, miss !... j'irai, miss ! dit-elle d'une voix sourde, où vibrerait une joie contenue.

Et, avant que l'on pût prévoir son dessein, elle s'élança dans l'intérieur de la maison et disparut.

– Singulière enfant ! dit Mrs. Nephton en hochant la tête. Par moments calme et sensée, à d'autres elle se montre un véritable feu follet, une sauvageonne impossible à fixer. Depuis le temps

qu'elle vit près de moi, soit à Alshem-Park, soit ici, je n'ai encore à peu près rien compris à ce caractère... Vous reverrai-je, miss Juliane ?

– Oui, je reviendrai. Au revoir, mistress Nephton... et merci...

Malgré elle, Liane mit dans ce dernier mot une intonation un peu douloureuse. Lily la regarda avec quelque surprise, mais ne fit aucune observation sur la pâleur qui avait remplacé sur le teint de sa compagne les fraîches couleurs amenées par leur promenade matinale... En silence, la femme de charge et les jeunes filles gagnèrent la légère voiture. Mrs. Nephton détacha le cheval, aida Liane et Lily à s'installer et s'écarta en saluant profondément.

– Au revoir, misses, et recevez tous les remerciements de Suzan Nephton pour l'honneur que vous lui avez fait aujourd'hui. Quand il vous plaira de le renouveler, elle en sera trop heureuse.

– Oui, nous reviendrons, mistress Nephton, s'écria gracieusement Lily. J'aime beaucoup votre joli jardin, et Madge m'attire... oh ! je ne puis dire à quel point !

Elle tendit la main à Mrs. Nephton, et celle-ci la serra doucement, comme si elle eût craint de briser ces doigts frêles. En revanche, elle garda longuement la main de Liane et ses yeux perçants se plongèrent dans les yeux attristés de la jeune fille.

– Au revoir, miss Juliane, je penserai bien à vous. J’avais tant de hâte de vous connaître... N’oubliez pas lady Feel, rappelez-vous...

– J’ai toujours un souvenir pour elle dans mes prières, dit simplement Liane.

Elle rendit les rênes et le petit cheval s’éloigna d’un trot vif et égal.

La conversation fut languissante jusqu’à Alshem-Park. Liane, malgré tous ses efforts pour causer comme à l’ordinaire ne parvenait pas à dissimuler complètement le changement qui s’était fait en elle. À la dérobée, Lily examinait un peu anxieusement ce visage qui témoignait d’un absorbant souci. Qu’avait donc pu dire Mrs. Nephton qui émût si fortement l’énergique Liane ?

XI

Lorsque Liane se trouva seule dans sa chambre, elle se laissa tomber dans un fauteuil en serrant à deux mains sa tête bourdonnante. Le coup avait été si rude, surtout tellement inattendu, qu'elle en demeurait tout étourdie. Jonas Helwill, ce type de l'intégrité, cet homme estimé et honoré de tous !... Non, cette accusation était insoutenable.

Elle se répétait : « Impossible, c'est impossible ! » Elle se traitait d'ingrate, de misérable créature. Cet homme qu'elle osait soupçonner l'avait accueillie pauvre et abandonnée, il lui avait donné l'abri de son toit, elle pouvait lui rendre cette justice qu'il avait accompli plus que son devoir. Il est vrai que plus tard, par son travail, par les soins donnés à ses enfants, elle lui avait rendu, très largement, le peu qu'il avait pu dépenser pour elle, mais elle ne lui

en demeurait pas moins redevable de la protection morale spontanément offerte dès la mort de sa mère, elle ne voulait pas croire à d'odieux calculs de la part de l'honnête docteur Helwill.

Cette femme mentait... Oui, oui, elle avait menti certainement, et elle, Liane, ne croyait pas un mot de ses dires...

Elle pressait ses tempes comme pour comprimer la pensée qui les martelait sans relâche, cette conviction que Suzan Nepton disait la vérité, que Jonas Helwill était... oui, il fallait dire le mot, qu'il était un hypocrite et un voleur, car il avait dérobé cette lettre adressée à sa nièce, et l'héritage de sa fille était le résultat de manœuvres coupables, probablement d'une pression sur les facultés affaiblies d'une mourante.

Et elle, Marian ?... Bien certainement, elle avait été elle-même trompée par son père, elle ne soupçonnait pas que sa fortune présente était le fruit d'une déloyauté.

Liane se leva brusquement et vint offrir à l'air

tiède sa tête brûlante. Elle ne pensait pas au tort qui lui avait été fait, elle ne ressentait aucune indignation... Non, ce qui la torturait, c'était cet écroulement d'une personnalité respectée, cette révélation d'un abîme de perfidie et de mensonge devant laquelle son âme délicate reculait terrifiée.

– Je ne crois pas... Je ne veux pas croire ! répéta-t-elle résolument...

La cloche du déjeuner s'agitait... Liane passa un peu d'eau fraîche sur ses joues enflammées et descendit dans la salle à manger. Le docteur s'y trouvait déjà... Il tourna vers sa nièce ses yeux magnifiques où jamais nul n'avait su lire.

– Il me semble que vous êtes demeurée longtemps dehors, ce matin, Liane ? Il ne faut pas exagérer l'air pour Lily, ses poumons doivent s'y habituer graduellement.

– Nous avons été à Betham seulement, mon oncle, répondit Liane en réprimant avec peine l'altération de sa voix. Au retour, nous nous sommes arrêtées chez Mrs. Nephton...

En un autre temps, Liane n'eût pas remarqué

l'imperceptible tressaillement qui agita le docteur, la très légère contraction de ce visage rigide. Mais aujourd'hui son attention se trouvait prodigieusement aiguïlée.

– Chez Mrs. Nephton ! répéta-t-il d'un ton mécontent. Qu'alliez-vous faire chez cette femme ? Nous l'avons éloignée d'Alshem-Park pour de graves motifs.

– Elle était cependant une fidèle servante de ma tante, dit Liane avec un calme forcé. Maintenant encore, en souvenir d'elle, elle prend à sa charge cette petite Madge que lady Feel n'a pas songé à préserver de la misère.

Le front de Jonas Helwill se fronça violemment.

– Cette vagabonde ! dit-il d'un ton de dédain fortement mélangé de colère. Il n'aurait plus manqué que lady Feel la mît sur son testament !... Vous avez d'étranges idées, Liane.

– Elle pouvait charger Marian de pourvoir à ses besoins, d'autant que Madge me paraît avoir l'esprit un peu dérangé et qu'il lui aurait fallu

vraisemblablement une tutelle.

– Comment !... comment ! dit le docteur d'un ton de stupeur irritée. Vous voudriez que Marian fût la tutrice, la protectrice de cette petite misérable, sortie on ne sait d'où, élevée ici par un inconcevable caprice de lady Feel ! En vérité, Liane !...

– Pourquoi vous indigner ainsi ?... Ce que j'avance concorde fort bien avec les principes de fraternelle dilection que je vous ai entendu parfois énoncer, avec cet esprit de justice que chacun vous reconnaît. Est-ce la fortune, est-ce le bien-être qui a fait varier vos idées, mon oncle ?

Elle parlait d'un ton paisible, ayant recouvré la pleine possession d'elle-même ; elle regardait bien en face le docteur Jonas Helwill. Voici qu'en un point déjà le docteur lui-même montrait le défaut de sa cuirasse de principes réputés invincibles ; ses doctrines égalitaires, cette charité stricte et sans faiblesse dont il se targuait n'étaient après tout qu'un voile dont il cachait les véritables sentiments de son âme : indifférence, même mépris pour les petits et les humbles,

injustice et cruauté envers une enfant qui se fût trouvée de nouveau abandonnée sans la charité de Mrs. Nephton... Ne pouvait-on, dès lors, trouver moins invraisemblable l'idée que tout, en Jonas Helwill, n'était que fausseté et perfidie ?

Le docteur ne détourna pas les yeux de ceux de Liane. Un instant, en parlant de Madge, il avait perdu quelque peu de son habituelle impassibilité, un peu d'indignation avait vibré dans sa voix, une lueur avait traversé son regard... Mais tout était effacé, tout avait disparu. Jonas Helwill avait recouvré la plénitude de son calme imperturbable.

– Mes idées n'ont aucunement varié, ma nièce, soyez-en persuadée, dit-il froidement. Depuis mon adolescence, je me suis tracé une ligne de conduite dont rien n'a pu m'écarter..., rien, ni les épreuves morales, ni les souffrances physiques, pas plus que les privations dues à la médiocrité. Certes, nul plus que moi n'honore le pauvre, jamais je n'ai négligé l'aumône, selon mes moyens, mais jamais aussi il n'a été dans mes principes d'encourager ces vagabonds, ces êtres

dont les antécédents nous sont totalement inconnus et qui sont, vraisemblablement, en possession des pires instincts...

– Doivent-ils donc mourir de faim par ce seul fait que l'on ignore tout d'eux ?

– Ne me faites pas dire ce dont je n'ai jamais eu la pensée, ma chère, répliqua-t-il tranquillement. On peut, on doit les secourir, mais de là à agir comme lady Feel, à accueillir cette enfant dans son intimité, à la traiter comme sa fille !... Cela était une situation insoutenable, Liane, vous devriez le comprendre. Quelle singulière idée vous avez de me parler d'un changement d'opinions amené par l'influence du bien-être et de la fortune ! Ce que je pense aujourd'hui, je l'ai toujours pensé à vingt ans comme à trente, ma nièce.

– Oui, je le crois, dit-elle simplement.

Il la regarda, évidemment surpris de son accent un peu étrange... Mais ses enfants entraient, il n'eut pas le loisir d'approfondir la pensée de Liane, si tant est qu'il en éprouvât l'envie.

Maintenant, une presque certitude existait dans l'esprit de Liane ; des faits isolés surgissaient, jusque-là laissés dans l'ombre, des concordances s'établissaient. Telle avait été l'influence morale de Jonas Helwill sur son entourage que Liane, comme tout autre, avait aveuglément mis sa confiance en cette intégrité incontestée, et jamais un doute ne lui était venu sur l'absolue sincérité de son parent... En quelques heures, tout l'édifice s'écroulait. Plus entière avait été la confiance, plus profonde et plus amère était la désillusion.

Elle voulait encore lutter, elle se répétait qu'il était indigne de croire ainsi la première accusation venue... Cette femme paraissait sincère, mais tant de mensonges se revêtent de l'apparence de la vérité ! Elle ne croirait que sur des preuves évidentes, incontestables...

Et, inconsciemment, son regard épiait les moindres jeux de physionomie du docteur, son oreille essayait de saisir les dissonances dans cette voix aux intonations toujours égales. Mais rien, rien. Jonas Helwill avait toujours réussi à

dissimuler sa véritable personnalité, et Liane, bien souvent, s'était posé cette question : « Est-il bon ? Existe-t-il un cœur sous cette enveloppe glacée ?... » Et elle ajoutait aujourd'hui : « Est-il un misérable hypocrite, sans conscience et sans honneur ? »

Cette lutte contre le soupçon infiltré en elle par les révélations de Suzan Nephton causait à la jeune fille une véritable torture d'âme, sa délicatesse se révoltait contre cette pensée, elle se traitait d'ingrate et se remémorait toutes les circonstances où s'étaient révélés l'impeccable droiture, les sentiments chrétiens du docteur Jonas. Elles étaient nombreuses, elles étaient de tous les jours. Réellement, pouvait-on contrefaire si parfaitement la vérité, jouer un rôle avec une telle persévérance ?

– Qu'avez-vous, chère Liane ? Vous semblez fatiguée et soucieuse, fit observer Lily au moment où l'on sortait de table. Peut-être souffrez-vous de la chaleur ?

– Oui, un peu, en effet, répondit-elle en portant la main à son visage qui brûlait

réellement.

– Venez faire un petit tour dans la grande allée de tilleuls ; il fait très bon sous ces ombrages... Venez-vous avec nous, Arthur ?

– Volontiers, répondit le jeune homme.

Ils traversèrent le parterre orné de pelouses fleuries qui s'étendait autour du château et gagnèrent l'allée de tilleuls, la plus belle d'Alshem-Park. Au sortir de l'atmosphère étouffante du château et du jardin, on se trouvait délicieusement bien sous cette ombre à peine traversée de quelques flèches d'or.

– Vous devriez vous installer ici pour travailler, dit Arthur. C'est le meilleur endroit de tout le parc.

– Oui, c'est certain. Rien ne nous empêchera de le faire, n'est-ce pas, Liane ?... Oh ! comme nous sommes bien dans cette belle demeure ! dit Lily avec ravissement en joignant ses petites mains encore bien frêles. Je me dis parfois que nous sommes trop bien... mais j'en suis si heureuse à cause de mon père, lui qui a travaillé

pour nous ! Dieu lui envoie la récompense de son dévouement silencieux, de cette inaltérable conscience de ses devoirs d'honnête homme et de chrétien qui lui a attiré l'estime de tous.

– Oui, il a mérité de trouver le repos et la sécurité, dit gravement Arthur.

Le cœur de Liane se serra. Aucun des enfants du docteur, sauf peut-être Lily, ne paraissait avoir une très tendre affection pour ce père peu démonstratif, mais tous professaient à son égard un extrême respect et une confiance sans bornes. Plus que les autres, Arthur et Lily étaient pénétrés de ce sentiment, chez eux il devenait presque de la vénération... Quel coup épouvantable, si jamais le soupçon effleurait ces jeunes âmes !

Elle, Liane, était bien résolue à ne jamais user de l'arme offerte par l'ancienne femme de charge, à garder à jamais enseveli dans son cœur ce lourd secret. Mais pourrait-elle obtenir le perpétuel silence de Mrs. Nephton ?...

– Décidément, Liane, vous n'êtes pas aujourd'hui dans votre état normal, dit Lily en passant son bras sous celui de la jeune fille. Vous

ennuyez-vous ici, chérie ?

– Oh ! pas du tout ! répondit-elle avec sincérité. Ne vous inquiétez pas, Lily, ce n'est qu'un petit malaise qui passera bien vite.

Elle s'efforça de causer comme à l'ordinaire, et réussit bientôt à reprendre son apparence accoutumée, cette gaieté sereine qui était l'un de ses charmes et que tous s'étaient habitués à trouver en elle.

En revenant, les promeneurs se rencontrèrent avec Marian et Julius. La jeune femme faisait chaque jour après le déjeuner une promenade d'une heure, pour reprendre ensuite son travail qu'elle ne quittait plus jusqu'au dîner. Chacun s'accordait à reconnaître en Marian une organisation particulière, tout à fait remarquable, car ce labeur presque continu ne nuisait en rien à sa belle santé et à la clarté de son esprit sur quelque point que ce fût. Tout en elle était si parfaitement équilibré qu'on ne pouvait songer même à une courte défaillance physique ou morale de la part de cette belle créature.

Et, de fait, Liane était certaine que Marian

était entrée de bonne foi en possession de l'héritage : elle aussi avait été trompée par l'habile docteur, et, si jamais elle venait à apprendre la vérité, rien ne serait comparable à l'indignation, aux tortures de cette âme orgueilleuse, mais loyale et honnête entre toutes.

– Nous allons enfin avoir des hôtes, annonça joyeusement Julius. Tant mieux, car, à mon avis, la campagne n'a de charme qu'en nombreuse et aimable société.

– Oui, nous aurons les Graham, de Liestown, un professeur de Londres, puis nous inviterons nos voisins et tout en premier Nathaniel Resweld, ajouta Marian.

Elle regardait sa cousine avec persistance, mais Liane ne se départit en rien de son calme. Elle répliqua tranquillement :

– J'en suis satisfaite pour vous, Marian, car la présence de ces hôtes vous distraira forcément d'un travail que je crois excessif.

– Oui, évidemment, bien que, malgré tout, je prétende n'aliéner en rien ma liberté. Mais j'ai

terminé les points les plus importants de mon ouvrage, il me reste fort peu de chose à faire et j'aurai ainsi quelques loisirs... Devenez tout à fait forte et vigoureuse, Lily, pour prendre votre part des plaisirs d'Alshem-Park et des joyeuses parties dont il sera le théâtre. Les misses Graham et leurs frères sont d'incomparables boute-en-train.

Elle effleura d'une caresse la joue blanche de Lily et s'éloigna, suivie de son mari. Elle était une superbe image de la sérénité majestueuse, de la pleine et absolue confiance en soi-même. Lui présentait l'aspect d'un homme enivré par la réalisation de ses rêves, nageant en plein dans le bonheur encore récent où chaque jour l'âme légère de Julius Letman découvrait quelque nouvelle et subtile jouissance.

XII

L'ère des plaisirs était ouverte à Alshem-Park. Chaque jour voyait se succéder les parties, les amusements de toutes sortes organisés par Jenny et Sarah Graham dont le cerveau était remarquablement fertile sur ce sujet. Julius, Cecily et Tony s'y jetaient à corps perdu, Arthur et Lily en prenaient une part modérée, Marian les dirigeait du haut de son intelligence et de sa majesté, dédaignant souvent de s'y mêler, mais paraissant fort satisfaite du mouvement, de la vie élégante et joyeuse qui remplissait sa demeure.

Alshem-Park avait déjà, dans tout le Staffordshire et au-delà, le renom d'une parfaite hospitalité, d'un luxe sobre et d'une organisation impeccable. Déjà, les plus notables habitants de Betham et les grands propriétaires du pays n'avaient pas de plus vif désir que d'être invités par la remarquable hôtesse d'Alshem-Park.

Marian les accueillait avec une amabilité légèrement hautaine, les subjuguait par la hauteur de son intelligence tout autant que par son imposante beauté, et, cela fait, laissait son mari, Liane, Lily et les misses Graham s'occuper de ces hôtes qui ne devaient en aucune façon déranger les travaux de la maîtresse du logis. Elle voulait des relations pour atteindre le but tracé dans son esprit, mais non des importuns ou des gêneurs. Marian prétendait demeurer libre de la plus légère entrave.

Liane, chargée de diriger la domesticité et de veiller au bien-être des hôtes, avait peu d'instantants de liberté. Elle le préférait ainsi, car il lui était plus loisible de chasser les pensées sur lesquelles elle avait fermement résolu de ne plus s'arrêter.

Cependant, elles lui revenaient souvent encore, surtout lorsqu'elle voyait le docteur Helwill entouré de tous les invités d'une considération respectueuse, lorsqu'elle l'entendait émettre de son petit ton positif et tranquille des théories frappées au coin de la plus austère morale, du christianisme le plus pur.

Alors, involontairement, elle essayait encore de discerner quelques notes fausses dans cette voix grave, de surprendre une lueur révélatrice dans les yeux de Jonas Helwill. Mais c'était là chose impossible. Le docteur était incontestablement sincère... ou bien il était d'une force inouïe dans l'art de la dissimulation.

Un après-midi que Nathaniel Resweld, ayant déjeuné à Alshem-Park avec sa sœur Anny, se trouvait assis sous les tilleuls avec la famille Helwill et les Graham, une phrase de miss Sarah souleva une petite discussion sur la charité et la justice envers le prochain. Et chacun donna son avis. Liane et M. Resweld se rencontrèrent dans la même opinion ; Julius, selon sa coutume, traita légèrement la question ; Marian fit une courte et brillante dissertation qui sembla à chacun le comble de la profondeur et de la solidité, et où, à la réflexion, Liane ne put découvrir qu'une théorie vide et insuffisante.

Le docteur prit alors la parole. En quelques phrases concises, il développa le plus merveilleux programme de charité, de fraternité exemplaire et

de justice héroïque, sans défaillance. Il n'y avait en lui aucune exaltation, c'était froidement, posément que Jonas Helwill exposait ses idées, laissant comprendre qu'elles étaient sa règle de conduite, l'immuable direction de sa vie morale... Et, parmi ceux qui l'écoutaient, une seule personne en doutait, une seule luttait contre l'angoissante pensée que cet homme mentait.

Liane, sans y songer, regardait Jonas Helwill avec une sorte d'interrogation anxieuse. Elle avait oublié ceux qui l'entouraient, elle ne voyait plus que cette physionomie impassible, ce visage blême où les impressions ne se pouvaient lire. Elle le sentait pourtant, toutes ses facultés étaient tendues dans l'espoir de sentir enfin quelque chose de la véritable personnalité de son parent.

– La stricte justice consiste à ne jamais causer à nos frères le tort le plus infime, à le réparer sans hésitation, si nous avons eu la coupable faiblesse de le commettre... Oui, à le réparer, fût-ce au prix de notre sang.

Ces mots étaient prononcés d'un accent profond, austère, froidement convaincu. Il n'y

avait pas une hésitation dans cette voix, par une contradiction dans l'attitude ou le regard... pas plus, d'ailleurs, qu'il n'en existait dans la vie de cet homme telle qu'elle paraissait aux yeux du monde. Si les assistants avaient pu lire le soupçon toujours latent dans l'âme de Liane, ils se fussent exclamés d'indignation contre elle... Et elle-même éprouvait une sorte d'effroi en retrouvant cette pensée incessamment présente à son esprit, quoi qu'elle essayât pour l'anéantir.

Quelqu'un observait discrètement Liane, quelqu'un s'étonnait de cet examen tenace dont la jeune fille ne se rendait pas compte elle-même. Nathaniel Resweld, extrêmement perspicace, n'avait pas été sans s'apercevoir, dans ses fréquentes visites à Alshem-Park, d'un certain changement en Liane. Bien qu'elle demeurât toujours gaie et ouverte, dévouée et aimable, il avait surpris chez elle certains instants de songerie mélancolique, de fugitifs nuages passant sur cette physionomie expressive, et, surtout, une sorte de gêne vis-à-vis du docteur Helwill. Plusieurs fois déjà, il avait vu le regard de Liane s'attacher sur son oncle avec cette anxiété

intense, ce trouble douloureux. Nathaniel avait si bien étudié et pénétré l'âme lumineuse et droite de Liane qu'il découvrait en elle ce que la tendre clairvoyance de Lily ne remarquait même pas... Mais la cause de l'évident souci qui tourmentait la jeune fille lui demeurait cachée, et rien, dans ses paroles, n'avait pu le mettre sur la voie.

D'ailleurs, il avait assez rarement l'occasion de causer avec elle. Les occupations de Liane, les soins à donner aux enfants, les leçons un peu espacées mais non interrompues pendant cette période de vacances la retenaient souvent loin du salon, des jeux en plein air et des promenades. Lorsqu'il lui arrivait d'y prendre part, sa complaisance jamais lassée et son esprit d'organisation étaient mis à contribution par la jeunesse, aux yeux de laquelle Liane de Lœinstein personnifiait la sagesse et la raison.

Aussi Nathaniel saisit-il avec empressement l'occasion qui se présenta après la péroraison concise et forte du docteur Helwill – péroraison accueillie par un murmure de respectueuse admiration. Tous se levèrent, et, tandis que

Marian regagnait son cabinet de travail, on décida une petite promenade dans le parc.

Liane suivit le groupe joyeux auquel se mêlaient tous les enfants. Elle se trouvait aujourd'hui sans occupations pressées et pouvait jouir de ce bel après-midi, un peu chaud, mais pur et lumineux. Elle se mit à marcher près de Nathaniel, qui avait manœuvré de façon à se rapprocher d'elle, en se débarrassant poliment de miss Jenny, laquelle cachait fort peu son désir de devenir dame et maîtresse de Liswill-Court.

Jonas Helwill marchait un peu en avant, en compagnie de M. Graham et du professeur londonien, William Hollys. Entre ces deux hommes, grands et forts, le docteur semblait un pygmée, et cependant tels étaient son influence morale et l'ascendant exercé par son calme imperturbable qu'il semblait les dominer de toute sa hauteur d'âme, de toute la profondeur de son intelligence.

– Le docteur Helwill est décidément un homme très remarquable, dit Nathaniel en paraissant suivre tout haut sa pensée.

Du coin de l'œil, il observait Liane. Les lèvres de la jeune fille eurent une légère contraction... Elle répondit d'un ton froid :

– C'est en effet l'opinion commune.

– La vôtre aussi, naturellement ?

Elle rougit en répondant d'un ton gêné :

– Je n'ai pas d'opinion très fixée sur ce sujet. Le docteur est un être tellement impénétrable !... Et d'ailleurs, peut-on jamais assurer connaître entièrement un être humain ?

– Quelle méfiance, miss Liane ! s'écria-t-il avec étonnement. On croirait, à vous entendre, qu'il vous est advenu quelque douloureux mécompte, que vous avez éprouvé quelque rude désillusion !

Il affectait un ton plaisant, tout en la regardant pour tâcher de deviner ce qui transformait ainsi cette âme jusqu'ici sans défiance. Mais il la voyait de côté, et elle baissait les paupières comme pour mieux dérober son secret au perspicace observateur dès longtemps reconnu en Nathaniel Resweld.

– Est-ce donc l’atmosphère luxueuse, la vie élégante partagée par vous qui vous ont changée, miss Liane, vous que j’ai toujours connue si indulgente, si peu défiante..., trop peu, parfois ? En ce cas, je vous souhaiterais le retour à votre vie d’autrefois...

– Oui, je voudrais que lady Feel n’eût jamais existé, que cette fortune ait été fondue, anéantie... que nous fussions pauvres comme avant ! murmura-t-elle d’un ton bas, plein d’amertume.

La surprise, l’anxiété de Nathaniel augmentaient, mais il ne poursuivit pas son examen. Devant la volonté arrêtée de Liane de garder son secret, il s’arrêta discrètement. Ils continuèrent à marcher en silence, suivant d’un peu loin les autres promeneurs, et, lorsque Liane reprit la conversation sur un autre sujet, Nathaniel ne découvrit en elle aucune trace de l’émotion précédente.

Ce soir-là, en sortant de table, Marian dit à sa cousine :

– Venez quelques instants dans mon cabinet, Liane, j’ai à vous parler.

Quelque peu surprise, Liane la suivit dans la vaste pièce où Mrs. Letman travaillait une partie du jour. Elle était meublée richement, mais sévèrement, comme l'aimait Marian, et c'était là le cadre le mieux approprié à la noble beauté de la jeune femme.

Marian désigna un siège à sa cousine et s'assit elle-même devant le bureau chargé de livres et de papiers. Sa main éloigna la lampe posée sur le bureau, de telle sorte que son visage se trouvait dans l'obscurité, alors que Liane demeurait en pleine lumière.

– Je n'ai pas à chercher de préambule, Liane, dit-elle de sa voix nette et froide. Vous n'êtes plus une toute jeune fille, votre raison est suffisamment ferme et éclairée pour que j'aie droit au but... Bref, j'ai pensé que vous devriez vous marier, et j'ai songé que Nathaniel Resweld devrait admirablement vous convenir.

Liane eut un tressaillement et son teint pâlit un peu.

– Quelle singulière idée, Marian ! dit-elle d'une voix troublée.

– Pourquoi donc ?... Que trouvez-vous de singulier à cette pensée de vous marier ? N’y avez-vous pas songé vous-même ?

– Si, répondit-elle en réprimant avec peine un douloureux soupir. Mais maintenant, c’est fini... bien fini.

– Par exemple !... Je n’en crois rien, ma chère, vous avez tout ce qu’il faut pour devenir une épouse modèle, une parfaite mère de famille. Or, depuis longtemps, j’ai remarqué combien M. Resweld vous appréciait, comme, en toutes choses, vos opinions et vos goûts se rencontrent. Mais cet excellent Nathaniel me paraît posséder cette timidité qui fait que des hommes intrépides en tout autre cas laissent passer le bonheur lorsqu’il s’agit de mariage. Aussi ai-je résolu d’être l’intermédiaire entre vous, et, si vous acceptez, de faire à notre voisin les ouvertures nécessaires.

– C’est inutile, dit Liane en raffermissant sa voix tremblante. Je n’épouserai pas plus M. Resweld que qui que ce soit.

– Mais pourquoi donc ? s’écria Marian avec

quelque impatience. Serait-ce à cause de sa religion, par hasard ?

– Précisément, répondit Liane avec fermeté.

Marian laissa échapper une exclamation ironique.

– Voilà qui est trop fort ! Quoi, pour cela seulement, vous refuseriez un mariage superbe ?... Car on ne peut le contester, la situation de Nathaniel Resweld est magnifique. Il est l'un des grands propriétaires du pays, et, très certainement, il comptera un jour parmi nos hommes politiques les plus remarquables. Au moral comme au physique, vous ne pouvez rien lui reprocher, Liane.

– Non, rien, répondit la jeune fille dont la physionomie trahissait le tourment secret. Mais jamais je n'épouserai un protestant.

– Je n'ai pas eu, heureusement, de tels scrupules ! s'écria Marian avec un rire ironique. Ainsi vous avez désapprouvé mon mariage ?

– Oui, sur ce point, répondit Liane avec franchise.

Marian demeura quelques instants silencieuse, tourmentant nerveusement les bagues qui ornaient ses doigts.

– Cette décision est-elle irrévocable ? demanda-t-elle enfin.

– Absolument irrévocable. Je vous remercie, Marian, de cette preuve d'affection, je regrette d'y répondre ainsi, mais ma conscience m'y oblige.

Tout en parlant, Liane s'était levée, Marian l'imita.

– Il est donc inutile que je vous présente un second candidat... William Hollys ne cache pas sa profonde admiration pour vous. Lui aussi a une belle position, c'est un homme intelligent, bien apparenté, mais là également subsiste l'obstacle de la religion. Il faudra donc que je vous cherche un coreligionnaire réunissant toutes les qualités que je souhaite pour vous. Je trouverai certainement, et vous ne demeurerez pas vieille fille, Liane, vous serez riche et heureuse, je m'en porte garante.

Liane regarda sa cousine avec une surprise qu'elle ne put dissimuler. Avant son mariage, la froide Marian ne l'avait pas habituée à une telle sollicitude, et jamais elle n'avait songé à alléger le lourd fardeau des devoirs quotidiens qui pesait alors sur les épaules de Liane. Le bonheur, la satisfaction de tous ses désirs avaient opéré en ce caractère si personnel une véritable métamorphose.

– Je ne sais comment vous remercier, chère Marian, dit Liane avec une vive émotion. Mais, je vous prie, ne prenez pour moi aucune peine, ne tentez aucune démarche, ce serait chose inutile. Je vous l'ai dit, je ne me marierai jamais.

– Voyons, Liane, ce n'est pas sérieux ! s'écria Marian avec quelque vivacité. Que voulez-vous faire, alors ?

– Je demeurerai près des enfants tant qu'ils auront besoin de moi, tant que je pourrai vous rendre quelques services et je chercherai ensuite une situation dans un collège.

– Cela, jamais ! interrompit brusquement Marian. Vous serez toujours ici chez vous, ne

l'oubliez pas, Liane... Mais j'aurais aimé à vous voir mariée... et riche.

– Oh ! je ne tiens pas à beaucoup de fortune !
répondit Liane avec un geste d'indifférence.

– Oui, je sais, vous êtes très désintéressée...,
murmura Marian d'un ton singulier.

Elles firent toutes deux quelques pas vers la porte. Marian s'arrêta tout à coup et posa sa main sur l'épaule de sa cousine.

– Et dites-moi, Liane, si Nathaniel Resweld était catholique... ou s'il le devenait tout à coup, le refuseriez-vous encore, diriez-vous toujours : « Je ne me marierai jamais » ?

Le teint de Liane devint pourpre, ses yeux se remplirent de larmes qu'elle ne put refouler. Sans s'en douter, Marian retournait le fer dans la plaie toujours vive... La jeune fille répondit d'une voix altérée :

– Je n'aurais alors aucune raison pour le refuser. Je dirais oui sans hésiter, avec bonheur.

– Ah ! voilà donc pourquoi vous êtes décidée à embrasser le célibat ! Laissez-moi vous dire, ma

chère, que vous commettez une insigne folie, en refusant le bonheur à votre portée..., et que vous l'aimez bien peu, puisque vous ne savez pas lui sacrifier des principes trop rigides, des scrupules d'une exagération incontestable.

– Non, non, jamais, pas plus à lui qu'à qui que ce soit, je ne sacrifierai mon devoir et la paix de ma conscience ! s'écria Liane avec chaleur. Il n'y a pas là d'exagération, Marian, mais seulement des convictions, et M. Resweld lui-même me mépriserait si je préférais un court bonheur terrestre à l'accomplissement de la volonté divine, si pénible soit-elle... N'insistez pas, chère cousine, dit-elle en voyant le geste de protestation esquissé par Marian, et laissez-moi encore vous remercier de votre affectueuse sollicitude.

– Non, pas de remerciement, dit Marian d'une voix un peu rauque sans paraître voir la main que tendait vers elle Liane. Mais je regrette, j'aurais voulu vous voir bien mariée, heureuse et riche...

Elle rentra dans son cabinet de travail, dont la porte se referma un peu brusquement, et Liane revint dans le grand salon où se trouvait réunie la

jeunesse. Bob Graham, un grand garçon dégingandé, s'était mis au piano et jouait une valse endiablée. Sa sœur Sarah dansait avec Tony, à qui elle avait entrepris d'apprendre l'art de Terpsichore, Charles Graham avec Cecily, son frère Peter avec Ellen et Jenny s'était emparée de Julius, valseur émérite... William Hollys se précipita vers Liane et s'inclina profondément :

– Miss de Lœinstein, me ferez-vous l'honneur ?...

– Merci, je ne danse jamais, monsieur Hollys, répondit-elle aimablement.

Et, laissant le professeur quelque peu déconfit, elle alla rejoindre Arthur et Lily assis près de la fenêtre ouverte. La température était lourde et brûlante, et il fallait véritablement être possédé du démon de la danse pour se démener ainsi dans cette atmosphère étouffante.

– Vous avez causé une forte désillusion à ce pauvre Hollys, Liane, dit Arthur en riant. Je le voyais depuis un bon moment tourner sans cesse la tête vers la porte ; il vous attendait, évidemment, afin de vous entraîner à la suite de

nos intrépides valseurs.

– Vous n’auriez qu’un mot à dire pour devenir Mrs. Hollys, chère Liane, dit à son tour Lily. Mais je voudrais encore mieux pour vous... Depuis longtemps j’ai pensé que M. Resweld...

Liane ne put retenir un geste d’impatience.

– Non, pas plus lui que tout autre... Laissez cela, Lily, je suis bien résolue à demeurer vieille fille, dit-elle en essayant de sourire. Je resterai près de vous, je soignerai vos enfants lorsque vous serez mariée, je serai une tante Liane très heureuse, très privilégiée... Ne me parlez plus de mariage, Arthur et Lily, c’est un chapitre clos pour moi.

Elle appuya sur sa main son front fatigué et regarda distraitement au-dehors. La nuit couvrait les jardins, le ciel était sombre, mais des étoiles surgissaient cependant dans cette voûte foncée... Ainsi, dans sa vie, brilleraient des lueurs qui en rendraient supportable l’obscurité, ainsi s’éclairerait peu à peu, sous l’influence des secours divins, l’ombre douloureuse enveloppant son cœur meurtri. Ce soir, elle était lasse de la

lutte soutenue, de la souffrance ravivée, mais le calme renaîtrait, et, lentement, s'évanouiraient les dernières traces du rêve si court, s'adoucieraient les aspérités du sacrifice.

Lily et Arthur, silencieux, la regardaient. Une même expression d'attendrissement mélancolique se lisait dans les yeux du frère et de la sœur. Avec la divination des cœurs aimants et des âmes délicates, ils pénétraient peut-être quelque chose du secret de Liane, du déchirement de ce combat entre son cœur et sa conscience.

XIII

Septembre s'achevait. L'été avait été particulièrement chaud et sec dans sa dernière période, et les feuilles jaunissantes se détachaient lentement des arbres du parc, voletaient quelques instants dans l'air calme et venaient joncher la terre humide d'une pluie récente. Les pelouses reprenaient leur verdure délicieuse, les parterres se couvraient de fleurs d'automne parmi lesquelles s'épanouissaient les dernières roses.

Les hôtes étaient nombreux à Alshem-Park, en raison de la chasse dont Julius était un fervent adepte. Tony, malgré ses quatorze ans, se montrait déjà adroit tireur, et le grave, le tranquille Arthur lui-même était saisi de la passion cynégétique au point d'en délaissier un peu le dessin et la peinture qu'il travaillait assidûment.

Les deux frères jouissaient de leurs dernières

semaines de vacances. Marian, dont la générosité s'étendait à tous les membres de sa famille, facilitait à l'aîné les études artistiques qui avaient toujours été son rêve, et au cadet la préparation à la carrière militaire, la seule existante aux yeux du joyeux Tony. Tous deux allaient prochainement s'éloigner, enlevant à Alshem-Park une partie de sa gaieté. Au début de l'hiver, Marian et son mari partiraient aussi, pour s'installer à Londres jusqu'au printemps, dans la vieille maison depuis longtemps délaissée par lady Feel. Le docteur demeurerait à Alshem-Park avec Liane, Lily et les jeunes enfants, la santé de Lily demandant un long séjour à la campagne.

En attendant, on s'amuseait ferme. On voisinait de château à château, les garden-parties succédaient à la chasse et les représentations théâtrales aux plantureux dîners. C'était un perpétuel mouvement par lequel Liane se trouvait entraînée, de telle façon que ses secrètes angoisses s'étaient quelque peu endormies.

Les invités célébraient à l'envi les dons supérieurs de la maîtresse du logis, sa grâce

royale, son urbanité cependant nuancée de condescendance ; ils exaltaient l'hospitalité si large, si parfaitement organisée d'Alshem-Park. Déjà Mrs. Letman était citée, au-delà de la contrée, pour une femme remarquable à tous points de vue.

Et, réellement, on ne pouvait nier qu'elle le fût. Dans quelque circonstance qu'elle se trouvât, elle se montrait toujours à la hauteur, sans jamais se départir de cette clarté d'esprit, de cette absolue possession d'elle-même qu'elle avait héritée de son père.

Liane se le répétait précisément ce matin-là, en la regardant descendre du perron pour rejoindre le groupe d'amazones et de chasseurs réunis près de la grille. Sa robe de drap noir moulait sa taille impeccable, le petit chapeau de teinte sombre coiffait admirablement la lourde chevelure noire dont les bandeaux ondes encadraient son beau visage impassible d'une merveilleuse blancheur. Jamais encore, Liane n'avait été aussi frappée du caractère imposant, réellement supérieur de cette beauté, et de

l'ascendant moral qui en émanait – ascendant exercé par la haute vertu, l'intelligence et l'indéfectible droiture de cette jeune femme de vingt-six ans.

– Alors, décidément, vous n'êtes pas des nôtres aujourd'hui, Liane ? demanda-t-elle en s'arrêtant une seconde près de sa cousine.

Celle-ci répondit négativement. Elle s'était, la veille, foulé le bras gauche et y ressentait de vives douleurs, ce qui lui avait fait refuser de suivre la chasse en voiture, comme Lily et les dames qui ne montaient pas à cheval.

Elle regarda les promeneurs s'éloigner et rentra dans le château. Elle se trouvait seule avec les jeunes enfants pour une partie de la journée, le déjeuner des chasseurs ayant lieu chez un châtelain du voisinage. Au retour, les Letman donnaient un grand dîner suivi d'une soirée littéraire pour laquelle avaient été lancées un grand nombre d'invitations.

Liane eut toute sa matinée occupée par la surveillance des préparatifs, par les leçons données aux enfants, et ce fut seulement vers

deux heures de l'après-midi qu'elle se trouva libre de chercher quelques instants de solitude et de repos. Ses souffrances, un peu assoupies, se réveillaient... Pour y faire diversion, elle résolut de se rendre à Flower-Cottage. Toujours retenue à Alshem-Park par ses multiples occupations, elle avait bien peu profité cet été du don de Marian. Cependant cette demeure, ce jardin surtout l'attiraient comme une oasis de calme et de repos moral.

Elle prit une ombrelle et se dirigea à pas lents vers le séjour préféré de lady Feel. La floraison s'était ralentie, les feuilles se teintaient de rouille ; des roses s'épanouissaient encore en nombre considérable, mais les chrysanthèmes aux formes étranges remplaçaient dans les parterres les fleurs d'été, et la vigne vierge traçait des arabesques empourprées sur les blanches murailles du petit temple hindou.

Liane se dirigea vers l'endroit de la terrasse qui surplombait la rivière... Quelqu'un l'y avait précédée... Accoudée à la balustrade, Madge regardait l'eau bondissante. Sa natte fauve

tombait sur la robe blanche dont elle était invariablement vêtue – un caprice de lady Feel qui aimait à la voir toujours ainsi, avait dit à Liane Mrs. Nephton.

La jeune fille avait revu plusieurs fois l'ancienne femme de charge, mais il n'avait plus été question du sujet qui avait si fortement émotionné Liane. Elles avaient un peu parlé de lady Feel, beaucoup de Madge, dont le sort inquiétait Mrs. Nephton.

– Que deviendra-t-elle après moi, avec cette nature bizarre, cette perpétuelle agitation ? disait-elle. Je lui laisserai ma petite fortune, mais je crains que cette pauvre enfant ne soit toujours incapable de se gouverner elle-même. Dirait-on qu'elle a maintenant dix-huit ans ?

Et Liane partageait entièrement les doutes et les craintes de Mrs. Nephton. Madge lui faisait l'effet d'une chèvre sauvage, difficile à fixer pendant quelques instants. Elle avait entrepris d'étudier ce caractère, afin de pouvoir faire quelque bien moral à la petite abandonnée, et elle avait reconnu avec surprise que Madge était bien

instruite de sa religion, capable de raisonner sagement, et très sensible au bien ou au mal qui lui était fait. Mais ces divers sentiments, ce fonds suffisamment cultivé, cette tendresse de cœur n'apparaissaient que par éclairs, en de courts intervalles que Liane devait saisir au passage. L'état habituel de la jeune Irlandaise était la bizarrerie d'un cerveau déséquilibré et un incessant besoin de mouvement, d'activité stérile qui se traduisait par de longues courses à travers champs desquelles Madge revenait le soir brisée et affamée, mais prête à recommencer le lendemain. Cet état s'était accru depuis la mort de lady Feel. Celle-ci avait réussi à fixer presque continuellement à ses côtés l'étrange enfant, mais Mrs. Nephton ne possédait pas cette influence. Ayant essayé de la retenir de force au logis, et de la faire sortir seulement avec elle, elle avait vu la jeune fille dépérir, de telle sorte qu'elle avait dû lui rendre la liberté. Bien connue dans le pays, Madge était respectée de tous, et on l'appelait avec une compassion affectueuse « la petite folle ».

Liane, prise de pitié pour la pauvre créature

privée de la protectrice qu'elle aimait comme une mère, lui avait remis la clef d'une petite porte de Flower-Cottage donnant sur le sentier, afin que Madge pût venir se retremper dans le cher souvenir de lady Anne, en ces lieux encore pleins de sa présence. Elle savait par Mrs. Nephton que l'Irlandaise y passait des journées entières, mais jusqu'ici elle ne l'y avait jamais rencontrée.

Madge se détourna en entendant le pas léger de Liane sur le sol mouillé de la terrasse. Il n'y avait aucune surprise, aucun embarras dans ses grands yeux bleus. Sa sauvagerie était évanouie vis-à-vis de la jeune fille dont elle avait compris l'affectueux intérêt, et Liane avait souvent senti sur elle le regard de ses grandes prunelles brillantes – regard singulier comme l'était l'âme de Madge, mais où elle avait cru discerner une ardente sympathie.

– Bonjour, chère Madge, dit Liane en lui tendant la main. Eh bien ! êtes-vous contente de vous retrouver ici ?

Madge porta les deux mains à son cœur.

– Oh ! si contente !... et si triste !

Et, pour la première fois, Liane vit des larmes jaillir sous les paupières de Madge. Elles coulaient, lentes, brillantes, sur les joues rosées, à peine teintées d'un hâle léger... Liane, émue, entoura de son bras le cou de la jeune fille et l'attira vers elle.

– Ma pauvre chérie, ne pleurez pas ainsi. La bonne lady Feel est heureuse, maintenant...

– Oui, mais elle m'a laissée toute seule ! gémit Madge en tordant ses petites mains. Si elle m'avait emmenée ! Oh ! j'aurais tant voulu mourir aussi !

C'était une enfant sanglotante et désespérée que Liane serrait entre ses bras, consolait avec de douces paroles. Madge semblait avoir perdu la réserve sous laquelle elle se murait, elle laissait déborder le trop-plein de son pauvre cœur désolé.

Et, tout à coup, elle se redressa. Les larmes cessèrent de couler, un feu intérieur remplit les grands yeux humides... Sur la physionomie de Madge paraissait une résolution intrépide, une joie farouche et ardente.

– Ah ! vous êtes bonne, vous !... vous êtes bonne ! s'écria-t-elle d'un ton de satisfaction triomphante. Oui, aussi bonne qu'elle... Aussi je veux vous rendre heureuse. Comme ils vont tomber, ceux qui m'ont chassée d'ici, ceux qui vous ont volée !... Oh ! comme ils vont tomber bas !

Une sauvage allégresse animait son visage, vibrait dans sa voix éclatante... Liane, effrayée, murmura :

– Qu'avez-vous, ma chère enfant ? Calmez-vous, je vous en prie !

– Mais je suis très calme... oh ! tout à fait calme, je vous assure. Vous croyez peut-être que je suis folle ?... Oh ! je sais bien que l'on me traite ainsi, et peut-être a-t-on quelquefois raison... mais pas en ce moment, miss Liane, je vous assure. Venez avec moi.

Elle saisit le bras de Liane, et celle-ci, n'osant la contrarier, se laissa conduire vers la maison. Elle craignait sérieusement un accès de folie et se demandait avec un peu d'angoisse ce qu'elle deviendrait dans ce lieu isolé.

Les derniers géraniums fleurissaient sur la terrasse de la maison, le feuillage des clématites et des rosiers rougissait sur les murailles grises, dépouillées de leur floraison parfumée. Le logis favori de lady Feel apparaissait ainsi plus austère, un peu mélancolique.

Madge s'arrêta quelques secondes, ses yeux secs et ardents enveloppèrent la maison...

– Elle l'aimait tant !... oh ! comme elle l'aimait ! murmura-t-elle d'une voix brisée.

Puis, un peu brusquement, elle entraîna Liane dans le salon, et de là dans la chambre de lady Feel. Elle lâcha alors le bras de la jeune fille et jeta autour d'elle un regard où la douleur mettait un peu d'égarement.

– C'est ici... murmura-t-elle d'un ton haletant. Je l'ai vue là pour la dernière fois...

Et son doigt désignait le lit recouvert de sa courtepointe de satin blanc admirablement brodé, le seul objet de luxe de cette chambre.

– ... Et je lui ai promis... oui, j'ai promis sur le Christ que vous voyez là. Mais avant je voulais

bien vous connaître, savoir si elle aurait pu vous aimer, si vous étiez bonne comme elle... Maintenant, je sais...

Une flamme résolue étincelait dans les prunelles bleues de Madge. Subitement, son exaltation semblait tombée... Elle dit d'un ton tranquille :

– Miss Liane, j'ai à vous apprendre, de la part de lady Feel, que vous êtes son unique héritière, que Mrs. Letman est une voleuse...

– Madge, taisez-vous ! s'écria Liane en étendant la main.

Un rire étrange résonna dans la chambre.

– Ah ! vous croyez peut-être que je mens !... Je vous donnerai les preuves, rassurez-vous. Mais avant je veux vous dire ce que j'ai entendu. On ne se méfiait pas de la pauvre Madge, on n'y pensait plus pendant ces jours où se mourait lady Anne... et elle était ici, cachée derrière ce lit, elle voulait demeurer jusqu'au bout près de celle qui l'avait aimée...

Un sanglot coupa la voix de Madge. Sa

physionomie bouleversée témoignait d'une immense douleur qui transformait soudain l'enfant sauvage et insouciante en une femme au cœur ardent, passionnément aimant.

– ... C'est ainsi que j'entendis milady ordonner à Mrs. Nephton de vous écrire pour vous prier de venir tout de suite près d'elle... C'est ainsi que le lendemain je vis entrer le docteur Helwill et une belle fille brune. Je l'entendis parler à lady Feel, qui se trouvait précisément très affaissée à ce moment-là. Il dit : « Ma chère tante Anne, je vous amène votre petite-nièce. C'est la fille de votre nièce chérie. »

» Lady Anne étendit la main en disant d'une voix toute changée : « Ah ! la petite Juliane !... Il faut que je répare... Je veux écrire... »

» Pauvre milady, elle n'avait, plus ses pensées bien nettes... Le docteur dit alors :

» – Peut-être voulez-vous faire votre testament ?

» – Oui, c'est cela, répondit-elle d'un ton très agité. Vite, vite... mais je ne sais plus... je ne sais

plus...

» – Je vous aiderai, ma tante, n'ayez crainte, dit doucement le docteur.

» Pendant qu'il cherchait dans le bureau ce qu'il fallait pour écrire, la belle jeune fille, demeurée près du lit, caressait le front de lady Anne en disant : « Chère tante, je suis si heureuse de vous connaître ! Nous allons vous soigner, vous guérir... »

» Et la pauvre milady murmurait : « Ma nièce Mary... non, Juliane... Je ne sais plus... »

» La jeune fille dit d'une voix qui me sembla toute rauque :

» – On m'appelle Marian, chère tante... Marian, la fille de votre nièce Mary...

» – Ah ! Marian ! dit milady sans paraître surprise. Je vous aime, vous, mais je ne veux pas de l'autre... la fille de Jonas et de Bessie.

» Le docteur revenait... Il disposa devant elle le papier, l'aida à se soulever et lui mit le porte-plume entre les doigts.

» – Je ne sais plus !... dit milady d'un ton

désolé. Que faut-il mettre ?

» Alors il lui dicta le testament qui instituait Marian Helwill légataire de tous ses biens. Lorsqu'il prononça ce nom, lady Anne eut un moment d'hésitation. Elle dit : « Helwill... Helwill... »

» – Oui, c'est le nom de la fille de Mary, déclara péremptoirement le docteur.

» Et elle continua à écrire. Quand ce fut fini, elle eut un soupir de soulagement... Je vis le docteur plier soigneusement le testament, le glisser dans une enveloppe et le mettre dans une poche de son pardessus. Puis il dit à sa fille :

» – Je vais envoyer ici la femme de charge et nous irons nous reposer un peu, Marian.

» – Oui, je n'en peux plus, répondit-elle d'une voix singulière.

» Et elle sortit à la suite du docteur. Ils s'en allèrent coucher au château, où Mrs. Nephton avait préparé des chambres, et ce fut alors probablement que le testament fut déposé dans un meuble de l'appartement occupé par lady Feel

avant qu'elle vînt s'établir ici.

» Milady paraissait endormie. Mrs. Nephton revint doucement s'installer près d'elle... Mais la pauvre femme, ayant voulu veiller sa maîtresse depuis plusieurs nuits, tombait absolument de sommeil. Voyant cela, je sortis de ma cachette et je la suppliai de me laisser la remplacer quelques heures, afin quelle pût se reposer dans la pièce voisine. Elle céda enfin et je me trouvai seule avec ma chère lady.

» Alors je me suis mise à penser à la scène qui venait de se passer là. J'avais tout compris, et les mots eux-mêmes me revenaient comme si je les entendais prononcer encore. Je ne les ai jamais oubliés, c'est pourquoi je peux les redire aujourd'hui sans hésiter... Je priais plus ardemment que jamais afin que la pauvre milady guérît et qu'elle pût confondre ces imposteurs.

» Je la vis tout à coup remuer, ses yeux se rouvrirent et se fixèrent sur moi. Ils n'étaient plus égarés comme je les avais vus toute la journée... Non, c'était bien le beau regard droit et clair de lady Anne.

» – C'est vous qui me veillez, petite Madge ? dit-elle de sa voix faible. Vous allez vous fatiguer !

» J'étais tout près d'elle, je baisais son front moite, je lui murmurais des mots de tendresse. Elle semblait heureuse et disait :

» – Ma petite, je ne veux pas que vous soyez abandonnée après moi. Je prendrai mes dispositions... Mais j'ai fait écrire à ma petite-nièce Juliane. N'est-elle pas encore arrivée ?

» Ce que j'avais tant demandé à Dieu se produisait : milady recouvrait la raison... Alors, tout d'un trait, je lui fis le récit de ce qui venait de se passer. Oh ! quelle colère dans son regard ! Je craignis un instant de lui avoir fait mal par ma subite révélation... Mais elle se calma tout à coup et dit :

» – Cela ne se passera pas ainsi. Cet homme est habile, mais Dieu permet que je le confonde... Donnez-moi de quoi écrire, Madge.

» Je courus au bureau, je cherchai partout, mais je ne pus découvrir la moindre feuille de

papier. Dans l'affolement de cette maladie subite, Mrs. Nephton avait oublié de renouveler la provision de papier de sa maîtresse.

» – Il faut pourtant que j'écrive ! il faut... ! il faut ! répétait milady dont le visage s'altérait beaucoup.

» Et, tout à coup, une idée lui vint :

» – Apportez ici mon bureau, Madge.

» Je le traînai près du lit, et lady Anne m'indiqua un petit ressort secret qui découvrait une tablette en bois blanc, au-dessous de laquelle se trouvait une sorte d'enfoncement probablement destiné à contenir des bijoux, mais d'ailleurs complètement vide... Milady m'expliqua :

» – Je vais écrire là-dessus, cela remplacera le papier. Aidez-moi, Madge.

» Je la soutins, et, je ne sais trop comment, elle parvint à tracer plusieurs lignes sur cette tablette dont le bois était fort lisse. Son écriture était tremblée, hachée. Elle signa et se laissa retomber sur les oreillers en murmurant :

» – C’est fait, je puis mourir en paix... Madge, vous révélez ceci à ma petite-nièce Juliane seule, car cet Helwill est si habile qu’il réussirait à circonvenir les hommes de loi eux-mêmes.

» Je fermai le bureau, je le remis à sa place et je revins près de ma chère lady. Elle était très calme, mais, peu à peu, je la voyais changer étrangement. Vers l’aube, son intelligence commença à se voiler de nouveau. Lorsque le docteur et sa fille revinrent près d’elle, elle ne pouvait pas les connaître. Un prêtre de Betham vint lui donner une dernière absolution, et dans l’après-midi tout était fini.

Les yeux de Madge étaient secs, mais brillants d’une lueur étrange, sa parole très calme, mais vibrante tour à tour de douleur ou d’indignation contenue... Liane, frissonnante et les yeux dilatés, l’avait écoutée comme en un rêve. Lorsque l’Irlandaise s’arrêta, la jeune fille passa la main sur son front en murmurant :

– C’est impossible !... Oh ! non, non !

– La preuve est là, dit Madge.

Elle saisit la main de Liane et l'entraîna vers le bureau. Ses doigts appuyèrent sur un ressort invisible, le dessus se souleva, découvrant une tablette de bois blanc sur laquelle ressortait une écriture accentuée, extrêmement tremblée, mais néanmoins suffisamment lisible :

Moi, Anne-Mary-Élisabeth Metween, lady Feel, en pleine possession de mes facultés mentales, déclare avoir été indignement trompée par le docteur Jonas Helwill et sa fille Marian, lesquels ont profité d'un passager affaiblissement de mon intelligence pour m'imposer un testament selon leurs vues. Je désavoue complètement ce testament. Voici mes volontés réelles et expresses :

Je lègue tous mes biens, meubles et immeubles, à ma petite-nièce Juliane de Lœinstein, fille de ma chère Mary, l'innocente et douce enfant que j'ai tant fait souffrir par ma brusque rupture, cette victime de la jalousie de Bessie et des ambitions de Jonas Helwill. Celui-ci a poursuivi son but jusqu'au bout : il voulait

posséder ma fortune entière, et, sans la permission divine, il était près d'y parvenir.

Je charge Juliane de Læinstein de distribuer...

Ici suivaient les legs attribués aux vieux domestiques, à Mrs. Nephthon et à Madge, avec, pour celle-ci, une instante demande de surveillance, de soins et d'affection, puis des dons aux pauvres et à l'Église catholique de Betham.

Il semblait à Liane que la chambre tournait autour d'elle, que le plancher se dérobaît sous ses pieds. Elle était terrassée comme par un coup de foudre... Madge ferma le bureau en disant d'un ton de triomphe :

– Maintenant, Alshem-Park est à vous, et eux, qui vous ont volée, vont être déshonorés, méprisés... Ils sont pourtant si fiers, si orgueilleux, murmura-t-elle haineusement.

Ces mots rendirent un peu Liane à elle-même. Elle redressa sa taille affaissée et tourna vers Madge ses yeux plein d'angoisse.

– Madge, vous ne devez rien dire de tout ceci... Je vous en prie, je vous le défends ! dit-elle en posant sa main glacée sur le bras de l'Irlandaise.

Une méfiance soudaine parut dans les yeux de Madge. Elle dit avec une sorte de colère :

– Pourquoi me demandez-vous cela ? Vous allez peut-être ne rien réclamer, laisser ces voleurs jouir de ce qui est à vous ?... Oh ! oui, vous êtes bien capable de cela ! s'écria-t-elle avec une subite exaltation. Mais non, il faut accomplir la volonté de celle qui n'est plus. Il le faut, miss Liane.

Décidément, Madge n'était pas l'enfant à demi folle que tous – et Mrs. Nephton elle-même – déclaraient incapable d'action et de réflexions un peu suivies. Elle avait compris toute la grandeur de la mission confiée par sa protectrice, et ses lèvres étaient demeurées closes, rien n'avait pu faire soupçonner son secret jusqu'au jour où elle avait jugé utile de le révéler... Et, de même, rien ne l'empêcherait de tout tenter pour voir l'accomplissement des volontés de lady Feel –

volontés doublement sacrées pour elle.

– Mais il faut que je réfléchisse, Madge, dit Liane d'un ton brisé. C'est une chose si inattendue !... Promettez-moi de n'en jamais parler sans ma permission.

Mais Madge secoua énergiquement la tête.

– Je ne peux rien promettre... non... je ne peux pas...

Et, glissant comme une anguille entre les mains de Liane, elle s'élança au-dehors. La jeune fille pénétrée de sa grave responsabilité avait fait place au feu follet, à la sauvage petite fille qu'aucune entrave matérielle ou morale ne semblait pouvoir retenir.

XIV

Depuis combien de temps Liane était-elle là, debout, devant ce bureau, pâle comme une morte et offrant l'image de la stupéfaction douloureuse ?... Elle revint tout à coup à elle-même et, d'un mouvement machinal, regarda sa montre.

Quatre heures !... Les chasseurs allaient bientôt revenir, s'ils n'étaient là déjà. Il était temps de retourner vers le logis...

Un frisson secoua Liane... Elle allait se retrouver avec eux, avec ce Jonas Helwill dont elle ne pouvait plus nier la culpabilité, avec Marian...

Marian !... Était-ce possible !... Quoi ! Celle-là aussi n'était qu'une hypocrite ? Celle-là était... une voleuse ! Voilà donc pourquoi, essayant de concilier la possession du bien d'autrui avec les réclamations de sa conscience, elle tentait de

donner à Liane une sorte de dédommagement, voilà pourquoi elle montrait envers sa famille cette générosité un peu étonnante de la part d'un caractère très personnel. Elle croyait ainsi justifier sa faute et apaiser des reproches intérieurs peut-être cuisants... Et là encore était l'explication de l'abandon complet et presque subit des pratiques religieuses qui avait si douloureusement ému le cœur pieux de Liane.

Peu à peu, l'indignation montait au cerveau de la jeune fille. Elle se rappelait maintes circonstances, elle revoyait ses premières années de séjour chez le docteur, ses journées occupées à un labeur ininterrompu, l'absolutisme caché de Jonas Helwill, le joug de fer qui avait pesé sur les épaules de l'adolescente et de la jeune fille, sans même qu'elle s'en rendît compte, tant cet homme excellait dans l'art de la dissimulation. Non content de la priver de l'affection et de la fortune offertes par lady Feel dès la mort de M^{me} de Lœinstein, il l'avait encore exploitée, en faisant une aide de sa servante et l'institutrice de ses enfants, recevant l'argent de son travail dont elle croyait devoir remettre une grande partie entre

ses mains... Et, malgré tout, il paraissait encore l'écraser de ses bienfaits ; il avait réussi à la pénétrer de cette idée qu'elle lui devait à peu près tout et que le travail de son existence entière n'acquitterait pas encore cette dette plus morale que matérielle.

Et Marian ?... Elle ignorait probablement la perfidie de son père, elle avait été honnête et vraie jusqu'au jour où le tentateur lui avait offert une fortune en échange d'un mensonge..., du mensonge de toute sa vie. Elle avait vu luire l'or tant convoité, la satisfaction de toutes ses ambitions, l'union avec Julius, seul rêve de son cœur égoïste... Le docteur Jonas, avec une infernale adresse, avait fait tomber les objections sans doute présentées par sa fille, anéanti sous les sophismes les derniers scrupules de la jeune philosophe, et elle était tombée, celle que tous s'accordaient à citer comme modèle de droiture et d'intransigeante vertu. Liane, la première, tout en déplorant la tendance de Marian à glisser hors des pures croyances religieuses, avait toujours reconnu et loué en elle cette austérité de principes... Un peu d'or avait cependant suffi à

renverser cet édifice d'apparence invincible.

Le sang bouillonnait dans les veines de Liane. L'ardeur de son caractère, réprimée et assagie dès l'enfance, se réveillait sous l'influence du mépris indigné, menaçant de briser les digues posées par la religion... Comme ils l'avaient trompée ! Avec quelle simplicité elle avait cru à leur vertu supérieure et aux nobles sentiments moteurs de leurs actes !

Mais elle avait une vengeance à sa portée. Ce testament la remettrait dans ses droits usurpés... Quelle chute pour ces orgueilleux, pour ces êtres qui prétendaient écraser le prochain par toutes les apparences de la hauteur morale ! Ils quitteraient Alshem-Park ruinés, déshonorés, à jamais dépouillés de leur prestige...

Un frisson secoua Liane. Elle joignit les mains en murmurant :

– Je crois que je suis folle... Me venger ! Oh ! pardon, mon Dieu !... Et eux, les pauvres enfants !... et ce bon Julius !

Oh ! quelle chose affreuse de penser que Lily,

la petite sensitive, Arthur, si pénétré des sentiments d'honneur, Julius, très loyal et certainement ignorant de la faute de sa femme, que tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, pussent se trouver atteints par la honteuse révélation ! Non, jamais, de son fait, il n'en serait ainsi. Tout demeurerait dans l'état présent, et, chaque jour, elle prierait pour que le repentir vînt toucher les malheureuses âmes coupables.

La parole de Madge : « Il faut accomplir la volonté de celle qui n'est plus », lui revint soudain à l'esprit. C'était là un devoir impérieux... mais l'autre l'était-il moins ? Des sphères supérieures où lady Feel vivait maintenant, elle comprenait et approuvait sans doute la pensée qui dirigeait sa petite-nièce dans cet abandon de droits incontestables, en faveur du repos et de l'honneur de jeunes êtres innocents qui l'aimaient presque à l'égal d'une mère.

– Oui, je renonce à tout, ma tante, dit Liane en levant les yeux vers le portrait de lady Anne. Je ne garde que la protection de Madge, je tâcherai de vous remplacer un peu près d'elle. Après tout,

c'est le seul nécessaire... Mrs. Nephton, vos serviteurs ont reçu de quoi vivre convenablement, ils ne seront donc que peu ou pas lésés. Il n'y aura que moi...

Elle eut un léger mouvement d'épaules. Après tout, que lui importait la richesse ? À part la douce satisfaction de la répandre en bienfaits, elle y tenait peu, moins encore qu'un an auparavant. À cette époque, elle sentait en elle un rêve imprécis, un certain désir de bonheur terrestre qui lui eût fait trouver une délicate satisfaction dans la sécurité et le confort procurés par une grande fortune, mais depuis !... Un peu plus d'argent ferait-il tomber la barrière qui la séparait du bonheur offert ? Elle aurait pu, il est vrai, voir assurée l'indépendance de ses vieux jours, goûter le repos au sein d'une tranquille opulence, contenter enfin ses tendances artistiques toujours contrariées par le prosaïsme de sa vie... mais tout cela à quel prix ?

– Non, non, pas d'hésitation ! dit-elle résolument. Peu importe que je demeure pauvre et dépendante toute ma vie... mais eux, les

pauvres enfants, ne connaîtront jamais le secret qui serait leur honte et leur tourment... Pourvu seulement que je puisse empêcher Madge de parler !

Elle sortit de la maison où venaient de s'évanouir tant d'illusions et de croyances qui semblaient inébranlables et revint vers Alshem-Park. Les chasseurs étaient rentrés. Liane aperçut Julius qui se promenait devant le perron avec quelques-uns de ses hôtes... Elle entra dans le château par une porte de dégagement, ne se souciant pas de montrer une physionomie qu'elle devinait encore toute bouleversée.

Elle avait d'abord résolu de ne pas paraître de la soirée, en prétextant la souffrance de son bras. Mais elle songea que Lily viendrait la voir, que ce tendre et pénétrant regard aurait tôt fait de discerner en elle quelque changement, un trouble qu'elle avait encore peine à dissimuler, quelque chose enfin d'inusité et de mystérieux qui eût frappé et intrigué la jeune fille, d'ailleurs peu accoutumée à voir Liane écouter la souffrance, à moins qu'elle ne fût excessive... Mieux valait

donc se parer, se mêler aux invités, engourdir cette incessante pensée, et paraître s'habituer à revoir Marian sans rien laisser paraître de ses sentiments, mélange d'indignation et de douloureuse pitié. Au milieu des nombreux hôtes du château, la tâche serait plus facile.

Tout en songeant ainsi, elle revêtit la robe de crêpe de Chine ivoire qu'elle avait trouvée étalée sur son lit. C'était encore un don de Marian...

Un don !... Liane dut comprimer de nouveau la révolte indignée qui montait en elle. Ah ! elle comprenait maintenant pourquoi Marian refusait ses remerciements ! Un reste d'honnêteté – que ne possédait même pas son père – lui faisait repousser avec horreur la reconnaissance de celle qu'elle frustrait chaque jour.

Mais elle ne voulait plus y penser, elle voulait, elle devait oublier.

Elle prit son éventail – un cadeau fait par Marian le mois précédent. Ce bracelet enserrant son bras lui avait été offert par Lily au nom de sa sœur, le petit nœud de diamants attaché à son corsage lui avait été rapporté par Julius lors d'un

récent voyage à Londres...

– Oh ! si je pouvais refuser ! murmura-t-elle.

Mais c'était là chose impossible. Il faudrait donner des explications, fournir des raisons... Allons, il n'y avait pas à dire, elle devrait toujours passer pour la nièce pauvre des Helwill, elle devrait, aux yeux de tous, paraître nourrie, vêtue, soutenue par les bienfaits désintéressés de Marian Letman.

Lily et Cecily entrèrent, vêtues de rose, vives et joyeuses. Liane se félicita du demi-jour de sa chambre qui lui permettait de dérober ses traits encore altérés. Elle écouta paisiblement le récit des péripéties de la chasse que lui fit la fillette, les réflexions de Lily sur tel ou tel fait : elle-même réussit à parler comme d'ordinaire et, peu à peu, l'apaisement se fit dans son cœur agité par cette récente tempête. Lorsqu'elle descendit en compagnie de Lily et de Cecily, elle avait à peu près recouvré son habituelle présence d'esprit.

Ce fut une soirée inoubliable. Le hall et les salons étaient encombrés d'invités, la plupart des notabilités du pays avec quelques artistes,

hommes de lettres et savants attirés par la réputation de Mrs. Letman. Un poète célèbre, dont Julius avait réussi, par de communs amis, à faire récemment la connaissance, dit plusieurs de ses œuvres, et, en une délicate allusion, fit l'éloge de la maîtresse du logis. Un jeune lettré très recherché cita, au cours d'une brillante conférence, plusieurs passages de l'ouvrage philosophique de Marian, dont il lui avait été donné de lire les pages manuscrites. Tous les regards, toutes les admirations étaient tournés vers Marian. Cette soirée était une apothéose pour la belle, la savante Mrs. Letman.

Liane avait réussi à trouver un petit coin isolé, près d'un massif de plantes vertes. Elle vint s'y réfugier dès le milieu de la soirée. Sa tête était lourde, elle se sentait le cœur serré et rempli d'amertume à la pensée de l'odieux mensonge qui se jouait dans ces salons... Là-bas, près de la porte du fumoir, le docteur Helwill venait de s'arrêter, entouré d'un groupe d'hommes qui le saluaient et lui serraient la main. À l'autre extrémité du salon, Marian se tenait debout, appuyée contre la grande cheminée de marbre

blanc. Une robe de soie bleu pâle, ornée des merveilleuses dentelles de lady Feel, tombait en plis moelleux autour d'elle, les diamants de sa tante étincelaient à ses poignets, autour de son cou superbe, au milieu de sa chevelure sombre où ils formaient d'éblouissantes étoiles. Une joie orgueilleuse brillait dans ses grands yeux bleus, où, pour la première fois, Liane découvrait une lueur d'enivrement... Marian se sentait ce soir-là plus belle que jamais ; elle était entourée, admirée, elle voyait un monde choisi circuler dans ses salons superbes ; pour elle se levait l'aube des destinées rêvées, de la célébrité, désir passionné de son âme, but de toutes ses démarches. Devant cette réalisation de ses vœux les plus ambitieux, quoi d'étonnant à ce que Marian, oubliant pour quelques instants le prix dont elle l'avait payée, sentît son âme froide, toujours contenue, s'épanouir sous la joie du triomphe, sous l'enivrant encens de l'orgueil satisfait ?

On saluait en elle une reine de beauté et d'intelligence – plus encore, on honorait la haute valeur morale de cette jeune femme majestueuse

et rayonnante... Personne ne soupçonnait l'abîme de mensonge caché sous ces apparences de gravité fière et de dignité un peu condescendante. Personne ne se doutait que, dans l'assistance, quelqu'un – une jeune fille passée presque inaperçue – pouvait se lever et, le front haut, réclamer la place occupée par Marian, la dépouiller de ses dentelles, de ses bijoux, et dire : « Tout ceci m'appartient, elle n'est qu'une usurpatrice... » Et tous s'éloigneraient avec mépris de la belle Mrs. Letman, tous repousseraient avec horreur la main du docteur Helwill...

– Je ne veux plus penser à cela... Oh ! mon Dieu, faites que je n'y pense plus ! murmura Liane avec angoisse. Je leur pardonne, je voudrais tant oublier tout !

Avec une secrète angoisse, elle vit s'avancer vers elle Nathaniel Resweld. Celui-là, avec cette vue de l'âme qu'il possédait à un si haut degré, était bien capable de discerner en elle quelque chose d'extraordinaire. Il fallait qu'elle réunît toute son énergie morale pour se tenir sur ses

gardes.

– Comme vous êtes solitaire, miss Liane ! dit-il en souriant. Ne voulez-vous pas venir prendre l'air dehors ? L'atmosphère est étouffante dans ces salons.

Elle se leva et prit le bras qu'il lui offrait. Ils sortirent dans le jardin, dont une partie était illuminée. Des groupes nombreux les y avaient précédés pour jouir de la tiédeur de cette soirée et de la brise sainement parfumée venue du parc et des bois.

– Cette propriété est réellement fort belle, dit Nathaniel, et Mrs. Letman est une hôtesse accomplie. Ce soir, elle paraît à tous plus que jamais remarquable.

– Oui, très remarquable, répondit Liane dont les lèvres eurent peine à laisser passer ces mots.

– Le docteur Letman semble fort heureux... Pour ma part, je reprocherais précisément à Mrs. Letman ce qui est pour tous la principale cause d'admiration : cet amour excessif de la science, des études ardues, de la prépondérance

intellectuelle. Hors de là, je m'incline devant ses très belles qualités morales, et, en voyant sa conduite si parfaite envers toute sa famille, je suis prêt à lui faire amende honorable pour avoir autrefois pensé qu'elle était uniquement occupée d'elle-même, dédaigneuse de tout ce qui n'était pas son bonheur, sa propre satisfaction... Je crois m'être trompé, miss Liane. N'ai-je pas raison ?

Les mains de Liane se crispèrent sur son éventail. Une seconde, un mot amer vint à ses lèvres... Mais elle dit avec calme :

– En effet, Marian se montre extrêmement généreuse pour tous les siens. Arthur et Tony en sont une nouvelle preuve.

Malgré tous les efforts de Liane, la fine oreille de Nathaniel perçut peut-être quelque chose d'insolite dans son accent, car il jeta un regard surpris sur le gracieux visage qui lui apparaissait de profil. Déjà, pendant le dîner, et sans que Liane s'en aperçût, il l'avait regardée à plusieurs reprises, de l'autre côté de la table où il se trouvait placé. La chaleur avait alors fait disparaître la pâleur de son teint, elle causait et

riait à peu près comme à l'ordinaire, mais ses yeux avaient un éclat un peu fébrile et sa gaieté était évidemment forcée.

Ils se heurtèrent à un groupe de jeunes gens venant en sens inverse. Au milieu d'eux se trouvait Lily, en conversation animée avec James Resweld, le cadet de Nathaniel, étudiant à Oxford et futur clergyman.

– Je crois que miss Lily et Jemmy se plaisent infiniment, dit Resweld d'un ton quelque peu pensif. Qui sait ! dans deux ou trois ans elle sera peut-être ma belle-sœur.

Un peu de mélancolie passait, malgré lui, dans son accent. L'évocation de ce futur bonheur réveillait sans doute en lui des regrets difficilement assoupis.

Liane eut un petit frisson. Ah ! s'il savait la vérité, comme il repousserait avec horreur la pensée de cette union ! Le fils du révérend Resweld, le frère de Nathaniel, ces hommes d'honneur par excellence, épouser Lily, la fille de Jonas Helwill, la sœur de Marian !... Mais jamais on ne saurait !...

Re foulant ses inquiétudes, Liane se mit à causer, d'abord avec une animation un peu factice, puis, reprenant toute sa liberté d'esprit, elle redevint elle-même et la vague inquiétude de Nathaniel s'évanouit complètement.

Lorsque, tard dans la nuit, tous les invités se furent retirés, Marian se dirigea à son tour vers l'escalier pour regagner son appartement. Dans le hall, Liane causait du succès de la soirée avec Arthur et Julius... Marian s'arrêta et posa sa main gantée sur l'épaule légèrement décolletée de sa cousine. Liane eut un petit tressaillement et un involontaire recul.

– Eh bien ! vous ai-je fait peur, ma chère ?... Ou êtes-vous devenue si nerveuse que le moindre contact vous fasse sursauter ?

– Non, pas précisément, répondit Liane qui avait instantanément repris son sang-froid. Mais j'ai été un peu surprise, ne vous ayant pas entendue.

– Marian n'a pourtant pas le pas aussi léger, aussi insaisissable que le vôtre, Liane, dit Arthur. Parfois, lorsque nous travaillons, vous entrez si

doucement dans le parloir que je m'aperçois de votre présence seulement en levant la tête de dessus mon dessin... La fête était charmante, Marian.

– Oui, absolument réussie ! s'écria Julius avec enthousiasme. Vous avez été incomparable, ma chère femme, et, en tous points, cette journée a été délicieuse... N'est-il pas vrai, cousine Juliane ?

– Oh ! tout à fait délicieuse ! inoubliable ! répondit Liane d'un ton tranquille, dont elle ne put cependant bannir quelque amertume.

Elle sentit sur elle le regard surpris de Marian, mais elle ne tourna pas la tête vers la jeune femme. Dans ses yeux, clair miroir de ses pensées, Mrs. Letman eût peut-être lu quelque chose de la douloureuse désillusion de sa cousine, de la pitié que ressentait à son égard l'âme de Liane.

– Bonsoir, Liane, dit Marian en lui tendant la main comme à l'ordinaire.

Liane eut une brève hésitation, quelque chose

se souleva en elle., mais elle tendit la main, elle la mit dans celle de la jeune femme...

– Bonsoir, Marian, dit-elle doucement.

Et Arthur, qui la regardait en ce moment, vit avec étonnement se transfigurer le visage de la jeune fille, sous l'influence d'un sentiment subit, irrésistible, surnaturel, qui lui faisait sourire franchement à celle que, tout à l'heure encore, elle avait une peine infinie à ne pas détester pour sa perfidie.

XV

Cette impression ne s'effaça pas de l'âme de Liane. L'indignation, la révolte intime, le mépris avaient fait place à une miséricordieuse compassion... Ce fut désormais le front serein et le cœur en paix qu'elle se trouva en contact journalier avec le docteur et Marian, ce fut avec une douce pitié qu'elle les vit développer les apparences de la plus scrupuleuse probité, des vertus austères et grandioses. Elle les plaignait infiniment, elle ne les détestait pas comme durant quelques heures elle avait été tentée de le faire.

Pas une minute, elle n'était revenue sur sa décision de laisser inconnu le testament de lady Feel. Elle avait tenté de revoir Madge, afin de lui arracher une promesse, mais l'Irlandaise était demeurée invisible. Mrs. Nephton lui apprit qu'elle errait plus que jamais dans la campagne et que sa bizarrerie ne faisait que s'accentuer.

Cette crainte d'une indiscretion était le tourment de Liane. Il est vrai que, de la part de Madge, on n'y attacherait peut-être pas une très grande importance, mais néanmoins il y aurait là un soupçon, et, s'il parvenait aux oreilles des enfants, il ferait un mal extrême à ces jeunes êtres si parfaitement confiants en leur père et en leur sœur aînée... Et puis Madge pouvait montrer une preuve.

Oh ! ce bureau !... Il devint pour Liane une sorte de hantise, elle se prit à trembler chaque fois que Lily venait à Flower-Cottage, chaque fois quelle s'approchait du meuble où était inscrite la faute de son père et de Marian...

Et, un jour, Liane résolut de faire disparaître la tablette accusatrice. En ouvrant le bureau pour relire les dernières volontés de sa tante, elle avait remarqué que cette tablette pouvait s'enlever facilement.

Un matin pluvieux et froid, elle se dirigea vers Flower-Cottage. Lily, un peu enrhumée, était au lit ; Arthur et les enfants à leur travail ; Julius encore couché ; quant au docteur, jamais, pas

plus que sa fille aînée, il n'avait mis les pieds dans la demeure préférée de lady Feel.

Liane, un peu frissonnante, pénétra dans la chambre close. Elle poussa les volets et vint vers le bureau. Après quelques tâtonnements, ses doigts rencontrèrent le ressort... Le testament de lady Anne était devant ses yeux. Elle le relut une dernière fois, et, résolument, enleva la tablette.

Celle-ci était faite d'un bois mince et tendre, facilement combustible. Liane la porta dans la large cheminée et alluma dessous des papiers qu'elle avait apportés, des brindilles sèches trouvées dans le jardin. La flamme s'éleva, léchant la tablette. Les caractères prirent soudain aux yeux de Liane des proportions démesurées, et, parmi eux, comme une dernière tentation, son nom apparut, très net...

Elle pouvait encore étendre la main, sauver la tablette à peine atteinte...

Mais les mains de Liane demeurèrent croisées sur sa poitrine, elle ne fit pas un mouvement, tandis que le bois s'enflammait, crépitait, et finalement s'effondrait en petites braises

incandescentes.

Un pas léger se fit entendre dans la pièce voisine...

Au seuil du salon apparut Madge, enveloppée dans un châle jadis blanc.

Oh ! comme vous êtes matinale, miss Liane, dit-elle avec surprise.

Elle s'interrompit brusquement... Elle venait d'apercevoir le bureau encore ouvert et veuf de sa tablette. Ses yeux se dirigèrent vers le foyer où des points rouges brillaient encore, puis se portèrent sur Liane, pâle et troublée, mais se redressant pour recevoir l'assaut.

– Où avez-vous mis la tablette ? demanda Madge d'une voix étranglée. Pourquoi y avez-vous touché ?.. Est-ce que... ?

Et son doigt désignait la cheminée.

– Oui, je l'ai brûlée, répondit fermement Liane. Ceci me regarde seule, Madge. Je remplirai malgré tout envers vous les intentions de lady Anne...

Elle s'interrompit en voyant se fixer sur elle

des prunelles étincelantes de fureur.

– Je ne veux rien de vous... jamais, jamais ! cria-t-elle violemment. Je vous hais maintenant, autant que ceux de là-bas... C'est un crime, ce que vous avez fait là !

– Voyons, Madge...

– Non, je ne veux pas vous écouter ! s'écria-t-elle furieusement en repoussant la main que Liane étendait vers elle. C'était tout ce qui restait de lady Anne, c'était sa volonté, et pour l'écrire elle a usé les derniers moments de sa vie... Et tout est fini. Ceux qu'elle détestait sont bien maintenant les maîtres de ses biens... par votre faute, par votre faute !

– Mais, mon enfant, comprenez que je devais agir ainsi ! Marian est ma cousine, et d'ailleurs, en la frappant, ainsi que son père, j'aurais du même coup atteint tant d'innocents !

– Qu'importe ! s'écria farouchement Madge. C'était le devoir, la justice... Oh ! si j'étais arrivée un peu avant, je vous l'aurais arrachée, je me serais jetée dans le feu plutôt que de la laisser

disparaître ! Mais c'est fini, fini ! dit-elle en se tordant les mains.

Des larmes coulaient sur ses joues pâles... Elle les essuya d'un geste brusque et, sans regarder Liane, sortit lentement de la maison.

– Je le devais, mon Dieu..., n'est-ce pas, je le devais ? murmura Liane en joignant les mains et en dirigeant son regard angoissé vers le grand crucifix de bronze. Je ne peux pas les condamner au déshonneur, ce serait odieux de ma part. J'accepte bien volontiers la pauvreté pour toute la vie si je puis ainsi réparer cette destruction obligée des volontés d'une morte.

Dans l'âtre, il ne restait plus qu'un petit tas de cendres encore fumantes. Liane referma les volets et quitta cette chambre où elle venait d'anéantir une fortune. Cet acte s'était accompli sans lutte contre elle-même, avec, seulement, le regret de méconnaître les intentions formelles de lady Feel. Désormais, Marian était sans conteste dame et maîtresse d'Alshem-Park.

... Novembre finissait. Depuis plus d'un mois, Arthur et Tony étaient partis, les invités venus

pour la chasse se faisaient plus rares. Marian commença ses préparatifs de départ, et un matin le break emmena à la gare Mrs. Letman et son mari. Alshem-Park était désormais livré au calme pour tout l'hiver.

Ce fut une période heureuse pour Liane. L'apaisement s'était définitivement fait en elle, elle éprouvait une intime satisfaction du sacrifice accompli, et s'efforçait d'oublier dans le travail et quelques distractions intellectuelles ce qui s'était passé à Flower-Cottage. Madge demeurait invisible pour elle, mais par Mrs. Nephton elle savait que la raison de la pauvre enfant avait des éclipses un peu plus fréquentes qu'auparavant.

La seule épreuve de Liane se trouvait dans le contact journalier avec le docteur Helwill. La déférence qui lui avait jusque-là semblé si naturelle envers cet homme austère coûtait maintenant extrêmement à son âme sincère, et, de fait, un observateur eût fini par discerner quelque chose de forcé, de contraint dans son accent et dans ses manières... Mais jamais plus, depuis lors, elle n'eut envers lui ces attentions délicates,

fruits de son âme reconnaissante, que Jonas Helwill recevait comme chose due. De même, les hautes et vertueuses théories de cet homme autrefois écouté comme un oracle ne provoquaient plus en elle qu'une pitié profonde, et désormais Jonas Helwill ne devait jamais rencontrer dans son regard l'approbation chaleureuse à laquelle sa nièce l'avait accoutumé.

Probablement ce changement ne passa pas inaperçu pour lui ; mais il n'en laissa rien paraître et continua à traiter sa nièce avec la froide condescendance, les formes compassées et correctes – enveloppe de son despotisme secret – dont il avait toujours usé envers elle.

Lily se fortifiait, devenait gaie et alerte, passait des heures à son piano et parlait souvent de Jemmy Resweld, son camarade d'enfance. Elle jouissait de la vie large, élégante d'Alshem-Park, mais toujours avec une sorte de crainte vague, et en l'entendant répéter : « Nous sommes trop heureux réellement ! » le cœur de Liane se serrait en pensant à la terrible menace qui avait plané sur cette jeune tête, sur toute cette heureuse famille –

menace qui, de toute apparence, se trouvait maintenant définitivement écartée par l'autodafé accompli dans la cheminée de Flower-Cottage.

La monotonie de cette existence hivernale se trouvait rompue par les visites de quelques voisins demeurés dans leurs terres, et, surtout, celles de Nathaniel Resweld, lorsqu'il pouvait s'absenter de Londres où le retenait son siège du Parlement. Il arrivait à l'improviste, en intime, demander à déjeuner, au retour de quelque course dans la campagne, ou bien il demeurait le soir, faisant de la musique avec Lily, inventant des jeux pour les enfants, causant philosophie et politique avec le docteur, discutant en allemand sur Goethe et Schiller avec Liane, ou encore disant avec une remarquable puissance dramatique des scènes de Shakespeare. Petits et grands l'accueillaient avec bonheur, et lui, seul dans la vaste habitation, trouvait ici pendant quelques heures l'illusion d'un foyer – du foyer paternel si doux et si chaud, et plus encore, peut-être de celui qui aurait pu être.

XVI

Mai reparut, et avec lui le docteur Letman et sa femme. Marian était déjà célèbre. Son œuvre avait eu les honneurs de la critique, elle avait été discutée, blâmée et surtout admirée... Sans négliger son travail, Mrs. Letman avait beaucoup paru dans le monde, elle s'était formé un cercle très étendu de relations choisies, elle avait poussé Julius à fréquenter les hommes politiques les plus en renom, et elle-même avait su les attirer dans son salon, déjà connu à Londres et fort recherché. En même temps, la jeune femme avait commencé à s'occuper d'œuvres philanthropiques et sociales...

L'été fut extrêmement brillant à Alshem-Park. Les hôtes se succédèrent dans la belle demeure qui leur était si largement ouverte, où Julius, radieux des succès de sa femme et grisé par la jouissance de ce luxe et de ces plaisirs délicats, se

montrait le plus charmant des maîtres de maison, où Marian régnait en souveraine incontestée, drapée dans le rayonnement de son intelligence et de sa beauté.

Liane passa à peu près inaperçue comme à l'ordinaire, mais Lily obtint de grands succès. Sa beauté demeurée toujours délicate, malgré les forces revenues, sa réserve exquise et la note très fine de son esprit attiraient et charmaient. Elle seule ne s'apercevait pas de l'admiration silencieuse provoquée par sa présence, elle demeurait toujours l'enfant simple et doucement gaie que Liane avait élevée.

Arthur parut aussi à Alshem-Park, toujours sérieux, toujours gravement tendre envers ceux qu'il aimait, mais dépouillé de cette mélancolie qui était autrefois en lui. Il était sur sa voie : un peintre connu de Julius le protégeait et le poussait vers les arts décoratifs. Avec un enthousiasme contenu, il développait ses projets à Liane, sa confidente, il lui montrait des dessins, lui demandait son avis et s'étonnait des idées suggérées par elle.

– Vous êtes artiste dans l’âme, chère Liane, lui disait-il. Quel dommage que vous n’ayez pu continuer l’étude du dessin !... Et, si vous aviez épousé un artiste, quelle inspiratrice vous auriez été !

Cette pensée, quelqu’un l’avait souvent répétée en lui-même. En entendant Liane donner son avis, discret mais sûr, sur un point littéraire ou une question politique, Nathaniel pensait :

« Quel soutien moral elle aurait apporté à son époux ! Quelle délicate intelligence sous cette apparence modeste et simple si digne d’une femme chrétienne ! »

L’automne revint, et, un matin embrumé et maussade, naquit un petit Michael Letman. Le jeune mère montra une joie modérée, mais Julius témoigna un extrême enthousiasme, à peine atteint par Liane et les jeunes tantes du nouveau-né. Dès le premier instant, ce poupon rouge et bien constitué devint le centre des préoccupations de tous, à part le docteur Helwill, que la naissance de son petit-fils ne dérangerait à peu près en rien de ses habituelles occupations.

Mrs. Letman étant une personne trop surchargée de travail pour s'occuper de son enfant, une nourrice se trouvait là, robuste et joviale paysanne du Staffordshire, dont Liane assumait tacitement la surveillance. D'ailleurs, le docteur Letman faisait de fréquentes visites à la nursery et prétendait élever son fils selon les dernières règles de l'hygiène.

Le surlendemain de la naissance de l'enfant, le pasteur Bredwy, de Betham, vint baptiser le petit Michael Letman – Mike dans l'intimité. Marian ne s'était pas souciée de demander à Julius, avant le mariage, que tous ses enfants fussent catholiques, et Mike devait être protestant par la faute de sa mère, car le docteur Letman, malgré son attachement à sa religion, eût cédé sans hésiter à la volonté de sa femme.

Liane avait bien essayé près de sa cousine une douce insinuation, mais elle reçut cette réponse faite d'un ton d'indifférence glaciale :

– Mon père le veut, Julius aussi... et à moi cela importe peu.

Au début de l'hiver, Marian et son mari

quittèrent Alshem-Park pour Londres, laissant l'enfant et sa nourrice au château, pour peu de temps, d'ailleurs, car à la fin de janvier tous les Helwill gagnèrent à leur tour la capitale. Cecily, qui avait de grandes aptitudes au professorat, devait y commencer des études supérieures, et le docteur voulait préparer les voies à l'ouvrage de médecine auquel il travaillait depuis deux ans.

Lily parut un peu dans le monde, mais, toujours assez vite fatiguée, elle préférait les tranquilles soirées d'études et de causerie avec Liane ou les heures passées à la nursery, près du petit Mike, un beau lutin brun qui avait les magnifiques yeux noirs de son père et la coupe de visage de Mrs. Letman. Liane remplissait près de lui le rôle maternel dédaigné par la belle Marian, et son dévouement n'aurait pu être plus grand si cet enfant eût été le sien. Aussi, dès que Mike put la reconnaître, ce fut une tendresse passionnée pour celle qui s'appelait elle-même, en lui parlant, tante Liane.

Mrs. Letman n'en parut pas jalouse, mais jamais elle n'eut un mot de reconnaissance pour

les soins dont Liane entourait son enfant. Un jour qu'elle était entrée par hasard à la nursery, elle dit à Liane en la voyant bercer dans ses bras le baby qui criait :

– Laissez-le donc à Polly, Liane, et ne vous croyez pas obligée de faire la bonne d'enfant. Malgré votre amour pour les babies, je doute que vous trouviez beaucoup de satisfaction à vous occuper de ce marmot pleurnicheur.

– Eh bien ! vous vous trompez, Marian, répondit tranquillement Liane. Malgré la fatigue, je trouve un réel bonheur à donner mon temps à ce petit être, à voir s'éveiller sa toute jeune âme et se développer son intelligence. C'est là une des plus grandes douceurs de la vie... et cependant vous vous en privez, Marian !

– Oh ! très facilement ! dit-elle avec un léger mouvement d'épaules. J'aime beaucoup mon fils, certes, mais, quant à verser dans ces sentimentalités, c'est là une chose tout à fait hors de mon tempérament.

Et, réellement, comment eût-elle mené de front ce soin de son enfant, les travaux

intellectuels, les soirées et réunions de toutes sortes, les œuvres charitables auxquelles elle prêtait son concours ? Il y avait là une impossibilité absolue, et, de toute nécessité, il fallait choisir... Et Marian avait choisi ce qui convenait à son esprit supérieur.

Malgré l'invitation de Mrs. Letman, faite une fois pour toutes, Liane paraissait peu dans le salon de sa cousine. Elle demeurait au milieu des enfants, visitée souvent par Arthur, qui avait sa chambre dans la maison de sa sœur, et quelquefois par Nathaniel Resweld, lors de ses fréquents séjours à Londres. Anny, mariée depuis l'automne à un industriel de Birmingham, venait aussi parfois visiter sa chère miss Liane et son amie Lily... Et la vie était douce dans la vieille maison, au milieu de l'incessant mouvement de la grande cité.

Au printemps, les pénates des Helwill et des Letman se trouvèrent de nouveau transportées à Alshem-Park. Ambroise manquait : il était à Oxford pour se préparer à la carrière ecclésiastique... De nouveau, les visiteurs

commencèrent à affluer au château, attirés par la grâce et la gaieté de Julius, par la vie large et intelligente que l'on menait à Alshem-Park, par la personnalité tout à part de la maîtresse du logis. Marian ne cachait plus à sa famille et à quelques intimes le désir éclos en elle depuis les premiers temps de son mariage : elle voulait diriger Julius vers la politique, lui faire briguer un siège au Parlement... Et le jeune docteur, d'abord peu enthousiaste, se prêtait maintenant de bonne grâce aux ambitieuses visées de sa femme.

Liane avait quitté Londres avec joie, et elle trouva Alshem-Park plus charmant encore, elle goûta plus délicieusement le plaisir des promenades à travers champs ou dans les allées du parc, garnies d'une verdure printanière. Elle retrouvait les braves gens auxquels elle s'intéressait, elle entrait de nouveau dans les pauvres maisons où sa venue était accueillie avec une joie sincère, sinon toujours très démonstrative.

Elle revit Mrs. Nephton, fort souffrante de rhumatismes, mais paisible et égale à son

ordinaire. Madge lui donnait cependant de gros soucis. L'Irlandaise avait pris une humeur sombre impossible à vaincre, elle sortait peu maintenant et maigrissait à vue d'œil.

– Elle est en haut, dans sa chambre, répondit Mrs. Nephton à une question de Liane. Mais elle m'a dit qu'elle ne voulait pas vous voir, que sa porte serait fermée à clef si vous paraissiez... Que lui avez-vous donc fait pour qu'elle vous déteste ainsi, miss Liane ?

La jeune fille soupira sans répondre. Cette question ravivait les souvenirs de Flower-Cottage, ensevelis avec tant de peine. Madge non plus n'avait pas oublié... Mais cependant elle n'avait pas parlé.

Mike grandissait. Il jouissait, lui aussi, des charmes d'Alshem-Park, et sa petite intelligence s'éveillait chaque jour. Il adorait sa tante Liane et presque autant sa tante Lily, il poussait des petits cris de joie à la vue de son père, mais une moue expressive, prélude des pleurs, accueillait la présence du docteur Helwill, et de grands yeux surpris, un peu inquiets, se fixaient sur Marian

lorsqu'elle s'approchait de son fils pour le caresser, d'un geste pondéré, admirablement correct, comme l'était le baiser déposé sur le front de l'enfant. Marian aimait probablement son fils par devoir, et ce devoir avait ses limites tracées et ses règles immuables, tout comme un autre.

Un après-midi où une nombreuse compagnie se trouvait réunie à Alshem-Park, Liane, qui amusait Mike un peu souffrant ce jour-là, vit entrer dans la nursery Lily, délicieuse dans sa toilette de crêpe blanc. La beauté de la jeune fille, sans perdre sa finesse exquise, s'était encore développée depuis quelques mois, et l'expression mélancolique de son regard s'était complètement évanouie sous l'action du calme bonheur dont elle jouissait au milieu des siens.

Cependant, une fatigue se lisait aujourd'hui sur sa physionomie. Liane en eut aussitôt l'explication en entendant Lily dire :

– Chère Liane, j'ai fui les aimables invités de ma sœur. Figurez-vous que me voici en proie à d'affreuses névralgies, et, réellement, je ne

pouvais plus y résister. Aussi vais-je avoir recours à mon remède habituel : une petite promenade dans le parc. Voulez-vous me donner la clef de Flower-Cottage ? J'irai voir si j'y trouve une de ces merveilleuses roses blanches dont nous n'avons pas les pareilles ici ; elle fera admirablement ce soir dans les cheveux noirs de Marian.

– Voici la clef, ma chérie. Je vous aurais accompagnée volontiers, mais j'ai envoyé Polly faire une commission à Bridge, et il faut que j'endorme master Mike. S'il ne se fait pas trop prier, j'irai vous rejoindre tout à l'heure.

Lily s'éloigna. De la fenêtre, tout en berçant l'enfant, Liane la vit passer dans une allée, blanche et doucement fière comme la fleur virginale dont elle portait le nom. Sa taille était demeurée mince et flexible, sa tête délicate se penchait toujours un peu comme autrefois, et ses gestes gardaient quelque chose de la langueur malade, mais pleine de grâce, qu'ils avaient longtemps possédée... Cependant c'était tout ce qui demeurait de la frêle Lily qui était arrivée

jadis à Alshem-Park. Bien que le docteur Helwill imposât encore de grands ménagements, la santé de la jeune fille était définitivement rétablie, et déjà le révérend Resweld avait fait au sujet de son fils cadet des ouvertures qui avaient paru fort agréer à Jonas Helwill. Lily et Jemmy, déjà d'accord, offraient l'image d'une parfaite félicité.

Malgré tout, un peu de tristesse serrait le cœur de Liane. Elle avait fait un rêve très doux : Lily avait une ardente sympathie pour le catholicisme et, sans que Liane lui eût jamais parlé la première, elle l'avait souvent interrogée, montrant le malaise et les regrets d'une âme à l'étroit dans des croyances sans appui. Liane espérait la voir un jour se donner tout entière à la vérité... Mais son union avec un ministre de l'erreur serait un obstacle sinon insurmontable, du moins bien difficile à renverser.

Master Mike s'était promptement endormi. Profitant du retour de Polly, Liane alla chercher une ombrelle et se dirigea vers Flower-Cottage.

Elle avait à peine fait quelques pas qu'elle s'entendit appeler par Arthur. Elle s'arrêta et il la

rejoignit rapidement.

– Voulez-vous de moi pour compagnon, Liane ? J’ai laissé là les joueurs de polo, car je ne suis pas très amateur de sports, comme vous le savez.

– Alors, vous ne méritez pas d’être anglais, Arthur, dit Liane en riant. Venez, nous allons retrouver Lily à Flower-Cottage, où elle est à la recherche d’une rose unique, paraît-il.

Ils continuèrent leur route en causant gaiement. Arthur, comme Lily, avait pris un tour d’esprit plus vif, son âme fermée s’ouvrait un peu, surtout avec ceux qu’il aimait. Toujours mince, d’apparence excessivement distinguée, ainsi qu’il l’avait été dès l’enfance, il avait acquis une décision virile, sans perdre toutefois sa douceur un peu rêveuse et l’extrême délicatesse de son âme. Liane, Lily et lui formaient un trio qui se comprenait toujours, et qui se transformait tout naturellement en quatuor lorsque paraissait Nathaniel Resweld.

Flower-Cottage était littéralement débordant de roses à cette époque de l’année. Elles

escaladaient les vieux troncs, couraient en guirlandes le long de la terrasse, couvraient d'un manteau embaumé les murs de clôture et les kiosques rustiques, envahissaient les plates-bandes et les moindres recoins. C'était une avalanche fleurie et l'enclos tout entier en était parfumé.

– Regardez, Liane, dit Arthur.

Il désignait le petit temple hindou, entouré d'un véritable buisson de roses pourpres, veloutées, près desquelles ressortait admirablement la blancheur des murailles. Du toit tombaient des traînes de jasmin, mêlées aux fleurs énormes d'une clématite... Et, tout alentour, des arbustes au feuillage touffu répandaient une ombre mystérieuse, dont le silence n'était troublé que par des gazouillis d'oiseaux.

– Ce petit coin est absolument délicieux ! déclara Arthur. Oh ! quelles merveilleuses pivoines !... Je vais vous en cueillir une, Liane.

Et, prenant le petit sentier qui conduisait à la porte du temple, il se dirigea vers un massif de

pivoines roses placé près du seuil. Mais une exclamation d'effroi lui échappa et Liane le vit s'élaner derrière les roses.

Elle le rejoignit et ne put retenir un cri... Sur un banc de marbre adossé au temple, et caché par la vigoureuse floraison des roses, Lily était affaissée, les yeux clos, le teint aussi blanc que sa robe de crêpe, semblable à un beau marbre entouré d'une pourpre impériale... Mais sur cette physionomie immobile paraissait une souffrance poignante.

– Vite, des sels, quelque chose ! dit Arthur d'une voix haletante. Tenez, j'y cours, Liane, essayez pendant ce temps...

Mais Lily ouvrit les yeux. Ses grandes prunelles d'azur, débordantes d'une désolation infinie, se posèrent d'abord sur Arthur, puis sur Liane. Un frisson agita la jeune fille et ses paupières se fermèrent de nouveau.

– Ce n'est rien... un simple malaise, un petit évanouissement, dit-elle d'une voix faible où passaient des vibrations douloureuses. Je me sens mieux, je pourrai bientôt marcher.

– Marcher ! Non, certes, ma chérie, nous vous porterons ! dit Arthur en caressant la chevelure soyeuse de sa sœur. Je vais chercher mon père...

Lily frissonna encore et sa main se crispa sur celle de Liane. Elle dit d'un ton suppliant :

– Non, pas encore..., pas encore ! Laissez-moi un peu me reposer.

– Tant que vous voudrez, ma Lily, dit tendrement Liane en baisant le front glacé. Mais, Arthur, je crois qu'il sera inutile d'aller chercher votre père, Lily n'est pas si lourde que nous ne puissions la porter à nous deux.

– Oui, oui, c'est cela ! murmura Lily. Et vous me soignerez, vous ne lui direz rien... pour ne pas l'inquiéter.

Liane eut peine à retenir un sourire sceptique. Le docteur Helwill ne lui paraissait pas homme à s'inquiéter si vite, même pour l'enfant qu'il semblait un peu préférer aux autres. Mais Lily aimait beaucoup son père, et cette affection filiale s'imprégnait chez elle de toutes les délicatesses.

Ils demeurèrent ainsi un quart d'heure, Liane

et Arthur épiait anxieusement le retour des forces chez la jeune fille. Lily gardait toujours les yeux fermés, comme si le jour lui eût causé une vive souffrance...

... Elle les rouvrit enfin et dit d'un ton résolu :

– Allons, retournons maintenant. Laissez-moi essayer de marcher, voulez-vous ?

Elle se redressa avec leur aide et se mit sur ses jambes un peu chancelantes... Arthur se baissa et ramassa une magnifique rose blanche aux reflets nacrés, qui gisait à terre près de la jeune fille.

– Il serait dommage de la laisser faner là, dit-il en la tendant à sa sœur.

Mais la petite main de Lily la repoussa presque violemment.

– Non, non, laissez-la, Arthur, c'est une mauvaise fleur, dit-elle d'une voix entrecoupée. Laissez-la mourir ici... comme sont mortes d'autres fleurs, murmura-t-elle d'un ton de navrante douleur.

Liane et Arthur échangèrent un coup d'œil anxieux.

Lily leur paraissait sous l'empire de la fièvre... En la soutenant, ils la firent sortir de Flower-Cottage et gagnèrent lentement le château. Un quart d'heure plus tard, la jeune fille était au lit, calme et silencieuse, déclarant qu'elle était beaucoup mieux, que ce malaise était tout à fait passager et dû probablement à la chaleur excessive, et demandant que l'on n'en dît rien à son père et à Marian.

Mais ni Liane ni Arthur ne voulurent prendre sur eux cette responsabilité. Aussitôt après qu'Arthur eut été expliquer au docteur la cause de l'absence de Lily, Jonas Helwill entra dans la chambre de sa fille. Toujours calme et compassé, il s'approcha du lit et se pencha vers elle.

Les yeux de Lily étaient clos, sa main serrait fiévreusement le drap, son teint déjà si pâle était devenu livide... Le docteur dit d'un ton froid, cependant nuancé de quelque douceur :

– Qu'avez-vous donc, Lily ? Que vous est-il arrivé ?

– Rien, père..., rien du tout de sérieux, je vous assure.

Les mots avaient peine à sortir de ses lèvres. Elle ouvrit les yeux et regarda son père, mais ce regard, d'une tristesse pathétique, ne témoignait pas d'un parfait retour à l'état normal. Les sourcils du docteur se froncèrent quelque peu. Mais, après avoir sérieusement examiné sa fille, il déclara qu'il n'y avait en tout cela qu'un état nerveux demandant surtout de la tranquillité. Ayant prescrit un remède, il laissa Liane près de la malade et rejoignit les hôtes de Marian. Mais il revint à plusieurs reprises dans la soirée, et chaque fois Lily, dont les nerfs paraissaient décidément ébranlés, ne pouvait réprimer un tressaillement et une contraction de son visage altéré.

XVII

Le lendemain, Lily, bien qu'elle fût encore très pâle, avec un grand cerne sous les yeux, se déclara parfaitement remise et voulut reprendre ses occupations habituelles. Elle passa comme à l'ordinaire un long temps à son piano, alla embrasser Mike, soigna les fleurs des jardinières, causa selon son habitude pendant le déjeuner que la famille Helwill prenait dans la salle à manger particulière... Mais les morceaux de musique choisis se trouvèrent être les plus mélancoliques, les plus douloureusement beaux du répertoire de Lily. Sa visite à Mike fut brève et privée des joyeux amusements auxquels se livraient d'ordinaire la jeune tante et le baby. Un premier mouvement lui fit bannir les roses des jardinières, et ce ne fut qu'après un moment de pénible réflexion qu'elle se décida à les grouper dans la mousse, avec une visible répugnance. Enfin, pas une seule fois la salle à manger n'entendit ces

doux éclats de rire qui charmaient tous les convives et adoucissaient même quelque peu la rigidité du docteur Helwill.

Dans l'après-midi, il en fut de même. Prétextant un reste de fatigue, elle refusa de prendre part à la partie de tennis, mais demeura au milieu des hôtes du château, toujours prévenante et gracieuse, parfois souriante – mais quel sourire mélancolique ! La pâleur n'avait pas quitté ses joues, et ses grands yeux bleus avaient retrouvé le regard d'autrefois – ce regard d'au-delà, étonnamment profond et pensif, avec, aujourd'hui, une lueur de souffrance mystérieuse que n'avaient jamais révélée les yeux de Lily adolescente.

Et ce fut cette nouvelle Lily qui vécut désormais à Alshem-Park. Elle menait la même existence qu'auparavant, elle paraissait dans le monde, conservait sa grâce et sa présence d'esprit habituelles, se parait de toilettes élégantes et ne négligeait aucune de ses occupations... et cependant un changement total s'était accompli en elle. La sève de vie nouvelle qui avait

transformé le frêle et maladif bouton de rose en une fleur radieuse, tout ouverte à l'espérance, cette sève puissante qui faisait rayonner au-dehors l'âme pure de Lily semblait tarie. Dans ses beaux yeux toujours candides et clairs, nul ne revit la joie paisible et profonde qui les animait si souvent depuis le retour de Lily à la santé, et jamais plus Liane ne l'entendit répéter : « Je suis trop heureuse, vraiment ! »

Cette transformation soudaine et inquiétante ne passa inaperçue pour aucun des membres de la famille. L'une des premières, Liane questionna doucement la jeune fille... Mais Lily, sans interrompre la broderie à laquelle travaillaient en ce moment ses doigts habiles, répondit paisiblement :

– Mais je n'ai rien, Liane... Vous dites que je suis triste ? C'est la tendance de mon caractère, et il faut me prendre telle que je suis, voyez-vous, ma pauvre chérie.

– Mais depuis que vous vous portiez mieux, Lily, vous n'étiez plus ainsi. C'est à dater de votre indisposition à Flower-Cottage...

Un petit frisson agita les épaules penchées de Lily. Sans lever les yeux, elle répondit du même accent très calme :

– Oui, j’ai été fatiguée... C’est que, probablement, je n’étais pas si bien remise qu’on le croyait.

Et Liane dut se contenter de cette vague explication... Mais une crainte terrible avait surgi en elle, qu’elle ne pouvait communiquer à personne.

Parfois elle surprenait, fixé sur elle, le regard de Lily, et il y avait dans ces yeux graves tout à la fois une supplication, une reconnaissance ardente, une souffrance indicible. Mais les lèvres de la jeune fille étaient closes, jamais il ne s’en échappa une plainte ou un mot qui pût mettre Liane sur la voie.

Marian elle-même, malgré ses préoccupations personnelles, s’aperçut de ce changement singulier de sa sœur favorite, et elle lui dit un jour :

– Qu’y a-t-il donc dans cette petite tête ? Vous

semblez parfois un corps sans âme, ma pauvre Lily.

– Vous trouvez ?... Cependant, j’ai bien toujours mon âme, je vous assure, Marian, et je ne saurais m’en passer. Certaines gens, cependant, seraient peut-être heureux de ne pas posséder quelque chose d’aussi gênant, avec laquelle il faut toujours compter, quoi que l’on prétende.

Sa voix avait une intonation singulière, un peu âpre et douloureuse, et Marian la regarda avec quelque surprise. Mais Lily examinait avec une extrême attention des échantillons de soieries étalés sur la table du parloir, et, lorsqu’elle reprit la parole, son accent avait recouvré la douceur un peu lente qui lui était naturelle.

Vers le milieu d’août, James Resweld arriva à Liswill-Court, et dès le lendemain il se présenta à Alshem-Park. Tous les habitants du château étaient réunis dans le parc, non loin de l’espace découvert où se trouvait installé le tennis. Après avoir salué Mrs. Letman et les dames qu’il connaissait, le jeune homme s’avança vers Lily

qui se trouvait parmi les joueurs. Le visage de la jeune fille, demeuré toujours pâle depuis son évanouissement, était devenu aussi blanc que son corsage de linon... Elle tendit la main à Jemmy en disant d'un petit ton bref, sans le sourire heureux qui accueillait toujours le frère de Nathaniel :

– Bonjour, monsieur Resweld... Vous avez de bonnes nouvelles d'Anny ?

– Très bonnes, miss Lily, répondit le pauvre Jemmy visiblement interloqué par cet accueil inusité. Mais, vous, n'êtes-vous pas souffrante ? Votre mine...

– Oui, je ne suis pas bien, dit-elle du même accent bref, sans regarder Jemmy. Je me croyais guérie, mais je vois bien qu'il n'en est rien. Je serai toujours une très pauvre santé, il n'y a pas à dire... Et je crois que je ferai mieux de laisser ce jeu qui me fatigue décidément beaucoup.

Ses lèvres tremblaient un peu, et, de fait, elle semblait extrêmement lasse. Elle s'éloigna sans jeter un regard sur Jemmy et alla s'asseoir un peu à l'écart dans un grand fauteuil d'osier où disparaissait sa mince personne, comme autrefois

dans la vaste bergère de Liestown. Elle appuya sa tête contre le dossier et demeura ainsi immobile, ses mains glacées croisées sur sa jupe, ses yeux désolés levés vers le ciel strié de nuages pâles... Ce fut ainsi que la trouva un peu plus tard Arthur. À la question un peu anxieuse de son frère, elle répondit avec une absolue tranquillité :

– Je me reposais, tout simplement. Les sports me fatiguent beaucoup et je crois plus raisonnable d’y renoncer.

Quelques jours après, ce fut la danse que Lily dut quitter, puis un peu plus tard toutes les réunions du soir, qui la fatiguaient tant ! disait-elle.

Et, de fait, elle maigrissait visiblement et perdait l’appétit. En même temps, Liane constatait avec une stupeur anxieuse qu’elle conservait envers Jemmy sa soudaine attitude d’indifférence glaciale, sans paraître s’apercevoir de la surprise douloureuse du pauvre garçon, ni comprendre ses essais d’explication. Mais, chaque fois qu’il venait à Alshem-Park, elle était saisie le soir d’un accès de fièvre qui lui ôtait

progressivement un peu de ses forces déjà chancelantes.

Liane résolut d'en avoir le cœur net ; et, un jour que Lily, ayant vu James Resweld traverser la cour, sortait du salon de sa sœur, elle entraîna la jeune fille dans une petite pièce écartée et la fit asseoir près d'elle. Là, lui entourant le cou de son bras caressant, elle dit en plongeant son regard dans les yeux limpides levés vers elle :

– Réellement, Lily, qu'est-il arrivé ? Qu'avez-vous contre ce pauvre James ?

Le corps frêle de Lily frissonna un peu, mais, sans détourner les yeux, elle répondit froidement :

– Contre lui ?... Mais absolument rien, Liane, je vous assure.

– Dans ce cas, pourquoi ce changement à son égard ? Pourquoi le faites-vous souffrir ainsi ?

Cette fois, les grands yeux s'emplirent de larmes. Lily laissa tomber sa tête sur l'épaule de Liane et se mit à sangloter tout bas. C'était une douleur immense, déchirante dans sa tranquillité.

– Ma petite fille !... Mais qu’avez-vous donc, pauvre chérie ? Voyons, dites cela à votre Liane...

Sans relever la tête, Lily balbutia :

– Ce n’est rien... Je suis bien lâche. Non, il n’y a rien...

– Ce n’est pas possible, enfant. Vous n’êtes plus la même depuis quelque temps.

Lily frissonna encore. Ses sanglots cessèrent subitement et elle redressa sa taille ployée pour regarder Liane bien en face. Ses yeux étaient encore mouillés mais ils exprimaient une fermeté extrême, une invincible résolution.

– Liane, je veux vous demander un service. Dites à James Resweld... faites-lui comprendre que jamais je ne me marierai...

– Lily, que dites-vous ? Quelle est cette singulière résolution, mon enfant ?... Pourquoi cela ?

– Pourquoi ? répéta Lily d’un ton lointain. Vous lui direz, si vous voulez, que c’est à cause de ma santé... ou toute autre chose à votre gré.

– Mais ce n’est pas pour cela, Lily ? Non, j’en

suis sûre ! Pourquoi faire saigner ainsi votre pauvre cœur, mon enfant chérie ?

– C’est mon devoir, dit-elle en se raidissant. Tâchez que Jemmy comprenne bien que tout est fini afin qu’il parte... oh ! qu’il parte, Seigneur !

Et elle tordit ses petites mains frêles en prononçant ces mots d’un accent navrant... Liane n’insista pas, mais un pli profond se forma sur son front.

Sa délicate négociation près de Jemmy ne se passa pas sans peine. Le jeune homme se révolta, en appela au docteur, à Marian, à Arthur. Ceux-ci n’avaient pas été sans s’apercevoir de la nouvelle attitude de Lily vis-à-vis de celui que tous considéraient tacitement comme son fiancé, mais ils pensaient qu’il s’agissait là d’un caprice passager, bien que cette explication fût peu compréhensible de la part d’un caractère sérieux tel que celui de Lily. Ils furent stupéfiés en apprenant sa résolution... Un à un, ils tentèrent de faire revenir la jeune fille sur cette décision étrange ou tout au moins d’en connaître la véritable cause. Mais à toutes les questions de

son père, de sa sœur et de son frère, elle répondait avec une douceur et un calme navrants à force d'intensité :

– Je ne veux pas me marier, j'aime mieux demeurer près de vous... D'ailleurs, ma santé n'est pas du tout remise comme on le croyait.

Et, de fait, il n'y avait là rien que de réel. Lily dépérissait tout doucement mais visiblement... Seulement, elle ne rappela jamais que ce changement datait du jour où Liane et Arthur l'avaient trouvée affaissée au milieu des roses du petit temple. Mais eux s'en souvenaient, ils ne devaient pas oublier l'instant où, pour la dernière fois, ils avaient vu Lily gaie et bien portante, radieuse et fraîche jeunesse, s'en allant vers Flower-Cottage à la recherche d'une rose.

À la fin de l'automne, Mike tomba malade, et ce qui n'avait été au début qu'une sérieuse indisposition devint rapidement si grave que le docteur Helwill dut précipitamment expédier un domestique à Bridge pour envoyer un télégramme à Julius et à Marian retournés à Londres. En attendant, Liane ne quittait pas le

chevet de l'enfant, et Lily, ne pouvant le veiller, venait s'asseoir dans la journée près du petit malade brûlant de fièvre qu'elle contemplait avec un indéfinissable regard.

Le docteur Jonas prodiguait à son petit-fils les soins les plus consciencieux, avec l'impassibilité dont il ne se départait jamais. Aucune émotion ne se lisait sur ce pâle visage, toujours le même depuis que Liane l'avait vu pour la première fois dans la petite maison de Mieningen. Jonas Helwill ne paraissait pas vieillir... peut-être parce que la sécheresse de cœur et l'ambition cachée l'avaient empêché d'être jamais réellement jeune.

À l'heure où, selon toutes probabilités, devaient arriver les parents, Liane envoya la voiture à la gare. Elle ne ramena que Julius, très inquiet, qui expliqua que Marian se trouvait retenue par une conférence dans un club d'ouvrières, mais qu'elle arriverait le lendemain.

La nuit fut très mauvaise. Julius ne quitta pas son enfant, et la sincère douleur de ce cœur un peu frivole souvent, mais bon et capable d'un certain dévouement, faisait mieux ressortir la

froideur de l'aïeul et le coupable égoïsme de la mère.

Cependant, il fallait rendre à Jonas Helwill cette justice qu'il ne négligeait rien pour combattre la mort guettant son petit-fils et montrait un dévouement qui, pour être glacé, n'en était pas moins réel. Le médecin de Betham, appelé en consultation, le constata d'un ton respectueusement admiratif... Mais rien ne pouvait sauver Mike. Vers midi, on ne put se dissimuler que tout espoir était perdu.

– Et Marian qui n'est pas là ! murmura Julius avec désespoir. Je lui disais bien de laisser là son club ! Mais elle m'a répondu : « C'est mon devoir, je ne puis l'abandonner pour une petite indisposition d'enfant... »

– Mais cet enfant est son fils !... Le voici, son devoir, le premier, le seul ! s'écria Lily, dont l'indignation débordait dans les grands yeux souffrants. A-t-elle donc l'esprit tellement faussé qu'elle tombe sincèrement dans de pareilles aberrations ?

– Mais qu'avez-vous, Lily ! balbutia Julius,

stupéfié de cette véhémence sortie de la tranquille jeune fille. Marian a toujours su exactement où se trouvait son devoir, et il ne faut pas oublier qu'on ne peut demander à une femme supérieure de tenir la conduite ordinaire.

– Alors, que ces femmes supérieures ne se marient pas, dit froidement Lily. C'est un crime de leur part, puisqu'elles ne peuvent aimer réellement leur mari et leurs enfants. Elles, et c'est tout... Mais, fort heureusement, toutes ne sont pas ainsi.

– Il n'y a rien à reprocher à Marian. Elle sait que son fils est entouré, soigné, et qu'elle peut accomplir en paix les devoirs assignés par la Providence... Rappelez-vous qu'elle n'a pas reçu le lot commun, Lily.

C'était le docteur Helwill qui prononçait ces mots d'un ton péremptoire... Lily ne répliqua pas, mais en observant sa physionomie il était aisé de voir que le témoignage de son père – ce témoignage aveuglément cru autrefois – ne l'avait aucunement convaincue.

À quatre heures, Mike était près de sa fin. Il

reconnaissait pourtant encore ceux qui l'entouraient, et ses grands yeux noirs semblaient les implorer de le délivrer de sa souffrance.

– Marian pourrait être ici, maintenant, murmura Julius qui frémissait d'impatience.

Une porte s'ouvrit tout à coup un peu brusquement, et Mrs. Letman entra, toute blanche dans ses fourrures. Elle balbutia d'une voix haletante :

– Que me dit-on ?... Mike ?...

– Il va mourir, dit gravement Liane.

Marian s'approcha du berceau, se pencha vers son enfant. Mike tourna les yeux vers elle..., ses grands yeux déjà voilés qui le la reconnurent pas.

Elle murmura :

– Mon Mike, mon enfant...

Le tout petit corps eut un tressaillement, les yeux de Mike s'ouvrirent très grands...

– Tante Liane..., dit-il d'une voix presque imperceptible.

Et ce fut fini. Le beau, le joyeux petit Mike

avait rejoint les anges.

– Il n'est pas mort ? dit Marian en voyant Lily baiser éperdument les petites mains crispées.

– Hélas !... répondit Julius au milieu d'un sanglot qui déchirait sa gorge.

Marian eut un long frisson. Elle se pencha et posa ses lèvres sur le petit front blanc, longuement, comme si elle eût voulu compenser les rapides et rares baisers donnés à l'enfant durant sa vie. Lorsqu'elle se redressa, il y avait dans ses yeux une expression de douleur un peu farouche.

Elle ne quitta pas le lit de mort de l'enfant. Elle l'ensevelit elle-même avec Liane, sans une larme, sans que sa main tremblât ; elle couvrit le petit corps de fleurs blanches et le coucha dans la bière doublée de satin. Jamais, pendant sa vie, Mike n'avait reçu tant de soins de sa mère, jamais elle n'était demeurée si longtemps près de lui.

Durant ces tristes moments, et plus tard, en suivant le petit cercueil porté au cimetière de Bridge, la jeune femme ne donna aucune marque

extérieure de chagrin. Elle fut d'une correction presque désespérante, d'un calme qui excita l'admiration de certains, un peu de blâme de la part des cœurs sensibles, surtout des cœurs de mères... Sans précipitation, mais avec une hâte visible, elle quitta Alshem-Park le soir même, emmenant Julius désolé. Dès le lendemain, son existence habituelle reprenait son cours.

Jamais plus Marian ne prononça le nom de Mike. Tout ce qui rappelait l'enfant disparu et le souvenir du petit ange si vite envolé parut pour toujours absent de sa pensée.

À Alshem-Park, il n'en fut pas de même. Longtemps, Liane et Lily, et les enfants eux-mêmes, pleurèrent le petit Mike, qui avait été tellement mêlé à leur vie cette dernière année.

XVIII

Le printemps reparut encore, trouvant à Alshem-Park les Helwill qui y étaient demeurés tout l'hiver, à part Cecily obligée de continuer ses études. Le climat de Londres avait été jugé mauvais pour la santé de Lily... Mais celui d'Alshem-Park ne devait pas être bien meilleur, car un changement effrayant s'était fait chez la jeune fille. Languissante et pâle, elle essayait encore de donner le change à ceux qui l'entouraient, mais eux ne s'y trompaient pas. Lily était certainement très mal.

Le docteur Helwill était devenu excessivement sombre et passait ses journées dans son cabinet de travail, plongé dans d'arides travaux. Il essayait pour Lily les régimes les plus fortifiants, et elle acceptait tout avec une résignation mélancolique, quelquefois avec un sourire plus navrant que des larmes... Son père s'éloignait, le

front barré d'un pli profond, ou bien, debout dans une embrasure de fenêtre, à demi caché derrière les rideaux, il considérait avec une indéfinissable expression la jeune créature alanguie et pensive dont les doigts frêles travaillaient cependant toujours diligemment. Sans doute cet homme, dont la ténacité avait réussi à renverser tous les obstacles, s'irritait de se trouver impuissant devant sa fille malade.

Marian se montrait extrêmement attentive envers sa sœur, elle la comblait des présents qu'elle savait plaire davantage à la jeune fille... Mais Lily semblait étrangement détachée de tout. Elle remerciait sa sœur sans l'empressement, la reconnaissance émue témoignée autrefois au moindre don de Marian, et, lorsque la jeune femme avait disparu, elle remettait tout à Liane, les livres, la musique, les délicats objets d'art, les étoffes légères et soyeuses, ses préférées l'année précédente.

– Tenez, vous me garderez tout cela, chère Liane, je ne sais qu'en faire, vraiment, mais je ne veux pas désobliger Marian en les refusant.

– Comment, vous ne savez que faire de cette musique, de ces poésies que vous aimez tant ?... Et cette robe bleu pâle, si charmante ?...

– Oh ! j’ai assez de toutes ces choses, il ne me manque rien ! répondait Lily avec un geste las. Prenez, ma Liane, vous me ferez tant de plaisir !

Et ce détachement absolu n’était pas le moindre des symptômes qui inquiétaient cruellement Liane.

Julius émit l’idée qu’un changement d’air, un voyage même serait favorable à Lily. Le docteur l’approuva après réflexion, et Liane fut chargée de sonder les désirs de Lily au sujet du pays qu’elle préférait connaître. Mais Lily ne paraissait plus avoir de désirs... Liane désespérait d’arriver à son but, lorsque, parlant de l’Autriche, sa patrie, elle entendit la voix un peu voilée de Lily qui murmurait :

– J’aurais aimé connaître la maison où vous êtes née, où a vécu votre mère...

– Mais rien n’est plus facile, mon enfant ! s’écria joyeusement Liane. Nous pouvons très

bien faire ce petit voyage, en allant doucement, pour ne pas vous fatiguer. La maison, louée depuis une quinzaine d'années, se trouve libre voici bientôt un an par suite de la mort du dernier locataire. Nous resterons quelque temps à Mienningen pour nous reposer, et vous reviendrez toute fortifiée par l'air pur que l'on respire là-bas.

Un sourire mélancolique effleura les lèvres de Lily.

– Essayons-en, si vous le voulez, dit-elle de l'air détaché qui ne la quittait plus.

Un beau jour de juin, Liane, Lily et le docteur Helwill s'embarquèrent pour la France. Ils demeurèrent huit jours à Paris et de là gagnèrent l'Autriche. La vieille Dominica, encore ingambe malgré son très grand âge, avait été prévenue de cette arrivée. Les voyageurs trouvèrent la maison rangée, nettoyée de fond en comble et parée de fleurs rustiques.

– Oh ! que vous êtes bien toujours la même, mademoiselle Liane ! s'écria Dominica en serrant dans ses bras la jeune fille qui l'embrassait

affectueusement. Je vous aurais reconnue n'importe où, allez !... Vous ressemblez surtout à M. Étienne, mais vous avez les yeux de votre douce mère.

Lily montra un certain contentement de se trouver installée dans cette pittoresque petite maison, un peu sombre d'aspect avec ses murailles noirâtres et son revêtement de lierre, mais placée dans une situation ravissante. L'air était particulièrement pur et vivifiant dans ce coin de pays, ce qui y amenait pendant l'été bon nombre de citadins en quête de villégiature. Mais les Helwill ne cherchèrent pas à nouer des relations et à introduire un peu de variété dans leur existence. Le docteur, dès son arrivée, avait repris son travail dans la grande chambre un peu sombre qu'il avait occupée lors de la mort de M^{me} de Lœinstein. Lily avait été installée dans une pièce du rez-de-chaussée qui avait été la chambre de la mère de Liane. Elle était peu vaste, très simplement meublée, mais claire et douée d'une vue très étendue sur un horizon charmant de jardins, de cours d'eau et de forêts.

Liane éprouva un serrement de cœur en voyant Lily s'asseoir dans le fauteuil où si souvent elle avait vu sa mère, pâle et alanguie comme l'était cette enfant, et surtout lorsqu'elle la vit étendue sur le lit très bas, sans rideaux, où s'était éteinte M^{me} de Lœinstein. Il y avait là de poignantes analogies.

Lily paraissait cependant un peu mieux. Elle prenait intérêt à ce qui l'entourait, admirait sincèrement la vue découverte des fenêtres, questionnait Dominica sur les anciens habitants de cette maison. Mais elle ne reprenait pas de forces et la gaieté ne reparaisait plus dans ses yeux, trop grands maintenant pour son visage amaigri.

Un jour, elle voulut absolument accompagner Liane à l'église toute proche. Elle pria avec une ardeur singulière, et son pâle visage s'éclairait des reflets d'une flamme fervente... En sortant, elle dit pensivement :

– Si j'avais été catholique, j'aurais peut-être vécu encore...

– Comment ?... Que voulez-vous dire, Lily ?

balbutia Liane dont la gorge se serrait.

Les longs cils pâles de Lily s'abaissèrent, voilant à demi ses yeux.

– Il y a dans votre religion des femmes dont la vie consiste à expier, pour elles..., pour les autres surtout. Avec cet espoir, j'aurais peut-être eu la force de vivre.

C'était la première fois que Lily faisait une allusion de ce genre, laissait en quelque sorte jaillir un peu du secret qui la minait... Et Liane, tremblant d'angoisse, lui saisit le bras, l'entraîna vers la maison, et de là dans un coin du jardin, sous une rustique tonnelle couverte de chèvrefeuille où elles aimaient à venir travailler.

Liane dit d'une voix haletante :

– Lily, qu'avez-vous appris ?... Qui vous a dit ?...

Une expression déchirante parut dans les grands yeux azurés.

– C'est Madge... Elle m'a tout raconté, Liane..., tout, et ce que vous avez fait aussi !

– Et vous avez cru cette mauvaise enfant-là,

sans hésiter ?

– Oui, parce que je me suis rappelé certaines choses qui m’avaient paru singulières et que ce récit venait expliquer... Et cependant, cependant, croire cela, c’était affreux ! oh ! si affreux !

Elle tordait ses mains qu’elle avait enlevées à l’étreinte de Liane et répétait d’une voix brisée :

– C’est affreux !... Mon père, ma sœur ! Je les aimais tant, j’étais si fière de cette valeur morale qui leur attirait toutes les estime ! Oh ! Liane, dites que je me trompe, que ce n’est qu’un rêve, que je suis une coupable et misérable créature d’avoir cru ces accusations...

– Mais oui, ma chère enfant, vous avez cru beaucoup trop vite. Il fallait réfléchir, m’en parler...

– Non, je ne voulais pas vous dire, à vous qu’ils ont... Mais, voyez-vous, ma Liane, je ne peux rien vous cacher. Vous savez maintenant pourquoi je meurs.

– Lily !...

La tête de la jeune fille s’appuya tendrement

sur l'épaule de Liane.

– Il faut voir en face la vérité, Liane. Je sais que je m'en vais, tout doucement, vers l'éternité. Voyez-vous, j'ai une nature trop sensible, un cœur faible, incapable de supporter les très grandes douleurs, les immenses déceptions dans le genre de celle-ci... Quelque chose s'est brisé en moi à cette révélation, et je sens que rien ne pourra me guérir.

Il y avait dans ses yeux bleus, dans l'intonation de sa voix, un désespoir paisible, plus navrant que des sanglots.

– Je ne regrette pas beaucoup la vie, Liane... Il y a deux ans, je n'aurais pas dit ainsi...

Un soupir souleva sa poitrine et ses doigts se crispèrent un peu sur ceux de Liane... Elles demeurèrent immobiles, silencieuses, dans le calme de ce vieux jardin touffu, traversé d'un ruisseau babillant doucement sur ses cailloux blancs. Tout s'épanouissait autour d'elles, les oiseaux jetaient sous les bosquets leurs notes joyeuses, l'air était pur, tiède et embaumé... Mais un pauvre jeune cœur souffrait, il se débattait

doucement sous l'étreinte d'une douleur qui l'enserrait implacablement depuis tant de mois.

– Il faut rentrer, chérie, dit enfin Liane en baisant la joue diaphane qui touchait son visage. Le déjeuner va être servi et il ne faut pas faire attendre votre père.

Lily se leva lentement et suivit Liane vers la maison... Aucune allusion à cet entretien n'eut lieu désormais entre elles, et Lily continua à dépérir sans se plaindre, sans cesser de se montrer aimable et attentive envers ceux qui l'entouraient, mais surtout envers son père.

Arthur avait pris un congé pour venir rejoindre le docteur et les jeunes filles. Devant Lily, il affectait une gaieté qui était bien loin de lui, car, seul avec Liane, il laissait voir sa douleur concentrée, mais intense. Lily était sa sœur préférée, ils se comprenaient en tout... Et toujours c'était la même question :

– Mais enfin, Liane, que peut-elle avoir ? Que lui est-il advenu à Flower-Cottage ?... Car, certainement, la cause est là.

Pauvre Arthur, s'il avait su ! Quel effet eût produit sur son cœur loyal la révélation qui avait fauché le beau lis d'Alshem-Park !

Les Helwill reprirent le chemin de l'Angleterre, ramenant Lily aussi pâle et un peu plus faible qu'au départ. La vie reprit son cours à Alshem-Park, mélancolique et pleine d'angoisse dans l'aile droite, très animée, très brillante dans l'autre partie du château où les amis des Letman se succédaient incessamment, où Marian triomphait d'orgueil satisfait. Julius avait obtenu son siège au Parlement, et ce succès, on ne pouvait le contester, était dû plus encore à l'habileté de sa femme qu'à ses talents personnels et à son éloquence agréable, très entraînante lorsqu'il voulait s'en donner la peine.

Marian ne croyait pas que l'état de Lily fût à peu près désespéré. Un soir, en sortant du parloir où elle était venue voir sa jeune sœur, elle dit à Liane qui l'avait suivie :

– Je persiste à croire que si Lily avait été obligée de secouer sa torpeur elle ne serait pas aujourd'hui en cet état. Maintenant encore, si elle

voulait guérir...

– Oui, si elle voulait !... murmura Liane. Mais voilà, elle n’y tient pas, ou si peu !

Marian tourna vers Liane un regard interrogateur.

– Enfin, qu’a-t-elle donc ? demanda-t-elle un peu brusquement. Pourquoi ne voudrait-elle plus vivre ?

– C’est son secret... Lily est une chère petite âme trop sensible, une fleur trop délicate, et je crois, Marian, que tous nos efforts ne pourront la retenir parmi nous.

Les larmes emplissaient les yeux de Liane tandis qu’elle prononçait ces paroles... Quelque chose s’adoucit sur la froide physionomie de Marian, ses yeux fiers se voilèrent un peu...

– J’espère que vous vous trompez, Liane, dit-elle d’une voix légèrement altérée. Lily est le trésor de la famille et... elle nous manquerait trop.

Ces quelques mots, dans la bouche de l’impassible Marian, en disaient plus long qu’un pathétique discours. Liane, en la regardant

s'éloigner, songea que le cœur fermé de cette jeune femme pouvait encore s'ouvrir à quelques sentiments affectueux, et qu'un jour peut-être, sous quelque bienfaisante influence, il connaîtrait enfin le repentir.

XIX

Jamais les Helwill ne devaient oublier cet hiver-là. Ils le passèrent près de la chaise longue de Lily, la regardant s'affaiblir peu à peu, impuissants et désolés.

Le docteur soignait sa fille avec un dévouement sans égal. Souffrait-il ?... Il était impossible de le deviner, car même en ces jours d'angoisse il ne se départit jamais de la plus entière possession de lui-même, sans qu'une trace d'émotion, même fugitive, parût sur sa physionomie glacée.

Cependant, jamais Lily ne s'était montrée envers lui plus tendrement affectueuse, et c'était chose infiniment touchante de voir la déférence profonde dont elle ne cessait d'entourer ce père qu'elle savait avoir failli si grandement dans la voie de l'honneur. En lui, elle voyait toujours son père, et, si la confiance était morte, le respect

subsistait, malgré tout.

Une immense consolation était réservée à Liane. Un soir qu'elle était venue s'asseoir près de la chaise longue où Lily était étendue, la jeune fille, interrompant sa conversation avec Arthur arrivé de la veille, dit d'un ton joyeux tout à fait inusité :

– J'ai quelque chose à vous demander, chère Liane. Devinez quoi.

– Mais je ne sais pas du tout, Lily...

– Eh bien ! ma Liane, j'ai sollicité la permission de mon père, et maintenant vous pouvez librement, sans crainte, me parler de votre religion.

– Quoi ! Lily, vous avez demandé... ?

– Oui, je désire être instruite dans le catholicisme... Mon père a résisté d'abord, puis il a cédé... Il est bon, pauvre père ! murmura-t-elle mélancoliquement.

Et dès lors Lily se transforma. Le corps s'en allait irrésistiblement vers la destruction, mais l'âme s'envolait vers les hauteurs vertigineuses

que seule peut lui faire atteindre la religion véritable. Cette pauvre petite âme, admirablement pure, mais tourmentée par la faute des siens, éprouvait une sensation délicieuse, une impression de délivrance en voyant s'ouvrir devant elle les horizons austères du sacrifice et les radieuses perspectives de l'amour divin ; elle s'élançait ardemment sur cette voie où se dilataient librement ses puissances, où vibrait tout à l'aise son cœur aimant, passionné d'idéal.

Au commencement du printemps, elle abjura le protestantisme, reçut avec une ferveur de jeune sainte tous les sacrements, et dès lors une sérénité extraordinaire demeura en elle. Elle souriait maintenant souvent, mais ce n'était plus le triste sourire des mois précédents : celui-ci était doux, presque joyeux, et communiquait à tous une consolation secrète.

Deux jours avant sa mort – c'était un frais matin de mai – elle fit demander à Marian de venir la trouver et pria qu'on la laissât seule avec son père et sa sœur aînée. Lorsque ceux-ci sortirent de la chambre de Lily, Liane, assise dans

la pièce voisine, vit que le visage du docteur était plus blême que jamais et comme creusé de rides profondes. Quant à Marian, elle était livide, mais sa physionomie exprimait une résolution implacable.

Le soir de ce jour, Lily dit à Liane :

– Je les ai suppliés ce matin de réparer, de restituer. C'est le devoir de ceux qui s'en vont de faire entendre la grande voix du remords... Ils ont été stupéfiés d'abord de me voir instruite de toute... Oh ! c'était si douloureux de leur dire cela ! Mais ils ont nié... Liane, j'ai offert ma vie pour leur repentir.

Ç'avait été une bien belle petite vie, silencieuse et charmante, et la mort lui ressembla. Lily s'endormit un soir en regardant le ciel étincelant d'étoiles, en serrant sur sa poitrine le crucifix de Liane, en répétant les prières catholiques qu'elle avait tant aimées. Elle partit heureuse, à jamais délivrée des durs contacts de la terre, toute blanche de son innocence baptismale... Son dernier geste fut de tracer une croix sur le front de son père et de Marian

penchés vers elle ; son dernier regard se dirigea vers Liane, sa dernière parole appartient à Dieu.

Un moment tous ceux qui l'entouraient demeurèrent immobiles, anéantis sous la douleur... Le docteur Helwill se redressa le premier. Lentement, sans trembler, ses doigts fermèrent les yeux de sa fille, puis ses lèvres s'appuyèrent sur ces paupières closes, très longuement, et il sortit de la chambre, sans qu'un seul instant, pendant ces lugubres heures, cet homme impénétrable eût laissé paraître quelque chagrin.

Marian, dont la physionomie témoignait d'une douleur sincère et profonde, bien que toujours concentrée, déposa un tendre et long baiser sur le front de sa sœur et voulut aider Liane dans les tristes préparatifs... Le désespoir contenu d'Arthur était plus navrant que les sanglots de Cecily, d'Ambroise et des enfants qui tous avaient chéri l'aimable Lily. Le jeune homme voulut aller lui-même chercher les fleurs qui devaient couvrir le lit de la jeune morte, et il se dirigea dans ce dessein vers Flower-Cottage, où

les fleurs blanches – les préférées de lady Anne – se trouvaient en profusion. Il s'éloigna en compagnie de Cecily.

Une heure plus tard, Liane vit entrer Cecily, dont le visage d'ordinaire assez coloré était aussi blanc que les fleurs qui remplissaient ses bras. Elle les jeta sur le lit de Lily, et la chambre se trouva embaumée du délicieux parfum des lilas... Cecily s'éloigna et sa démarche, d'ordinaire si assurée, était chancelante, sa physionomie vive et décidée reflétait une souffrance mystérieuse et un trouble singulier que n'avait pas produits tout à l'heure la vue de la mort angélique de sa sœur.

Un peu après, Liane descendit dans le hall. Le docteur le traversait pour gagner le parloir. Au même instant, Arthur, venant du parloir, ouvrait la porte par laquelle allait passer son père... Liane le vit brusquement tressaillir, se reculer... et, dans ce simple mouvement, il y avait non la déférence accoutumée, mais comme une sorte d'horreur instinctive. Le docteur s'arrêta : l'espace de trois secondes, le père et le fils se regardèrent. Les yeux d'Arthur exprimaient un reproche

douloureux... Jonas Helwill passa, le front haut, et Arthur entra dans le hall. Mais sa tête, à lui, était courbée.

Il aperçut Liane et s'avança vers elle. Son visage était affreusement altéré, ses lèvres tremblaient violemment...

– Arthur, qu'avez-vous ?... Est-ce à cause de notre chérie ?... Mais sa mort est si belle, si consolante !

– Oh ! elle !... dit-il avec une indéfinissable expression. Croyez que je l'envie, Liane, de toute mon âme !... et, de toute façon, j'aime mieux la voir partie. Elle devait trop souffrir... Je le comprends maintenant.

Une pensée jaillit dans l'esprit de Liane.

– Arthur, vous avez vu Madge ? s'écria-t-elle avec angoisse.

Il inclina affirmativement la tête.

– Oh ! la misérable petite créature ! murmura Liane en se tordant les mains. Elle m'avait bien dit qu'elle se vengerait, et elle a attendu avec une patience diabolique, elle a choisi...

– Ainsi, c’est bien vrai ?... J’aurais voulu encore douter...

Il passa la main sur son front d’un geste désespéré.

– Douter !... quand j’avais vu Lily mourir de pareille révélation ! Mais c’était chose si effroyable. La pauvre Cecily s’est révoltée d’abord...

– Cecily sait aussi ?...

– Oui, elle était avec moi quand nous avons rencontré Madge, là-bas... Elle ne se laissera pas mourir de chagrin, elle, mais elle agira... et moi aussi.

Une mélancolie inexprimable vibrait dans l’accent du jeune homme. Il ne se révoltait pas, mais il souffrait affreusement dans son âme délicate, ardemment éprise d’honneur et de vertu, dans son cœur de fils profondément confiant et respectueux.

– Arthur, que parlez-vous d’agir ? Que voulez-vous faire ?

– Apprendre à mon père et à Marian que nous

savons tout, les supplier de réparer... S'ils refusent, nous ne reviendrons jamais ici, dans cette demeure qui ne leur appartient pas. Nous n'accepterons plus rien de Marian, nous travaillerons sans trêve, sans relâche, pour vous rendre un jour un peu de ce qui vous a été soustrait...

– Et pensez-vous que j'accepterais ?... Oh ! Arthur, je vous assure que le sacrifice a été léger pour moi et que j'aurais joyeusement donné ma vie pour vous épargner à tous cette souffrance... Arthur, mon cher enfant, oubliez ce qui vous a été dit ; c'est librement, c'est avec bonheur que j'abandonne cette malheureuse fortune à Marian. Jouissez-en donc sans arrière-pensée.

Le jeune homme secoua doucement la tête.

– Vous êtes une sainte créature, Liane. Jamais nous ne pourrions reconnaître votre héroïque dévouement... Mais il nous est impossible d'agir comme vous le voulez ; vous avez trop le sentiment de l'honneur pour ne pas nous comprendre et nous approuver... dites, Liane ?

Il lui avait pris la main et plongeait dans ses

yeux son regard triste et profond.

– Je ne puis le nier, Arthur, mais j’endure un tel tourment en vous voyant souffrir ainsi... Et dans le cas d’un refus – bien probable – de la part de Marian, nous ne nous verrions plus ?

– Pas ici, non... À Londres, peut-être. Allons, ma pauvre Liane, il faut nous montrer courageux, élever nos cœurs vers le ciel où prie pour nous notre chère petite sainte. Elle a souffert silencieusement, sans murmure... Ainsi devons-nous faire, Liane.

Ils remontèrent dans la chambre de Lily. Cecily était revenue, elle se trouvait assise près du lit mortuaire, les bras croisés, les traits contractés par une réflexion pénible. En face d’elle était debout Jonas Helwill, impassible, ses yeux mi-clos considérant le visage marmoréen de Lily, empreint d’une surnaturelle beauté, presque souriant.

Le bruissement d’une robe de soie se fit entendre. Marian entra, apportant encore des fleurs, des roses blanches expédiées la veille du littoral méditerranéen par une grande dame

admiratrice de ses idées et de son talent... Cecily se redressa brusquement en étendant la main.

– Non, pas des roses !... Vous savez bien qu'elle ne les aimait plus... et quelle ne voulait plus rien recevoir de vous ! dit-elle d'un ton âpre.

Ses yeux pleins de colère méprisante enveloppaient la jeune femme qui s'était arrêtée, stupéfiée de cette apostrophe inattendue. Marian avait été accoutumée de la part de ses frères et sœurs à une extrême déférence, fortement nuancée d'admiration.

– Que vous prend-il, Cecily ? dit-elle enfin.

– Ne le savez-vous pas ? murmura Cecily, les dents serrées. Ignorez-vous pourquoi Lily a souffert ?... pourquoi elle est morte ? Elle ne veut pas de vos fleurs...

– Cecily, pas ici... pas près d'elle ! dit Liane d'une voix tremblante, mais pleine d'autorité, en désignant la jeune morte. Allez vous reposer, vous calmer, ma pauvre enfant chérie.

Elle lui avait pris la main et la conduisait vers la porte. La jeune fille se laissa faire avec la

soumission que les enfants du docteur avaient toujours témoignée à Liane... Mais, jusqu'à son départ, elle n'adressa plus la parole à Marian et prit vis-à-vis de son père une attitude froide, extrêmement compassée, qui était d'autant plus frappante que Cecily était vive, ardente, tout en dehors.

Rappelés par leurs études, Arthur et elle repartirent le lendemain des funérailles, en compagnie de Tony et d'Ambroise venus pour assister aux derniers moments de leur chère Lily... Trois jours après, deux lettres de Londres parvinrent au docteur Helwill, deux semblables furent déposées dans le plateau de Marian. De ces missives, il ne fut pas question en famille, mais jamais plus Jonas Helwill ni sa fille aînée ne parlèrent de Cecily et d'Arthur. Ceux-ci continuèrent à écrire régulièrement à Liane et à leurs jeunes sœurs, quelquefois à Julius... Mais l'étonnement fut grand en voyant passer les vacances sans qu'ils arrivassent à Alshem-Park. Ils donnaient de vagues raisons dont ne furent pas dupes Julius, Ellen et Molly, ni même le petit Joe.

– Ah çà ! ils ne veulent donc plus nous voir ? disait le docteur Letman. Qu’y a-t-il donc entre votre père et eux, Marian ?

La jeune femme répondait par un geste évasif et détournait habilement la conversation. Quant au docteur, son gendre ni ses enfants ne se seraient hasardés à le questionner, et Liane demeurait impénétrable.

À Londres, ce fut autre chose. Arthur avait quitté la chambre qu’il occupait chez sa sœur. Il s’était établi en ville et ne remit plus les pieds dans la demeure de Mrs. Letman. Ses frères et sœurs durent aller le voir chez lui, et, l’ayant pressé de questions, entendirent cette catégorique réponse :

– Écoutez, je n’ai pas à vous dissimuler qu’il existe quelque chose entre mon père, Cecily et moi. Une raison grave nous sépare... Ne m’en demandez pas davantage et demeurons toujours unis.

Cecily, qui venait d’atteindre dix-huit ans, avait une position dans le collège où s’étaient faites ses études, et elle travaillait

courageusement dans l'espoir de réparer un peu le tort fait à Liane. L'été suivant, Arthur partit pour la Suède, où lui étaient faites des propositions très avantageuses, qu'il n'eût pourtant pas acceptées auparavant, car elles aliénaient en partie la liberté d'inspiration si chère à toute âme d'artiste véritable.

Et Liane, le cœur brisé mais l'âme toujours sereine, s'absorba dans l'éducation de ceux qui restaient, tandis que le docteur Helwill se plongeait plus que jamais dans des travaux scientifiques et que Marian poursuivait la série de ses triomphes littéraires, philosophes et politiques.

Un jour d'août en passant devant la maison de Mrs. Nephton, Liane s'entendit appeler par l'ancienne femme de charge. Madge se mourrait de consommation, elle était arrivée aujourd'hui à ses derniers moments et demandait à voir la petite-nièce de lady Feel.

– Pardon ! balbutia-t-elle en voyant entrer Liane. J'ai été si mauvaise ! oh ! je comprends maintenant !... Miss Liane, pardonnez-moi !

Comprimant un fugitif sentiment de rancune qui montait en elle, Liane baisa le front déjà froid en murmurant :

– Oui, je vous pardonne, pauvre Madge... je vous pardonne en leur nom à tous.

Et ce fut dans ses bras que Madge, la pauvre enfant à demi folle, rendit ce même jour le dernier soupir.

XX

Les années passèrent, et avec elles arrivèrent de nouvelles épreuves. Le brillant lieutenant Helwill, le joyeux Tony, était mort obscurément à Ceylan, victime d'une vengeance indigne. Ambroise avait été emporté par une fièvre typhoïde et le petit Joe menaçait de devenir aveugle. Le docteur Jonas s'était légèrement courbé, ses favoris avaient complètement blanchi, des rides profondes se dessinaient sur son visage ; mais il n'avait rien perdu de son stoïcisme de cette impassibilité que les coups les plus terribles ne parvenant pas à ébranler. La vieillesse semblait n'avoir pas de prise sur ce corps nerveux, d'une extrême vigueur, non plus qu'elle n'atteignait le cerveau remarquablement organisé – on ne pouvait le nier, bien que ce don de Dieu eût été si mal employé.

Liane avait trente-trois ans. Les années

l'avaient peu changée, elle semblait toujours jeune, au physique et au moral, malgré les chagrins qui l'avaient frappée, malgré les constants soucis de chaque jour. La mort des deux jeunes gens si longtemps entourés par elle d'une tendre sollicitude, ses inquiétudes au sujet de Joe, la mélancolique atmosphère d'Alshem-Park, tout aurait abattu une âme moins énergique et moins croyante.

Elle voyait assez fréquemment Nathaniel Resweld. Bien que très dévoué aux intérêts politiques qu'il était chargé de défendre, il gardait la haute direction de ses propriétés, et, aussitôt qu'il le pouvait, arrivait passer deux ou trois jours au moins à Liswill-Court. Jamais il ne manquait de venir visiter ses amis d'Alshem-Park... Liane trouvait toujours en lui la même cordialité, la même délicatesse d'esprit et de cœur. Il ne s'était pas marié, bien qu'il n'eût qu'à choisir parmi les jeunes misses désireuses de s'unir à cet homme d'élite, et vivait solitaire, tout à ses austères devoirs et aux études intellectuelles dont il faisait ses délices.

Marian et Julius voyageaient beaucoup à l'étranger, organisaient des conférences, publiaient des ouvrages – car Julius aussi s'était mis en tête d'écrire, et ses œuvres, pour être d'un genre moins sérieux que celles de sa femme, n'en obtenaient pas moins un très vif succès, principalement dû au style gracieux et pittoresque de l'auteur.

Marian travaillait, s'occupait sans relâche, tellement qu'on eût pensé parfois, en la voyant accumuler tâche sur tâche, qu'elle tentait de s'étourdir, comme le commun des femmes l'essaie par le plaisir à outrance dans l'espoir d'endormir la douleur ou le remords. Sans compter, elle distribuait l'argent aux œuvres philanthropiques – avec une préférence pour celles qui avaient en vue les enfants et les jeunes filles ; elle-même s'en occupait, avait la haute direction de plusieurs d'entre elles. Mais le monde n'était pas pour cela délaissé – non le monde exclusivement frivole qu'elle avait toujours un peu méprisé, mais celui des arts, des lettres, de la science, celui de la politique aussi, où elle occupait un rang prépondérant. Elle avait

atteint le faîte de ses ambitions de jeune fille, tout avait réussi à l'heureuse héritière de lady Feel.

Heureuse ?... En réalité, personne n'avait jamais pu savoir si Marian l'était réellement. Plus que jamais, Mrs. Letman était impénétrable, et les malheurs survenus, après un premier moment d'émotion sincère mais calme, l'avaient toujours trouvée en pleine possession de sa fermeté orgueilleuse.

Ellen, après de fortes études, avait témoigné le désir d'aller rejoindre sa sœur en France, où Cecily enseignait l'anglais dans un lycée de jeunes filles. Sans rien dire des tristes faits qui lui avait été révélés par hasard, Cecily, dans sa correspondance, l'engageait fortement à se faire une situation indépendante, et Ellen, qui avait peut-être pressenti quelque chose de la vérité dans cette singulière rupture de son frère et de sa sœur, s'était trouvée envahie de ce même désir de quitter le confort, le doux et luxueux bien-être d'Alshem-Park, afin de tenter la pénible lutte pour la vie.

Le docteur avait donné son consentement, sans

questions, sans récrimination, et la blonde Ellen était partie aussi, laissant Liane seule avec Molly, une pétulante fillette de treize ans, et, Joe, qui venait d'en atteindre onze.

Un soir que Nathaniel dînait chez le docteur, on apporta à Liane une lettre d'Arthur. Depuis trois mois, elle n'en avait pas reçu et s'inquiétait secrètement de ce retard inusité.

Quand Molly et elle furent sortie de la salle à manger, Liane décacheta vivement la lettre... Dès les premiers mots, son visage s'illumina.

Vous allez me taxer d'ingrat, d'oublieux, chère Liane, et cependant !... Tenez, je préfère vous le dire tout de suite, sûr que je suis de faire bondir de joie votre cœur si pieux : je suis catholique, Liane, catholique convaincu, ardent, militant... Peut-être allez-vous vous demander à quel moment s'est produite en moi l'évolution mystérieuse qui m'a conduit à la vérité ? Mais, non, vous l'avez certainement prévue, devinée... Voici des années que je me sentais invinciblement attiré vers votre religion, voici

des années que je l'étudie secrètement. La conversion, la mort de Lily m'avaient presque décidé, mais cette terrible révélation de Madge opéra en moi un tel bouleversement que je laissai passer inaperçue cette demi-résolution. Ici, avec un entourage exclusivement protestant, je me sentais irrésolu, mais toujours parlait au fond de mon cœur cette petite voix si doucement pressante que j'entendais depuis mon adolescence. La connaissance que je fis l'année dernière d'un jeune ingénieur français, parfait chrétien et d'une exquise délicatesse de cœur, fut le grand coup porté par Dieu. Nous causâmes longuement religion, il m'instruisit dans le catholicisme avec l'aide d'un vieux prêtre suédois, et j'ai fait mon abjuration, je suis catholique... Catholique ! Oh ! mon rêve de jeunesse ! Un jour, il m'arriva d'entrer dans une chapelle très modeste, presque pauvre. D'un confessionnal, je vis sortir un homme jeune encore, vêtu d'une robe de bure serrée par une corde, les pieds nus dans des sandales... C'était un religieux de saint François, un Français obligé de fuir sa patrie persécutrice. Il traversa

le chœur où brillait la petite lampe du tabernacle et entra dans le cloître... J'ai toujours conservé le souvenir de cette brève vision, de cet homme au visage paisible et grave qui venait d'accomplir, dans son obscur tribunal, une œuvre presque effrayante à force de grandeur, une œuvre purement divine, et qui s'en allait, saintement joyeux, rejoindre ses frères dans ce cloître où il devait faire si bon prier et souffrir !... souffrir pour les pécheurs, pour ceux qui ont failli... Et quand ce sont les siens !

Vous me pardonnerez, Liane, de ne jamais vous avoir parlé des désirs, des doutes, des combats qui se sont agités en moi. J'ai toujours regardé à répandre mon âme, même avec ceux que j'aime beaucoup et de ceux-là vous la première, chère Liane, vous qui avez été la conseillère et l'amie toujours vigilante, toujours écoutée. À Dieu seul, je parle en toute liberté... Oh ! comme je vais le faire maintenant que je pourrais prier devant Lui, réellement présent et l'adorer dans nos belles manifestations eucharistiques !... Je dis « nos », et mon cœur exulte d'allégresse. Liane, aidez-moi à remercier

Celui qui a eu pitié d'un pauvre égaré.

Combien j'ai pensé à la chère Lily, surtout pendant la cérémonie d'abjuration ! Ses prières ont probablement obtenu cette grâce pour le frère qu'elle aimait tant.

Si vous le jugez bon, vous pourrez apprendre cette nouvelle à mon père et à tous. Cela ne peut rien changer entre nous, hélas !... J'ai écrit à Cecily et à Ellen ; elles m'ont répondu très affectueusement, en déclarant que j'avais eu entièrement raison de suivre mes convictions. Liane, j'ai rêvé d'une chose... tous les enfants du docteur Helwill catholiques !... Je vous vois d'ici souriant doucement et disant : « Ce rêveur d'Arthur ! Sous son petit air tranquille, quelle imagination aussitôt partie en guerre ! » Enfin, nous verrons !

De bons baisers à tous, et pour vous les meilleurs de votre heureux frère – doublement frère maintenant.

A. Helwill.

Je vous recommande de faire connaître à Nathaniel Resweld ma conversion. J'ai le soupçon que lui aussi, depuis longtemps, est attiré vers le catholicisme, et qu'il se débat comme moi dans l'angoisse des doutes, des craintes, de tous ces liens dont nous enveloppa le malin esprit et qui tombent si vite, si vite à l'éclatante lumière de la vérité ! Il y a sept ou huit ans, un jour que je me promenais avec lui dans le parc, je fis, je ne sais plus à quel propos, une allusion au catholicisme. Resweld, qui parlait si rarement religion, dit d'un ton grave : « Le catholicisme ?... C'est un aimant qui attire les âmes lorsqu'elles s'en approchent de trop près. Tout paraît si froid, si vide et sans fondements lorsque les yeux de l'esprit ont été frappés de quelques rayons de sa lumière, et le cœur touché par un reflet de l'amour qui en émane ! »... Je n'essayai pas de connaître jusqu'où allait ce sentiment – je suis respectueux de la pensée d'autrui – mais à son accent profond, à l'expression de sa physionomie, je conclus qu'il admirait la religion catholique, qu'il était peut-être près de l'aimer... Or,

l'aimer, c'est lui appartenir.

Liane, dont les mains tremblaient d'émotion, dont les yeux se voilaient des larmes de bonheur, laissa tomber la lettre sur ses genoux, en murmurant une fervente action de grâces. Elle avait depuis longtemps l'intuition de l'attraction d'Arthur vers le catholicisme, cette lettre ne la surprenait donc pas, mais le fait accompli mettait fin aux craintes et aux incertitudes... Et puis ce post-scriptum, cette espérance...

Le docteur et Nathaniel rentraient dans le parloir ; Liane se leva et dit d'une voix encore tremblante d'émotion :

– Je viens de recevoir une lettre d'Arthur... Il est devenu catholique.

– Cela le regarde, répliqua le docteur d'un ton glacial sans que le moindre mouvement décelât de la surprise ou de la colère.

Une émotion soudaine avait paru sur la physionomie de M. Resweld.

– Je n'en suis pas étonné, pour ma part... Et il

est heureux, miss Liane ?

– Oh ! si heureux !... Si vous le voulez, je vais vous lire quelques passages de sa lettre.

– J’en serai ravi ! déclara spontanément Nathaniel.

Le docteur Helwill s’éloigna, et peu après Nathaniel et Liane le virent passer devant la porte-fenêtre, se promenant de long en large en fumant, ainsi qu’il aimait le faire chaque soir. Évidemment il ne se souciait pas d’entendre la lecture de la missive de son fils.

Des frissons d’allégresse passaient dans la voix de Liane, tandis qu’elle répétait les accents de bonheur d’Arthur. Devant elle, debout, le coude appuyé sur un meuble et sa main cachant à demi son visage, Nathaniel l’écoutait. Quant elle eut terminé, il murmura :

– Heureux garçon !

Et le silence se fit entre eux, plein de pensées. Nathaniel avait abaissé sa main, et son visage apparaissait à Liane un peu vieilli, mais toujours illuminé par le clair et pénétrant regard de ses

grands yeux gris. En ce moment, cette expressive physionomie témoignait d'une réflexion pensive, et une flamme brillait dans les prunelles fixées sur un point invisible.

Marian entra. Elle était arrivée de la veille, et son père, ainsi que Liane, ne l'avaient aperçue qu'un court moment dans le hall... La belle Mrs. Letman avait bien changé depuis quelques années. Elle avait beaucoup maigri, son teint perdait la neigeuse blancheur d'autrefois, il se fanait, se ridait, et les cheveux noirs se parsemaient de fils blancs. Mais elle gardait son attitude imposante, ses yeux bleu sombre étaient toujours aussi beaux, aussi fièrement dominateurs – et aussi impénétrables qu'autrefois.

– Ah ! je ne vous savais pas ici, monsieur Resweld ! dit-elle en apercevant Nathaniel qui avait tressailli, arraché à ses pensées... Très heureuse de vous rencontrer... Mais vous aviez l'air de rêver tous les deux, je crois ? dit-elle d'un ton légèrement ironique, tout en tendant la main à M. Resweld.

Liane sourit doucement.

– Cela se peut, Marian... Je venais d'apprendre à M. Resweld une nouvelle... : la conversion d'Arthur au catholicisme.

– Ah ! vraiment ! dit Marian d'un ton indifférent.

Elle s'assit d'un air lassé. Malgré sa remarquable énergie, elle ne pouvait toujours dissimuler sa fatigue, probablement le résultat du travail excessif auquel elle se livrait depuis son mariage.

– Vous allez vous rendre malade si vous ne consentez à prendre un peu de repos, mistress Letman, dit Nathaniel dont le perspicace regard examinait ce visage creusé, au teint un peu plombé. Je me rappelle qu'autrefois, à Liestown, vous avez répondu à Julius qui vous accusait de travailler trop : « Je ne dépasse jamais mes forces. À quoi bon !... » Il aurait fallu vous rappeler cette parole depuis plusieurs années, mettre en pratique cette résolution...

Une contraction passa sur le visage de Marian.

– Oui, autrefois, je pensais cela, je le faisais...

mais c'était autrefois.

Une souffrance contenue, une sorte de regret désespéré vibrait dans sa voix... Elle changea de conversation et il ne fut plus question d'Arthur ce soir-là.

Mais, dans la suite, l'entretien revint parfois sur ce sujet entre M. Resweld et Liane, et celle-ci, peu à peu, découvrit que Nathaniel était tout près du catholicisme, qu'une barrière très légère, très ébranlée, déjà, le séparait seule de la vérité.

XXI

Dans le hall, Molly allait et venait, visiblement tourmentée et impatiente. À tout instant elle courait vers le perron, écoutait un moment, puis revenait vers Liane qui racontait à Joe – tout à fait aveugle maintenant – l’histoire de la conquête des Normands.

– Je n’entends pas encore la voiture, Liane. Le train est en retard, certainement !

– Mais non, Molly, c’est vous qui vous impatientez. Reprenez votre ouvrage, le temps passera plus vite.

Mais Molly faisait une petite moue.

– Je ne peux pas travailler quand j’attends... Vous êtes bien heureuse, Liane, d’être si calme, si patiente.

Elle ne se doutait pas, l’ardente Molly, au prix de quels efforts sur sa nature primitive Liane

avait acquis cet empire sur elle-même qui l'abandonnait si rarement, qui lui permettait, en ce moment même, de s'occuper à instruire Joe tandis qu'elle attendait avec angoisse l'arrivée de cette voiture qui allait ramener Marian malade et condamnée par les médecins.

Malgré tous les efforts de son mari, Mrs. Letman avait voulu continuer jusqu'au bout de ses forces le labeur surhumain auquel elle s'était astreinte, et elle était tombée, exténuée, usée jusqu'au fond de son être. Elle avait voulu revenir à Alshem-Park pour mourir, dans cette demeure ornée, transformée par ses soins, témoin de ses premiers triomphes et de l'aurore de sa célébrité.

– J'entends quelque chose, Liane ! cria Molly du perron où elle était retournée pour la trentième fois peut-être.

Elle ne se trompait pas. Le bel équipage choisi par Julius, dont le goût était impeccable, entra bientôt dans la cour et se rangea devant le perron. Le docteur Letman en descendit, puis Jonas Helwill qui avait été au-devant des voyageurs.

Tous deux aidèrent à descendre Mrs. Letman enveloppée d'un large cache-poussière et la soutinrent pour gravir le perron et pénétrer dans le hall.

– Un fauteuil ! dit brièvement le docteur Helwill.

Liane avança un siège, et Marian s'y laissa tomber à demi évanouie... Et Liane ressentit soudain une immense compassion en voyant ce visage défait, ravagé, presque méconnaissable, cette créature autrefois belle et forte entre toutes, aujourd'hui plus faible qu'un enfant et d'une effrayante maigreur.

Elle rouvrit les yeux... et c'était bien toujours le regard de Marian, résolu et sans faiblesse.

– Ah ! vous voici, Liane, enfin ! dit-elle d'une voix basse mais où passait un souffle d'allégresse. C'est pour vous que je viens ici...

– Pour moi, chère Marian ?

– Oui, je vous dirai tout à l'heure...

On la porta dans sa chambre. Liane l'aida à s'étendre sur le lit majestueux, drapé de velours

émeraude... Cela fait, Marian demanda qu'on la laissât seule avec Liane.

– Je vous ai étonnée en disant que je venais pour vous ? fit-elle en regardant le visage sympathique de sa cousine. Cependant, rien n'est plus vrai... Je viens, Liane, afin de trouver en vous un soutien, je viens pour que vous m'aidiez à mourir.

– Mais, Marian...

Un vague sourire effleura les lèvres décolorées de Marian.

– Oh ! ne protestez pas, je sais ce qu'il en est. On ne résiste pas à ce que j'ai enduré... Le travail a sa part dans l'état où je suis aujourd'hui, mais il n'était qu'un moyen d'endormir de torturants, d'amers regrets. Ceux-ci ont accompli leur œuvre...

Elle respira longuement et ferma à demi les yeux.

– ... Liane, vous connaissez toute la vérité, je le sais ; ce que j'ai fait n'est plus depuis longtemps un secret pour vous. Comment ai-je

pu, dès lors, continuer à vivre près de vous, riche et honorée, entourée d'hommages, tandis que vous demeuriez la parente pauvre, modeste, ignorée. Oh ! cet orgueil ! C'est lui qui me tue !

Elle retomba sur son oreiller en cachant son visage entre ses mains.

– Marian, taisez-vous ! supplia Liane, consternée. Ma cousine chérie, ne parlez plus de rien..., j'ai tout oublié.

Les mains de Marian retombèrent brusquement.

– Oui, vous avez oublié... et cette générosité même est mon tourment ! dit-elle d'un ton amer. J'aurais voulu fuir à jamais vos yeux pleins de lumière et d'affectueuse compassion, mais je me traitais de lâche, je combattais ces scrupules indignes de la philosophe sans reproche que je voulais paraître même à mes propres yeux... Car j'ai voulu me tromper moi-même, et j'y ai été puissamment aidée par mon père.

Une douleur immense contractait son visage.

– ... Mon père !... Oh ! Liane, je l'avais

toujours révéré, cru comme un oracle, et lorsque – avec quelle habileté ! – il m’offrit le moyen d’atteindre à la fortune rêvée, il y eut en moi une stupéfaction telle que sur le moment je crus avoir mal saisi sa pensée. Mais il la répéta, la développa, si bien que je vis clair enfin. J’eus un mouvement d’honneur, un refus formel... Et il parla encore, il me montra la vie qui serait la mienne, la réalisation de tous mes rêves... Je luttai, mais j’étais ébranlée. Hélas ! j’étais au fond si peu chrétienne !... Et cette foi absolue que j’avais toujours eue en la parole de mon père, cette influence secrète que seul il avait su exercer sur moi, mon ambition immense, mon réel amour pour Julius, tout se liguaient pour me faire voir une action presque légitime dans l’odieuse tromperie qui m’était proposée... Et je succombai. Dès lors commencèrent mes souffrances secrètes. Il y eut en moi deux vies intérieures ; celle de mon orgueil, de tous mes désirs satisfaits, et celle du remords. Celle-là a été la plus forte, et c’est par elle que je meurs.

– Marian, arrêtez-vous, je vous en prie ! Vous usez vos forces dans ces terribles souvenirs...

Marian secoua doucement la tête.

– Oh ! mes forces, elle sont finies, bien finies !... Il m'en reste tout juste de quoi réparer... Réparer ! Ah ! si j'avais écouté les adjurations de Lily, celles d'Arthur et de Cecily ! Alors, j'aurais pu encore recouvrer la paix... Lily ! Oh ! ma petite sœur aimée, c'est moi qui t'ai tuée ! Arthur, le plus affectionné parmi mes frères, c'est moi qui t'ai obligé à l'exil ! Et Cecily !... Ellen peut-être aussi. Le vide s'est fait dans notre famille naguère si unie, si charmante et joyeuse, Dieu l'a frappée pour nous ouvrir les yeux. Nous avons résisté, et il a alors abattu avec force, cette énergie jamais lasse dont j'étais si fière. Il a fait de moi une impuissante, une mourante... et j'ai cru alors. J'ai toujours été d'un effrayant égoïsme, Liane, et il a fallu que la main divine me touchât pour avoir raison de mon obstination. Mais c'est fait.

Son regard fit le tour de la chambre luxueuse et, par-delà une porte ouverte, plongea dans le cabinet de travail où elle avait passé tant d'heures de sa vie, où s'étaient assis les hommes les plus

célèbres de l'Angleterre.

– J'ai touché, j'ai possédé tous les bonheurs de mes rêves de jeune fille, j'ai éprouvé toutes les satisfactions de l'intelligence et de l'amour-propre... Si j'avais voulu, j'aurais eu les plus douces jouissances du cœur, car Julius m'a toujours tant aimée !... et Mike, mon Mike !...

Sa voix faiblit subitement et ses lèvres tremblèrent.

– Je n'ai compris l'amour maternel qu'au moment où je l'ai vu mourir. Alors, j'ai senti s'élever en moi un sentiment irrésistible, et, si Mike eût vécu, je crois que je l'aurais aimé autrement... Mais j'ai été une mère indifférente, une épouse froide et personnelle... D'ailleurs, quelque chose me séparait de Julius : ce secret, cette faute, abîme moral devant lequel mon loyal mari eût reculé épouvanté... Ah ! si j'avais eu votre foi, Liane ! Mais j'ai toujours douté, j'étais trop orgueilleuse de ma propre raison ; après ma faute, j'ai rompu résolument avec l'ombre de religion encore conservée, et, malheureuse que je suis, j'ai entraîné Julius sur la route de

l'indifférence. Il était un protestant convaincu, sincèrement religieux, j'en ai fait un libre penseur comme moi.

Elle s'arrêta encore et ses doigts décharnés saisirent la main de Liane.

– ... Je suis venue près de vous, Liane pour que vous m'appreniez à prier, à expier, à connaître votre Dieu. Après tant de preuves de générosité héroïques données à ceux qui vous ont fait tort, accordez encore à cette malheureuse la consolation de se voir soutenue, aidée et aimée par vous.

Ses yeux foncés, toujours magnifiques, exprimaient une supplication ardente. Pour la première fois, Liane voyait clair en eux, de même qu'il lui était donné aujourd'hui de pénétrer en cette âme trompée par l'orgueil, resserrée par l'égoïsme, victime d'une ambition sans frein, mais qui avait souffert, silencieusement et longuement, et après des années de luttes terribles, se trouvait enfin capable de reconnaître ses torts et d'accepter l'expiation.

Liane baisa le front jauni où se croisaient des

rides profondes.

– Marian chérie, comptez sur moi. Nous parlerons ensemble de la miséricorde divine, vous reviendrez à la chère religion qui pardonne et console, vous serez enfin heureuse, ma pauvre Marian.

– Heureuse ?... murmura Marian avec une intonation douloureuse. Je ne sais encore ce que c'est, Liane... J'ai eu des satisfactions, mais le bonheur, jamais !

... Après la mort de Marian, Julius, produisit un testament de sa femme qui instituait Liane légataire de toute sa fortune. Le docteur Letman ajouta qu'il s'occuperait lui-même d'accomplir toutes les démarches nécessaires.

Ils étaient de retour des funérailles, et, tandis que leurs hôtes, venus pour la cérémonie, faisaient honneur au déjeuner préparé pour eux, ils se trouvaient réunis dans le parloir, tous ceux qui restaient : le docteur, plus courbé encore mais non pas vaincu par ce nouveau coup, Julius changé à faire peur, Liane toute pâle de douleur et de fatigue, Arthur, Cecily et Ellen venus sur un

appel humble et pressant de la mourante, puis Molly et le petit Joe.

En entendant la lecture faite par Julius du testament que lui avait confié Marian, Liane se leva avec un geste de protestation et une exclamation voilée ; le visage de Jonas Helwill se contracta violemment... Mais Arthur et Cecily ne témoignèrent aucun étonnement, non plus qu'Ellen, instruite de tout, Marian ayant tenu à faire devant tous les siens l'aveu de sa faute.

– Je n'accepterai jamais, Julius, soyez-en assuré ! s'écria Liane.

Il posa sur une table le papier que tenaient ses doigts un peu tremblants et se leva à son tour... Ce n'était plus le beau Julius. Sa taille se voûtait, son visage s'empâtait, il devenait chauve et la flamme joyeuse de ses yeux noirs s'était voilée. Depuis l'instant où il avait vu perdre la compagne toujours fidèlement aimée, cet homme encore vigoureux et plein d'entrain s'était trouvé soudainement vieilli... Aujourd'hui, son regard était morne, son attitude abandonnée, et il faisait évidemment un violent effort sur lui-même pour

accomplir les dernières volontés de sa femme. Mais, en entendant la protestation spontanée de Liane, une ombre de la vivacité de jadis passa sur sa physionomie et dans le son de sa voix.

– Si, vous accepterez, Liane, il le faut... Elle le veut. Ah ! croyez-vous donc que je voudrais conserver cette fortune ! J'ai eu peur de la pauvreté, je la redoute encore, mais j'aimerais mieux mendier mon pain que de le devoir à...

Il s'arrêta brusquement, en songeant sans doute que le principal auteur de la faute, l'instigateur était là... Le docteur n'avait pas bougé, mais son teint était maintenant couleur de cendre.

– Ainsi donc, Liane, reprit Julius, vous prendrez possession de cette fortune qui est à vous. Personne ne l'accepterait, ici...

– Oh ! non, non ! s'écrièrent Arthur, Cecily et Ellen.

Seul Jonas Helwill ne dit rien.

– Vous me laisserez au moins..., commença Liane. Mais Arthur lui posa doucement la main

sur la bouche.

– Rien, Liane, nous ne voulons rien. Nous avons tous de quoi vivre, et trop longtemps nous avons profité de ce malheureux argent. Entre vos mains, il sera bien placé... Vous nous recevrez ici, vous viendrez nous voir et nous serons tous satisfaits ainsi.

– Mais vous, Julius ? Vous ne quitterez pas cette demeure qu'elle aimait ?

Il eut un geste las.

– Ici ou là, qu'importe ! murmura-t-il d'un ton brisé. Je la reverrai partout, elle ne quittera pas ma pensée... Je vais travailler pour oublier, et, quelquefois, si vous le voulez bien, Liane, je viendrai faire un pèlerinage ici.

– Si je le veux !... Vous serez toujours chez vous à Alshem-Park, Julius.

Elle se tourna vers le docteur Helwill, toujours immobile, figé dans une attitude froide, et comme étranger à la conversation.

– Mon oncle, il en sera toujours de même pour vous, n'est-ce pas ?

Un geste impérieux l'interrompit. Le docteur se leva, en redressant un peu sa taille courbée. À part quelques rides de plus et ses yeux voilés par l'âge, cette étonnante physionomie n'avait pas changée, et, au moral, le vieillard conservait cette lucidité d'esprit, ce calme glacé et l'empire absolu sur les moindres mouvements intérieurs et extérieurs qui avaient toujours existé en lui.

– Je n'ai pas besoin de votre aumône, dit-il d'un ton bref en regardant Liane en face. Je désapprouve ce testament... et je quitte cette maison.

– Père, vous viendrez avec nous ? dit Cecily sans empressement, mais d'un accent sincère.

– Oui, père..., appuya Ellen.

Le masque rigide s'adoucit soudain, très légèrement.

– Merci, dit le docteur avec froideur. J'ai de quoi vivre, je n'ai besoin de rien ni de personne... Merci néanmoins, mes filles.

Pour qui connaissait Jonas Helwill, cette simple phrase, une imperceptible altération dans

la voix étaient des symptômes d'émotion inaccoutumée.

– Au moins attendez quelque temps, mon oncle, dit Liane d'un ton suppliant. Laissez passer les premiers moments...

– Je partirai demain, déclara-t-il d'un ton net où se devinait une résolution inflexible. J'ai hâte de quitter cette demeure, ne comprenez-vous pas ?...

Et, pour la première fois depuis que sa nièce et ses enfants le connaissaient, ils entendirent faiblir la voix toujours égale, toujours maîtresse d'elle-même, ils virent trembler ces lèvres pâles et frissonner cette tête pleine d'une orgueilleuse assurance... Jonas Helwill sortit, sans avoir dit si cette hâte de départ provenait seulement du désir de quitter au plus tôt la demeure toute pleine encore de la présence de Marian, ou si elle était due à un embryon de remords qui lui rendait insoutenable de vivre en ces lieux témoins de sa faute, et où il avait vu mourir, victime pure et victime repentante, ses deux filles préférées.

– Pauvre père ! Il nous a trop aimés, je crois,

murmura Arthur en le voyant disparaître.

Et Liane pensa que le jeune homme, dans sa piété filiale, avait peut-être trouvé le motif de la conduite de son père. Certes, Jonas Helwill avait toujours haï la médiocrité, il avait passionnément désiré la fortune pour lui-même, il avait joui avec un bonheur dissimulé de la richesse de Marian ; mais cet homme n'avait jamais cessé d'être un père, sinon affectueux, du moins dévoué – d'un dévouement glacé, jamais las, incessamment vigilant... Et peut-être avait-il aimé passionnément ses enfants, au point de commettre froidement une audacieuse tromperie pour leur conquérir ce qu'il considérait comme le summum du bonheur : la richesse, une existence facile, brillante et semée de satisfactions.

Et cet homme avait peut-être atrocement souffert lorsque était morte Lily – surtout sachant ce qui la tuait. Il avait peut-être souffert en voyant partir Arthur, Cecily, en recevant la nouvelle de la mort de Tony et d'Ambroise..., souffert dans son cœur, dans son orgueil aussi, qui voyait disparaître de jeunes êtres intelligents

et beaux, tous lancés vers un brillant avenir...

Mais, en tout cas, il venait de souffrir certainement, et de souffrir beaucoup durant ces derniers mois, lorsqu'il voyait s'éteindre, sans remède, la superbe créature qu'avait été sa fille aînée, celle qu'il avait voulue riche, célèbre, enviée entre toutes, fût-ce au prix d'une faute et de la paix de sa conscience... Et il pouvait se dire encore que cette vie secrètement tourmentée, cette mort prématurée étaient en partie son œuvre. Jamais il n'avait tenté de réprimer l'ambition trop visible en Marian dès l'enfance – qui sait ? peut-être l'avait-il attisée en secret ?... Et, plus tard, lui-même avait été le tentateur..., et plus tard encore il l'avait encouragée à dédaigner les adjurations de Lily, à refuser cette restitution sollicitée par la jeune mourante...

Il avait un cœur pour ses enfants seulement. Le reste : probité, religion, charité, avait été sacrifié à ces idoles... et celles-ci s'étaient un jour dressées contre lui, montrant les armes dont lui-même les avait fournies : cette droiture, ces principes chrétiens, cet honneur inflexible dont il

avait feint l'apparence pour conquérir l'estime et la confiance de tous, et qui avaient pénétré ses enfants jusqu'à la moelle. Ils avaient exigé la réparation..., il avait refusé, et eux s'étaient retirés, Lily dans le ciel, les autres vers l'âpre lutte pour l'existence dont leur père avait prétendu les préserver...

Et Marian était partie aussi, repentante, heureuse de se voir pardonnée, en l'adjurant de l'imiter.

Mais il s'était redressé d'un air de défi, il avait déclaré sans trembler qu'il n'avait rien à se reprocher... Et Marian était retombée sur son oreiller, toute pâle, en murmurant :

– Ouvrez-lui les yeux, mon Dieu !

Il ne voulait pas admettre la restitution faite à Liane, il protestait en quittant Alshem-Park... Mais il n'emmena pas Molly ni Joe, il les laissa à sa nièce sur la demande qu'elle lui en fit. Peut-être pensait-il malgré tout, qu'elle était plus digne que lui d'élever ces jeunes âmes... à moins que ce ne fût seulement l'égoïste pensée de se délivrer d'une charge matérielle. Il était difficile, avec un

pareil homme, de connaître l'exact mobile de ses actes.

Il quitta Alshem-Park le surlendemain des funérailles de sa fille. Il prit congé de ses enfants avec la même tranquillité que s'il devait les revoir quelques jours plus tard... Même Joe manquant et demeurant introuvable dans la maison, il dit brièvement à Liane qui s'en allait à sa recherche dans le jardin :

– Laissez l'enfant... Vous lui direz adieu de ma part.

Au moment où il sortait avec Arthur et Julius qui devaient l'accompagner à la gare, le petit garçon apparut dans la cour, conduit par une jeune servante. Celle-ci lui dit :

– Voilà votre père, master Joe ; allez vite lui dire adieu.

Elle le guida vers le docteur qui s'était arrêté et regardait venir le petit aveugle, l'enfant soigné par lui avec une infatigable sollicitude. Joe, à tâtons, saisit la main de son père.

– Au revoir, papa, dit sa petite voix claire.

Vous reviendrez bientôt, dites ?

Quelques secondes, Jonas Helwill sembla cloué au sol. Sous la lumière dorée de ce matin printanier, son visage impassible frémissait.

Il se pencha, enleva Joe et le pressa contre sa poitrine ; ses lèvres effleurèrent les yeux de l'enfant... Puis il le posa à terre et s'éloigna vers la voiture, d'un pas rapide, presque automatique.

Ses enfants et Liane, debout sur le perron, eurent l'intuition subite que cet homme, reconnaissant secrètement sa faute, mais trop orgueilleux encore pour le laisser paraître, se condamnait à un exil volontaire, loin des enfants toujours aimés, dans une intention un peu confuse encore de repentir et d'expiation.

XXII

Julius quitta Alshem-Park peu de temps après son beau-père. Il allait voyager pour tenter d'adoucir un souvenir trop poignant... Un peu après, ce furent Arthur et ses sœurs qui commencèrent leurs préparatifs de départ.

– Que vais-je faire, seule dans cette demeure trop vaste ? disait Liane avec mélancolie.

Elle répétait cette plainte résignée à Arthur, un soir d'été qu'ils arpentaient en causant les allées du parc.

– Il faut vous marier. Liane, dit sérieusement Arthur.

Elle eut un rire un peu forcé.

– Me marier !... J'ai trente-trois ans, Arthur !...
À quoi songez-vous ?

– Mais à une chose très naturelle, Liane. J'ai toujours pensé que Nathaniel Resweld ne

demandait qu'à devenir votre époux... et maintenant qu'il est catholique...

Liane ne répondit pas, mais son cœur se serra un peu. Elle avait reçu quelques mois auparavant une lettre de Nathaniel, lui annonçant en termes brefs, où passait cependant une note d'allégresse, sa conversion au catholicisme. Aucun rappel du passé, aucune allusion aux luttes intérieures dont avait dû être le théâtre cette âme droite en proie au doute tenace... Depuis, Liane n'avait plus entendu parler de lui.

Arthur et elle firent quelques pas en silence. Liane dit au bout d'un moment :

– Mais enfin, Arthur, vous ne m'avez pas dit quelle occupation si importante vous a fait quitter depuis un an la Suède pour vous installer à Paris ?

Il eut un sourire mystérieux, plein de bonheur.

– Allons, Liane, je vais contenter votre curiosité. Sachez que je fais à Paris des études de latin, de théologie...

– Le latin !... la théologie !... Voulez-vous

entrer dans les ordres, Arthur ?

– Précisément, Liane. Je pense, dans quelques mois, me présenter au noviciat des capucins... Vous savez, la vision dont je vous parlais ?... Complimentez votre heureux frère, Liane, et remerciez Dieu pour lui.

– Oh ! oui, merci, mon Dieu ! dit Liane d'un ton fervent en serrant la main d'Arthur avec une joie contenue.

... Ils étaient partis. Liane était seule avec Molly et Joe dans cette habitation luxueuse qui lui appartenait maintenant, mais où tant de mélancoliques souvenirs demeuraient.

Le lendemain de ce départ, Liane se rendit avec Molly et Joe à Flower-Cottage où elle n'allait plus que rarement, cette demeure n'évoquant pour elle que des réminiscences pénibles. Mais elle voulait aérer les pièces et donner un coup d'œil au jardin un peu négligé depuis quelques temps.

L'enclos cher à lady Anne était en pleine floraison, des effluves délicieux imprégnaient

l'air brûlant de cette fin d'après-midi estival. Les géraniums de la terrasse, surtout, offraient aux regards des coloris merveilleux, et Liane s'arrêta longuement à les contempler.

Molly dit tout à coup :

– Quelqu'un vient... C'est M. Resweld, Liane.

Elle tressaillit un peu et se détourna. Nathaniel arrivait en effet, toujours droit, mince et souple, un sourire rayonnant sur sa physionomie.

– Vous me pardonnez mon indiscretion, miss Liane ? dit-il en serrant la main qu'elle lui tendait avec un cordial bonjour. Tommy m'a dit que vous étiez ici, et je suis venu, sans façon.

– Mais vous avez très bien fait ; nous sommes de trop vieilles connaissances pour nous lancer dans les formalités.

– Ah ! voilà une parole que je retiens ! dit-il gaiement. Écoutez-moi une minute, miss Liane.

Il la faisait doucement asseoir sur le banc de pierre bordant la terrasse, et lui-même demeura debout, la main appuyée sur la balustrade, le visage soudain ému et grave.

– Donc, pas de formalités, miss Liane... Voulez-vous que nous reprenions le cher rêve d'autrefois ? Voulez-vous devenir ma femme, maintenant que rien ne nous sépare plus ?

Une flambée rose envahit le visage de Liane.

– Mais je suis une très vieille fille, monsieur Resweld ! dit-elle en souriant pour cacher un peu sa vive émotion.

– Oh ! très !... s'exclama Nathaniel avec un geste de protestation. Mais moi, j'ai quarante et un ans ! Nous ferons donc un vieux ménage... Est-ce dit, miss Liane ?

Elle lui tendit la main sans répondre, mais ses yeux lumineux parlaient pour elle.

Il s'assit à ses côtés et dit d'un ton plein d'allégresse :

– Avouez, miss Liane, que nous avons un peu gagné ce bonheur, après une si longue attente..., vous surtout, qui avez eu ici tant d'épreuves, qui avez tant travaillé pour les âmes d'enfants confiées à vos soins.

– Oh ! des moments comme ceux-ci effacent

tout ! dit Liane d'une voix oppressée par le bonheur. Mais le ciel m'est témoin, Nathaniel, que j'aurais sacrifié pour jamais toute espérance d'être unie à vous si, à ce prix, avait dû être accordée votre conversion.

– Oui, je le comprends, Liane, car j'ai éprouvé quelque chose de semblable... Tout d'abord, je dois vous dire que ces tendances vers le catholicisme datent de fort longtemps. Adolescent encore, j'éprouvais une singulière répulsion lorsque mon père parlait de me diriger vers la carrière ecclésiastique, et l'héritage de mon parrain vint fort à propos mettre un terme aux combats intérieurs que je soutenais. Décidément, je ne voulais pas être ministre anglican... Tout en pratiquant exactement ma religion, je sentais des doutes s'élever en moi, je comparais, j'étudiais, et le trouble augmentait encore. Alors je laissais là mes livres, je me disais : « Je ne penserai plus à tout cela, je servirai Dieu fidèlement, selon la religion qui m'a été enseignée, et qui vaut certainement tout autant que le catholicisme... » Et, dès le lendemain, ma soif de savoir, cet étrange besoin de vérité

reparaissait de nouveau... Et j'étudiais, je comparais toujours, et la clarté augmentait. Il vint un jour où je me trouvai vaincu par l'évidence, et de ce jour date ma conversion. Mais, durant ces années de lutte et de préparation, je m'étais imposé la résolution de ne plus penser au cher désir d'autrefois, afin qu'aucune intention de bonheur terrestre ne se glissât dans cette grave affaire où Dieu seul et le salut de mon âme devaient être en vue. Même, dans mon zèle de nouveau converti et par un scrupule de conscience un peu excessif, j'offris de renoncer à jamais à une union avec vous, Liane, afin d'être certain que mon intention était droite. Voilà l'explication de ma lettre si brève et du long silence qui ont dû vous sembler étranges. Mais ce sacrifice ne me fut pas demandé... et me voici, miss Liane, tout prêt à faire votre bonheur dans la mesure de mes faibles moyens.

Ils se levèrent et s'avancèrent dans une allée d'acacias. La même allégresse tranquille rayonnait sur leurs physionomies... La taille de Liane n'avait plus la sveltesse ni son teint la fraîcheur de ses vingt-cinq ans, les cheveux de

Nathaniel, très rares, étaient tous bien gris et de profonds sillons creusaient son front de penseur ; mais ils étaient jeunes encore, d'apparence et surtout de cœur. L'âme pure, cette éternelle jeunesse, leur avait conservé une extrême fraîcheur de sentiments, et la longue, la pénible attente de tant d'années les laissait aussi heureux qu'ils l'eussent été huit ans auparavant.

En apercevant la maison littéralement couverte de roses, Nathaniel, très amateur de fleurs, eut un cri d'admiration... Mais une ombre était descendue dans les yeux de Liane.

– J'éprouve toujours un sentiment pénible en approchant de cette demeure, dit-elle avec tristesse. Nathaniel, je dois vous faire connaître ce qui s'est passé ici, car je ne puis avoir de secrets pour vous.

Et elle lui fit le récit de la faute de Marian et de son père, des révélations de Madge, cause de la mort de Lily et de l'éloignement des autres. Quand elle eut terminé, M. Resweld serra fortement la main qu'elle tenait appuyée sur son bras.

– Vous avez été une noble et courageuse créature, dit-il avec émotion. Et ce long, ce silencieux dévouement à une famille qui devait tout méritait bien la récompense que vous trouvez aujourd’hui.

Il la regardait en parlant ainsi et fut frappé plus que jamais de la limpidité de ces prunelles lumineuses, du sérieux mêlé de tendre bonté qui était le signe distinctif de cette gracieuse physionomie. L’âme de Liane se montrait à découvert... Et quelle belle âme c’était, si droite, si pure et dévouée !

Et Nathaniel se rappela la conversation qu’il avaient eue avec Julius, huit ans auparavant, dans une rue de Liestown. Le jeune docteur exaltait les mérites de sa cousine, la proclamait une femme supérieure en accordant avec quelque dédain à Liane un brevet de vertus bourgeoises... Vertus bourgeoises ! Fallait-il qualifier ainsi l’acte de cette jeune fille, trompée depuis l’âge de treize ans par son tuteur, dépendante et pauvre, qui jetait dans les flammes un testament lui assurant avec la fortune, une vengeance contre ceux qui

usurpaient son bien ? Fallait-il nommer ainsi cet empire sur soi-même, non d'un jour, mais de tant d'années, ce dévouement ininterrompu, ce pardon généreux accordé aux coupables ? Eût-elle été capable de cela, la femme supérieure, idéal de Julius Letman ?

Femme supérieure ! Pauvre Marian, quelle faiblesse morale sous ses brillants dehors !... Oh ! non, on ne pouvait l'appeler ainsi ! Mais elle, cette forte, cette douce et pieuse Liane, ne méritait-elle pas ce qualificatif ?

– À quoi songez-vous, Nathaniel ? demanda Liane qui considérait en souriant le visage pensif de son fiancé.

– Je pensais à vous, Liane. Je vous comparais à votre cousine Marian...

– Oh ! pauvre Marian ! dit-elle avec émotion. Elle était bonne, mais cet orgueil !... Elle était cependant capable d'aimer, croyez-le.

– Oui, je veux bien vous croire, Liane, quoiqu'elle l'ait peu montré pendant sa vie. Mais elle a réparé... À ce propos, Liane, savez-vous

que cela m'ennuie un peu d'épouser une personne si riche ? J'aurais tant aimé vous avoir tout à fait pauvre !

– Il faut me prendre comme je suis, dit-elle gaiement. Mais je vais vous soumettre une idée qui m'est venue à l'esprit dès l'instant où j'ai été en possession de cette fortune : ce serait la fondation d'un orphelinat à Alshem-Park... Et ici, ne serait-il pas charmant de mettre quelques bons vieux qui finiraient doucement leur vie dans cette jolie retraite ?

– Oui, tout à fait charmant, dit-il d'un ton ému. C'est convenu, Liane, nous nous occuperons de cela aussitôt notre mariage, qui ne tardera pas, n'est-il pas vrai ? Je dois être à Londres au début de l'automne, et je suppose que vous préférez que la cérémonie ait lieu ici ?

– Oh ! beaucoup mieux ! Vous fixerez la date, Nathaniel, et j'écrirai la nouvelle à nos exilés. Cecily et Ellen viendront certainement, Arthur aussi, car il ne sera pas encore rentré au noviciat. Julius sera peut-être revenu de Russie à ce moment... Quant au docteur Helwill, je ne sais

exactement où il se trouve. Pauvre homme, quelle triste existence !... Et quelle mort aura-t-il ?

– Il faut prier et espérer en la miséricorde divine. La réflexion et la solitude auront peut-être raison de cette obstination orgueilleuse, de l'étrange aberration qui a fait de cet homme un tel hypocrite. Je me suis laissé prendre comme tous à ses dehors d'austère vertu... Mais nous nous attardons, six heures vont sonner. Vous cherchez où sont passés les enfants, Liane ? Les voici bien sages sur ce banc.

Mais Liane s'était arrêtée ; ses grands yeux, francs et résolus, se tournèrent vers M. Resweld.

– J'oubliais quelque chose... J'ai pris envers moi-même l'engagement d'élever ces enfants, de procurer à Molly des moyens d'existence et de garder toujours près de moi le petit Joe. Accepterez-vous tout cela, Nathaniel ?

Pour toute réponse, M. Resweld s'avança vers le banc, et, enlevant entre ses bras le petit garçon :

– Allons, embrassez-moi, Joe, et soyez

content, dit-il joyeusement. Vous ne quitterez plus votre ami Nat, jamais, petit Joe.

– Bien vrai ?... oh ! est-ce bien vrai ? cria l'enfant en battant des mains. Alors, vous m'apprendrez encore ma géographie ? J'aime tant apprendre avec vous !

– Oui, je serai votre professeur, Joe... Et vous, miss Molly, qui me regardez avec vos grands yeux surpris, sachez que dans peu vous habiterez Liswill-Court.

– Alors, c'est que vous épousez Liane, dit-elle sans hésiter. J'ai bien vu quelque chose de particulier sur votre figure à tous deux... Et puis j'ai toujours pensé que vous feriez très bien ensemble, conclut cette sagace jeune personne.

Liane et Nathaniel se mirent à rire, et ils avaient le même rire franc, très jeune, qui éclairait d'un irrésistible attrait leurs physionomies sérieuses. Liane avait posé sa main sur le bras de son fiancé, et ils offraient ainsi, dans la lumière pâle du jour finissant, l'image du bonheur paisible, profond et pur... Pour eux, les fleurs semblaient ce soir plus belles et plus

parfumées, la vieille maison enguirlandée dépouillait ses tristes souvenirs devant leurs heureuses fiançailles.

Accompagnés par les dernières lueurs du soleil couchant, ils regagnèrent Alshem-Park. Avec une confiance absolue, Liane s'appuyait sur Nathaniel, et lui songeait avec un élan de reconnaissance vers le ciel qu'il aurait désormais pour compagne des bons et des mauvais jours cette âme d'élite, cette chrétienne que ses vertus et sa noblesse de cœur rendaient véritablement supérieure.

Cet ouvrage est le 359^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.